

LE CAMEE ROSE, par YVONNE SCHULTZ

Février 1933

La Revue

15¢

26e ANNEE

Populaire

La plus grande revue canadienne



ART

LETTRES

SCIENCES

HISTOIRE

**Telle que
vous me
désirez**



Etes-vous portée à éviter vos plus jeunes amies ?

IL EST assez difficile, n'est-ce pas, d'avouer — que vous êtes de plus en plus portée à éviter vos plus jeunes amies — que ces chuchotements que vous entendez pourraient vous concerner — que votre peau se fane — que vous perdez pied... petit à petit? Pourtant il n'est pas nécessaire de vous laisser imposer des comparaisons si peu flatteuses quand c'est si facile de se rajeunir de cinq ans... de rester jeune avec la jeunesse.

Les spécialistes disent comment

Figurez-vous le distingué spécialiste en beauté, Vincent, de Paris — étudiant votre cas. Il est fort probable qu'il vous dirait... "Mais vous ne nettoyez pas votre peau comme il faut. Même en ayant recours à mon traitement — vous devez premièrement laver votre peau parfaitement chez vous... je ne puis opérer des miracles..."

Les spécialistes — dans le monde entier — vous diront qu'une peau parfaitement nettoyée, deux fois par jour, est la première règle en soins de beauté. Mais — prenez garde — beaucoup trop de savons enlèvent les huiles naturelles — laissant la peau sèche, en proie aux rides et aux plis... tandis qu'une peau nettoyée avec le Palmolive est non seulement nettoyée mais protégée contre les ravages de l'âge. Sa mousse d'huile d'olive atteint les couches profondes de la peau, regagne et retient sa jeunesse.

Faites l'essai de deux semaines

Conservez votre jeunesse. Faites l'essai du Palmolive — le savon composé d'huile d'olive — durant deux semaines. Suivez nos directions et redonnez à votre peau sa beauté naturelle — et regagnez ces regards d'admiration d'autrefois...

**Cette quantité
d'huile d'olive en-
tre dans la compo-
sition de chaque
Savon Palmolive.**

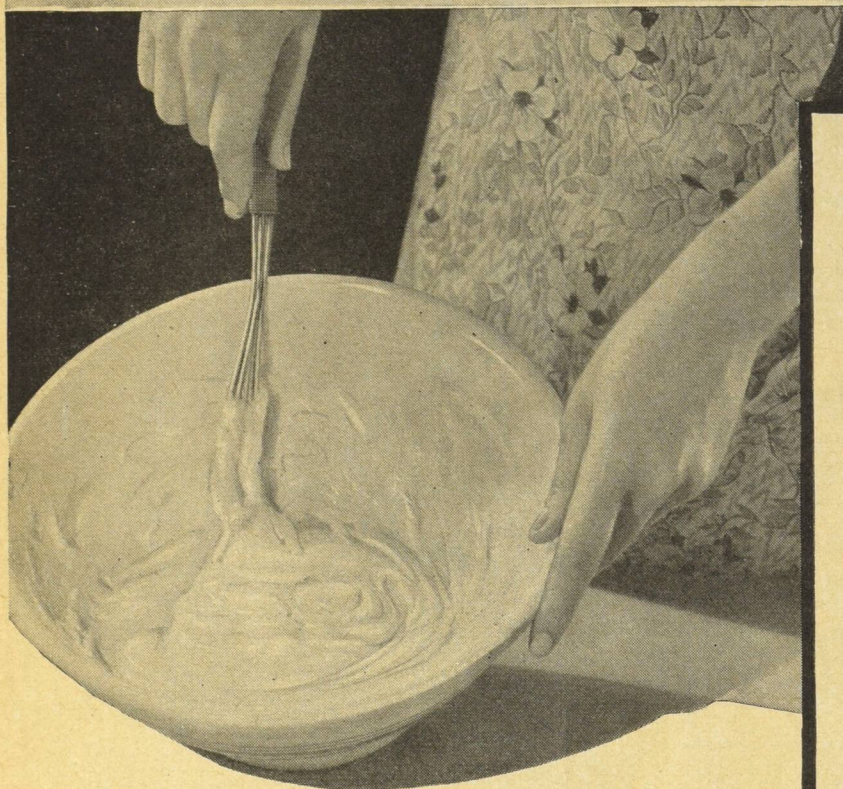


Conservez ce teint d'écolière

UN NOUVEAU GATEAU MYSTERE

... un autre \$1000000

Premier prix, \$250 . . Second prix, \$100 . . Troisième prix, \$50 . . 60 prix de \$10 chacun



Voici la recette de Miss Chapman Pouvez-vous lui donner un nom?

¼ tasse beurre
1 tasse sucre granulé fin
¼ tasse eau bouillante
2 carrés chocolat non sucré
2 jaunes d'œufs—1 blanc d'œuf

½ tasse lait
1½ tasse farine à pâtisserie ou 1 tasse farine à pain
2 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"
½ c. à thé sel

½ c. à thé vanille

Tamisez 3 fois ensemble farine, Poudre à Pâte et sel. Battez les jaunes d'œufs et 1 blanc (gardant 1 blanc pour glaçage). Mettez le beurre dans un bol, ajoutez le sucre. Versez l'eau bouillante sur le chocolat tranché, brassez vivement et, lorsque fondu, ajoutez au beurre. Ajoutez les œufs battus, puis les ingrédients secs, alternant avec le lait. Ajoutez vanille et battez tout ensemble. Versez dans un moule graissé et cuisez à four modéré.

GLACAGE

1 tasse sucre
½ tasse eau bouillante
1 blanc d'œuf
Au choix—½ tasse amandes ou 3 guimauves.

1 c. à thé vanille ou ½ c. à soupe jus de citron

Faites bouillir sucre et eau ensemble sans brasser, jusqu'à ce que le sirop fasse des fils au bout de la cuiller. Battez le blanc d'œuf ferme, versez dessus le sirop, battant constamment jusqu'à consistance assez épaisse pour garnir. Ajoutez l'essence, puis étendez sur le gâteau. Parsemez le dessus d'amandes.

Si vous employez des guimauves, incorporez-les dans le sirop avant de le verser sur l'œuf battu. Battez mousseux et laissez reposer quelques minutes avant de garnir. On n'emploie pas d'amandes avec les guimauves.

Trouvez un nom pour le GATEAU MYSTERE "MAGIC" de Miss Ethel Chapman

C'est très amusant . . .
partout les ménagères canadiennes
trouvent des noms pour les Gâteaux
Mystère "Magic"

"QU'Y a-t-il dans un nom"? Il peut y avoir de \$10 à \$250 pour vous si vous parvenez à trouver un nom approprié pour ce Gâteau Mystère "Magic". N'est-ce pas que cela vaut la peine d'essayer?

Miss Chapman a créé ce Gâteau Mystère . . . délicieux, facile à faire et peu coûteux. Vous devriez pouvoir lui trouver un nom. Lisez d'abord la recette.

Faites le gâteau si vous le voulez, mais employez la Poudre à Pâte "Magic", tel que le recommande Miss Chapman. Toujours uniforme, elle donne invariablement de bons résultats. Sa popularité auprès des ménagères et des expertes en art culinaire du Dominion n'est donc pas étonnante.

Vous devrez envoyer votre nom pour le Gâteau Mystère de Miss Chapman avant le 28 février. Ne tardez pas. Vous pouvez gagner un des 63 prix!

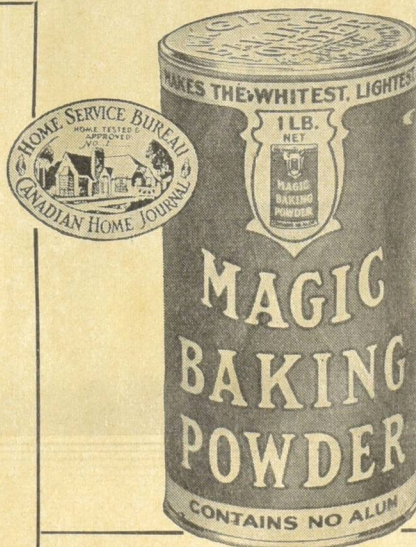
Règles du Concours —lisez-les avec soin

- 1 Tout ce que vous devez faire, c'est de nommer le Gâteau Mystère—un seul nom par personne.
- 2 Ecrivez en lettres détachées, au haut de votre feuille, à l'encre ou au clavigraph, les mots "Gâteau Mystère de Miss Chapman". Ecrivez lisiblement au-dessous le nom que vous suggérez. Dans le coin droit inférieur, écrivez clairement vos nom et adresse. Pas au crayon.
- 3 N'envoyez pas le gâteau—seulement le nom, avec nom et adresse. Il n'est pas essentiel de cuire le gâteau.
- 4 Les membres de notre organisation et leurs parents ne peuvent concourir.
- 5 Le concours se terminera le 28 février 1933. Aucune entrée oblitérée à la poste après minuit, 28 février, ne sera considérée—pas plus que les entrées insuffisamment affranchies.
- 6 Les juges: Les noms primés seront choisis par un comité de 3 juges impartiaux dont les décisions seront finales.
- 7 Les noms des gagnants seront annoncés aux concurrents dans le mois qui suivra la fin du concours.
- 8 Dans le cas où deux personnes ou plus donneraient le même nom primé, le montant entier du prix sera versé à chacun des concurrents ex-aequo.
- 9 Où envoyer les entrées. Adressez: Rédacteur du Concours, Gillett Products, Fraser Ave., Toronto 2.

NOTE: Il y aura d'autres Gâteaux Mystère "Magic". Surveillez-en les annonces dans les prochains numéros de ce magazine.



MISS ETHEL CHAPMAN, autorité culinaire du "Ontario Farmer", dit: "Je ne puis que conseiller à toutes les ménagères, expérimentées ou non, de toujours employer la Poudre à Pâte 'Magic'. De cette façon, les résultats ne sont jamais douteux". On fera bien de suivre ce conseil, car comme tous les autres que Miss Chapman donne, il est pratique. C'est pour cela que sa section culinaire, dans l'"Ontario Farmer", et ses bulletins sont toujours si populaires.



Fabriquée
au Canada

NE CONTIENT PAS D'ALUN. Cette déclaration sur chaque boîte est votre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient ni alun, ni ingrédients nuisibles.

GRATIS—LE LIVRE DE CUISINE "MAGIC" pour usage à la maison. Contient des douzaines d'appétissantes recettes éprouvées. Mettez ce coupon à la poste.

GILLET PRODUCTS
Fraser Ave., Toronto 2.

LP-2

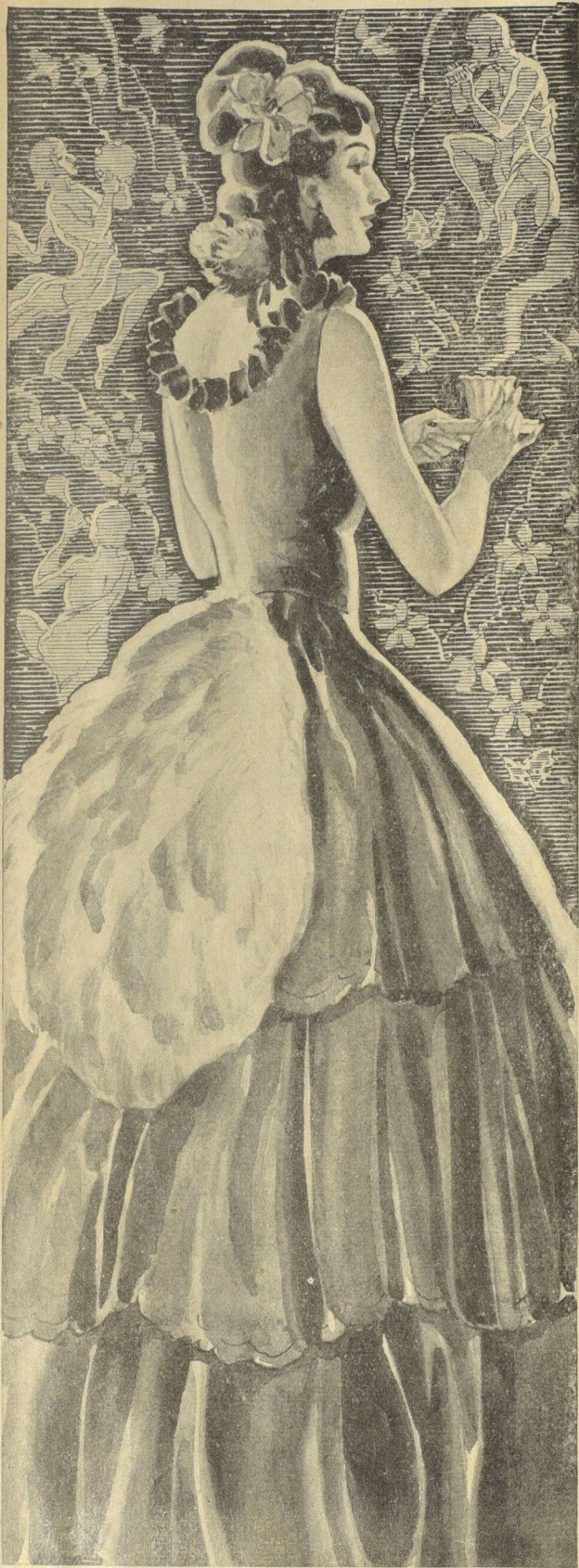
Veillez m'envoyer gratuitement une copie du Livre de Cuisine "Magic."

Nom.....

Adresse.....

Ville ou Village..... Prov.....

4
"LE SUD, MON PAYS, VOUS INVITE
A GOUTER MON MELANGE
PREFERE"



*Partout
Chaque jour
au Canada*

SA SAVEUR EST

Toujours Fraiche

grâce à son

EMBOITAGE VITA-FRESH

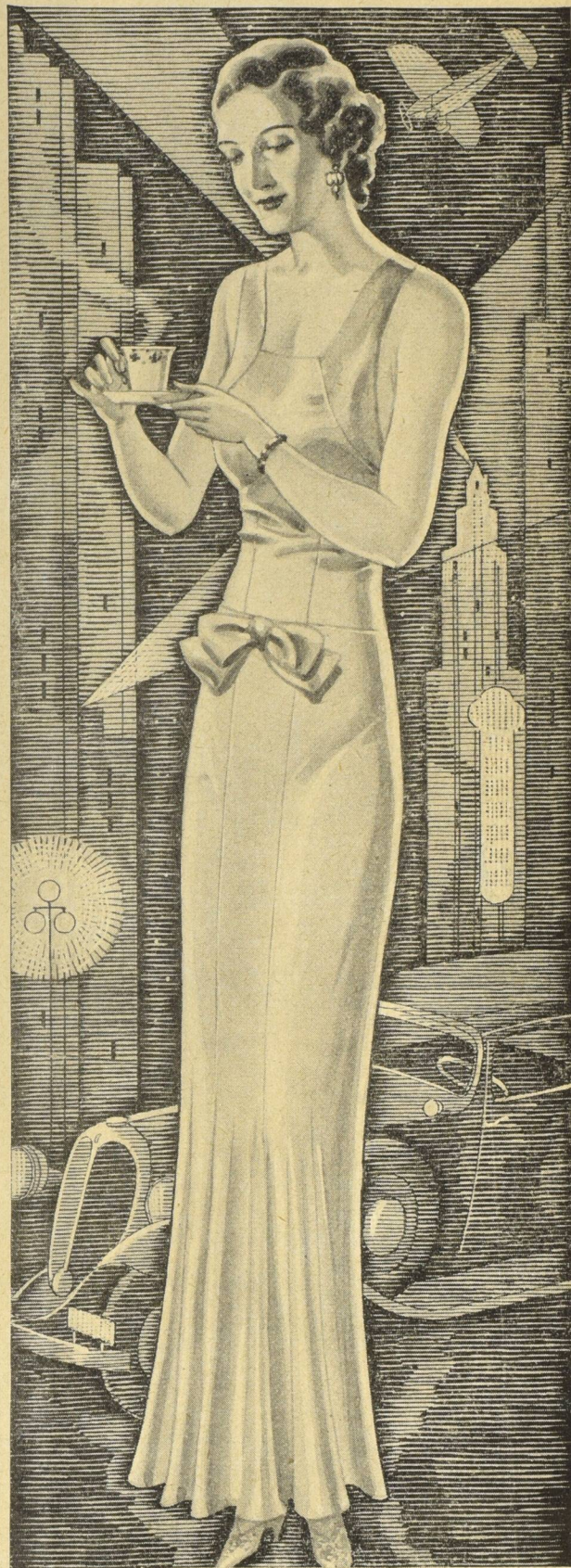
Le CAFE MAXWELL HOUSE, grâce à sa *saveur*, a acquis d'abord sa réputation dans le Sud des Etats-Unis. Puis, toujours à cause de sa *saveur*, il s'est répandu dans tout le Canada!

Quel délicieux café, d'ailleurs! D'un arôme riche et agréable, d'un noir profond et si doux! Un noble café, en un mot, ayant du corps et du goût.

Et qui conserve pour vous TOUTE sa saveur! Le procédé d'emboitage Vita-Fresh protège absolument le café en enlevant l'air de l'intérieur de la boîte qui prive d'autres cafés de leur saveur. Seul le Café Maxwell House est emboîté Vita-Fresh.

Exigez pour sa *saveur* le Café Maxwell House.

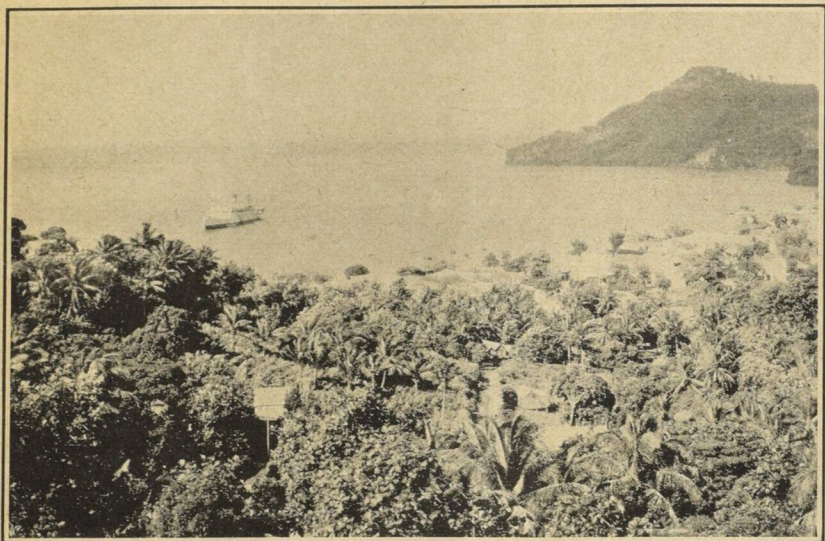
"MERCI MILLE FOIS — CE MELANGE
EST ENCORE PLUS SAVOUREUX QUE
JAMAIS — DANS CHAQUE TASSE"



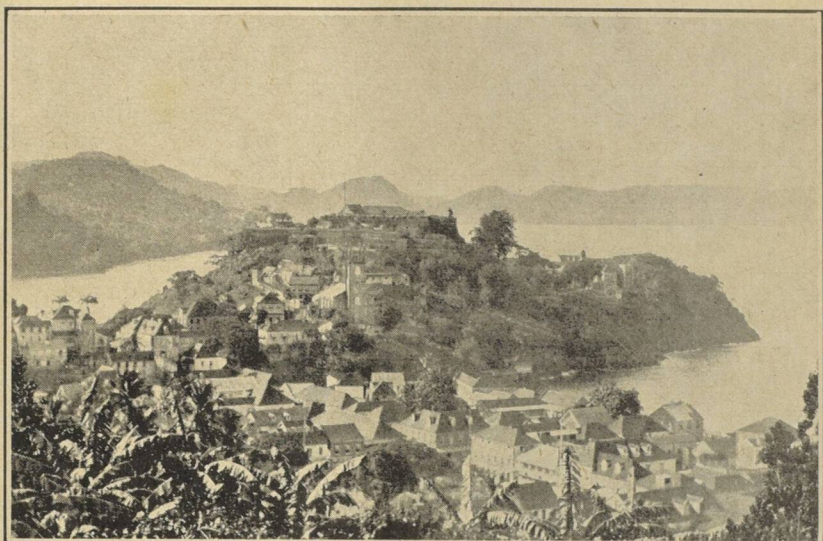
MAXWELL HOUSE *Coffee*

G R I L L E E T E M B O I T E A U C A N A D A

"BON JUSQU'À LA DERNIÈRE GOUTTE"



Le «Lady Drake» en rade de Kingston, Jamaïque.



Grenade, capitale Georgetown.

Le Paradis Retrouvé

AVEZ-VOUS déjà eu ce bonheur de contempler, ne serait-ce que l'espace d'un moment, un paysage tropical? Vous plairait-il de faire un petit voyage en mer, agrémenté de nombreuses escales dans des pays de rêve où brille de soleil en toutes saisons? Voulez-vous échapper aux ennuis de l'hiver ou, pour changer, prendre vos grandes vacances dès maintenant plutôt que d'attendre à cet été? Dans ce cas, écoutez mon conseil: faites la croisière des Bermudes et des Antilles anglaises.

Les navires sont nombreux qui font des croisières aux Antilles. Si je ne mentionne que ceux de la ligne Canadian National Steamships, c'est qu'ayant fait le voyage à bord de l'un d'eux je peux en parler mieux que des autres. Ces navires sont le «Lady Nelson», le «Lady Hawkins» et le «Lady Drake» qui suivent tous trois, cette année, la «route de l'Est». Ils partent de

Halifax et de Boston pour faire escale aux îles et aux ports suivants: les Bermudes, St. Kitts, Nevis, Antigua, Montserrat, Domini-

que, Ste-Lucie, les Barbades, St-Vincent, Grenade, Trinidad et la Guyane anglaise.

Quant aux deux autres navires

de la C.N.S., le «Lady Rodney» et le «Lady Somers», ils ont été affectés à la «route de l'Ouest», avec départ de Halifax et de Boston, et escales à la Jamaïque, aux Bermudes et à Nassau.

Les croisières que font ces cinq navires sont des plus variées. Il en est pour tous les goûts et pour tous les prix; pour ceux qui disposent d'une semaine de vacances comme pour les plus heureux qui peuvent s'absenter un mois entier.

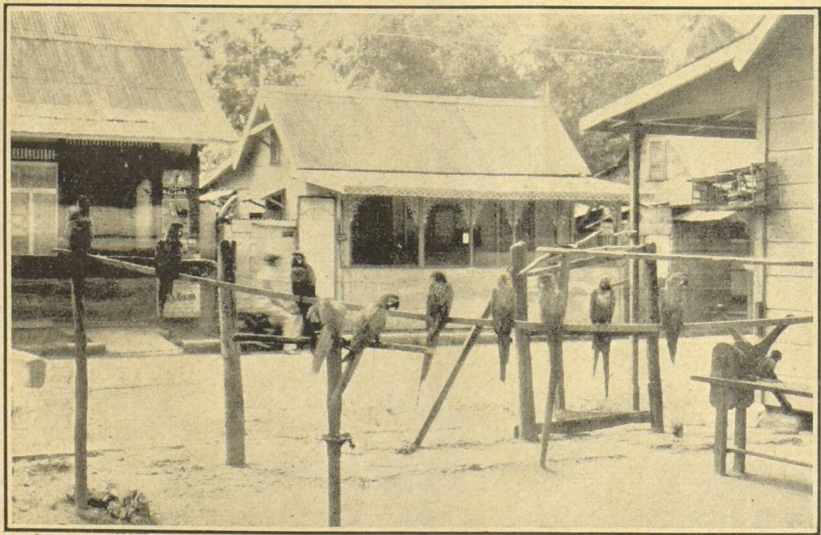
La popularité toujours croissante de ces navires canadiens vient de leur confort, qui est extrême, de leur cuisine réputée, de la gaieté et de l'entrain qui règnent à leur bord.

Voir la mer des Caraïbes, visiter à son gré les îles enchantées des Antilles, c'est vraiment, comme disait un grand écrivain anglais au retour de ces croisières, «retrouver le Paradis Perdu».

ANDRÉ DROUIN



La rue principale de Bridgetown, Barbades.



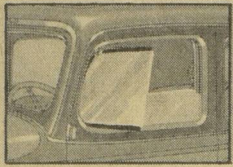
Les perroquets de Port-d'Espagne, Trinidad.



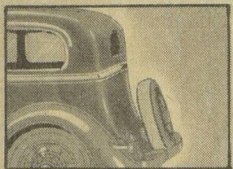
Un marché indigène de Saint-Vincent.

Les
Caractéristiques
que Vous Préférez
pour Votre
Prochain Auto

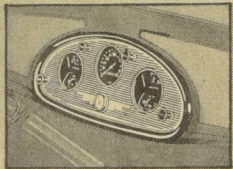
La Ventilation Sans Courant d'Air prévient les courants d'air. Vitre de Sûreté dans le Pare-Brise.



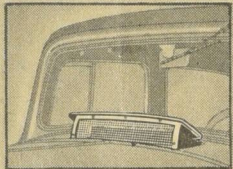
Le style "Air-Streamed" donne une courbe fuyante à l'arrière de l'auto.



Le panneau d'instruments a un vélocimètre du genre d'horloge et des indicateurs du type aviation.



Le nouveau ventilateur à treillis métallique dans le capot facilite la ventilation du siège avant.



*FAIT SUR COMMANDE POUR LES CANADIENS

Le Choix du Canada dans le domaine des bas prix

QUAND un auto "prend" comme le Chevrolet prend actuellement — attirant des milliers de personnes dans les salles de montre Chevrolet—il doit y avoir une raison!

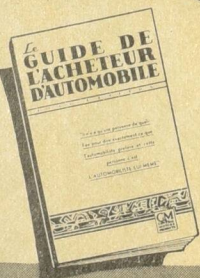
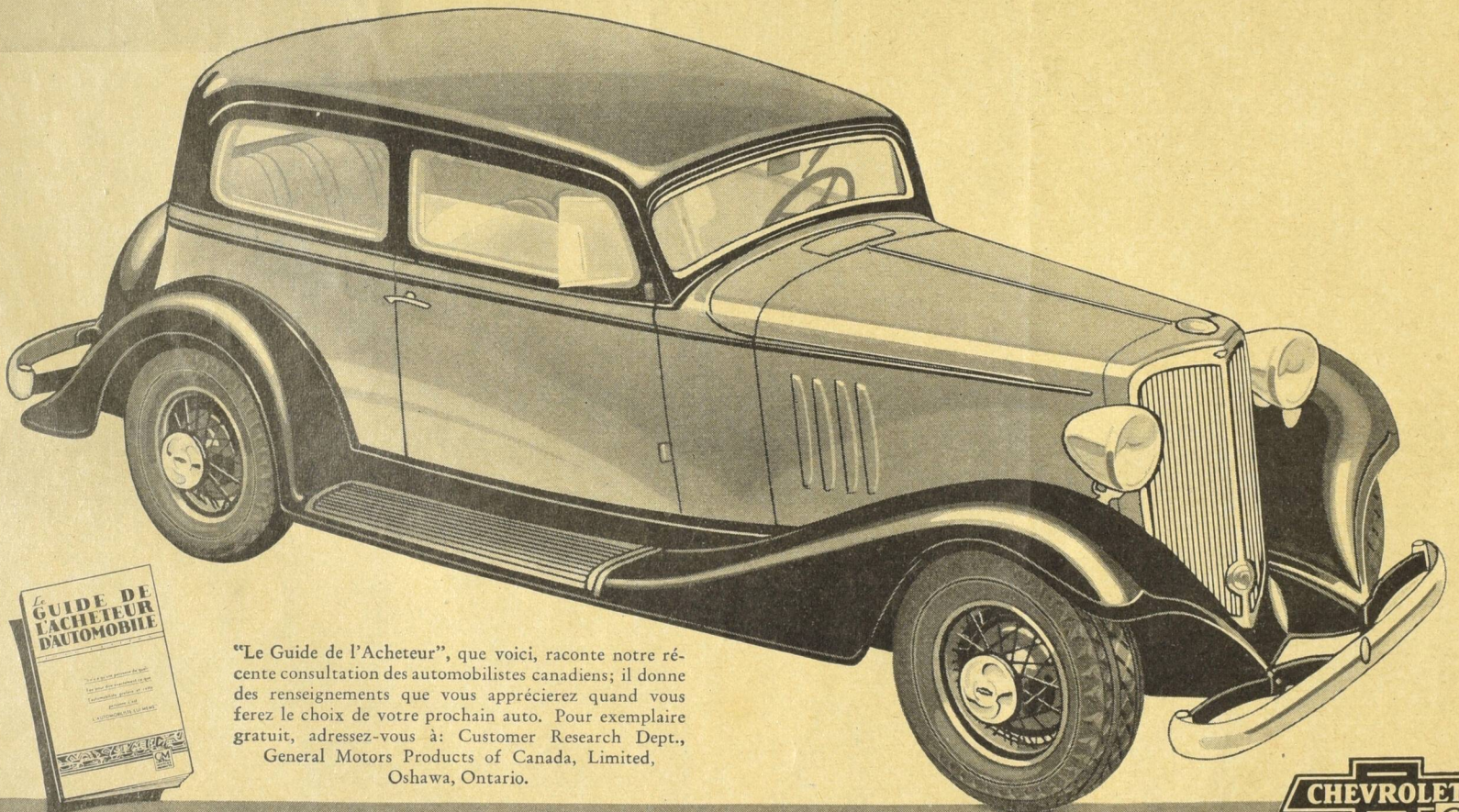
Cette année, il faut se rendre compte de la valeur—et c'est la *valeur* qui fait du Chevrolet Six, de nouveau, le choix du Canada en 1933!

Valeur dans le dessin éprouvé: Il y a cinq ans, Chevrolet se faisait pionnier du moteur six cylindres dans le domaine des bas prix; construisant un châssis fort et solide ainsi qu'une carrosserie Fisher durable pour lui convenir. Aujourd'hui, Chevrolet vous donne les autos les plus gros et les plus spacieux dans le domaine des bas prix, sans exception! Un fameux moteur six cylindres—ayant fait ses preuves—maintenant Equilibré sur Coussins, suivant une nouvelle méthode brevetée! Carrosseries Fisher encore plus élégantes—avec le style "Air-

Streamed", la Vitre de Sûreté dans le pare-brise et la Ventilation Sans Courant d'Air! Le faible coût d'opération dont les gens parlent depuis des années—est maintenant réduit considérablement! Et un prix d'achat peu élevé qui est pleinement apprécié quand vous voyez ces mots sur l'étiquette: "Prix Livré"!

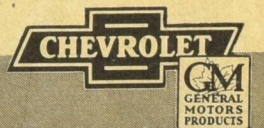
Valeur dans les derniers perfectionnements: Certainement que le nouveau Chevrolet les a tous. "Parce qu'il est Fait sur Commande pour les Canadiens—avec de nouvelles caractéristiques choisies par des milliers de Canadiens lors d'une consultation de Chevrolet et de la General Motors dans tout le pays. Essayez le nouveau Chevrolet, conduisez-le! Rien ne peut vous démontrer aussi rapidement jusqu'à quel point il est *naturel* que le Canada accorde la première place à l'auto qui est Fait sur Commande pour les Canadiens.

LE PLUS GRAND DES AUTOS A BAS PRIX • STYLE AIR-STREAMED • VITRE DE SURETE • VENTILATION FISHER SANS COURANT D'AIR • UN SIX EQUILIBRE SUR COUSSINS • SYNCRO-MESH A DEUXIEME SILENCIEUSE • "STARTERATOR" • SELECTEUR OCTANE • FREINS PLUS GRANDS • BAS PRIX ET TERMES G M A C • PLUS GRANDE ECONOMIE • MODE DE GRAISSAGE DANS TOUT LE DOMINION (COMPRENANT DIX GRAISSAGES GRATUITS DU CHASSIS).



"Le Guide de l'Acheteur", que voici, raconte notre récente consultation des automobilistes canadiens; il donne des renseignements que vous apprécierez quand vous ferez le choix de votre prochain auto. Pour exemplaire gratuit, adressez-vous à: Customer Research Dept., General Motors Products of Canada, Limited, Oshawa, Ontario.

► NOUVEAU • CHEVROLET • SIX ◀



Le "Jungle" de la rue Vitré

—Eh! Slim, il est à peu près temps que nous gagnions un «Jungle» (1); depuis que nous sommes partis d'Halifax nous n'avons pas eu beaucoup de repos!

—Je pensais justement à ça, Bill; il paraît que la rue Vitré, à Montréal, c'est pas trop mal organisé... Une semaine à la même place avec le temps de laver notre linge, prendre un bain et tuer nos poux, ça ne ferait pas de tort!

—Comme ça, on y va?

—Passe-moi ton «time-table»... On peut prendre le «trois» cette nuit; ça nous mettra à Montréal dans l'avant-midi.

—Le «trois»?

—L'Ocean Limited.

—Je le connais... Un m... tender rond; à part ça il arrête pas à St-Lambert, et puis à Montréal il y a des «red coats» (2)... «Coast-to-Coast Kid» (3) m'en parlait justement à midi; il a passé ben proche de se faire arrêter!

—D'après moi, Slim, on serait aussi bien de prendre le «drag» (4) du Québec Central pour Sherbrooke?

—Paraît que Sherbrooke c'est pourri; on serait mieux de se rendre à Lennoxville, c'est rien que trois milles plus loin.

—O. K. on peut partir dans une demi-heure; surveillance «la Brute», (5) j'vas aller quêter un lunch...

Une demi-heure après cette conférence tenue dans la gare de Charny près de Québec, mon compagnon «Box Car Bill» et moi-même, «Slim of the Highway», sautons le tender d'un train du Québec Central. En route pour la rue Vitré via Lennoxville!...

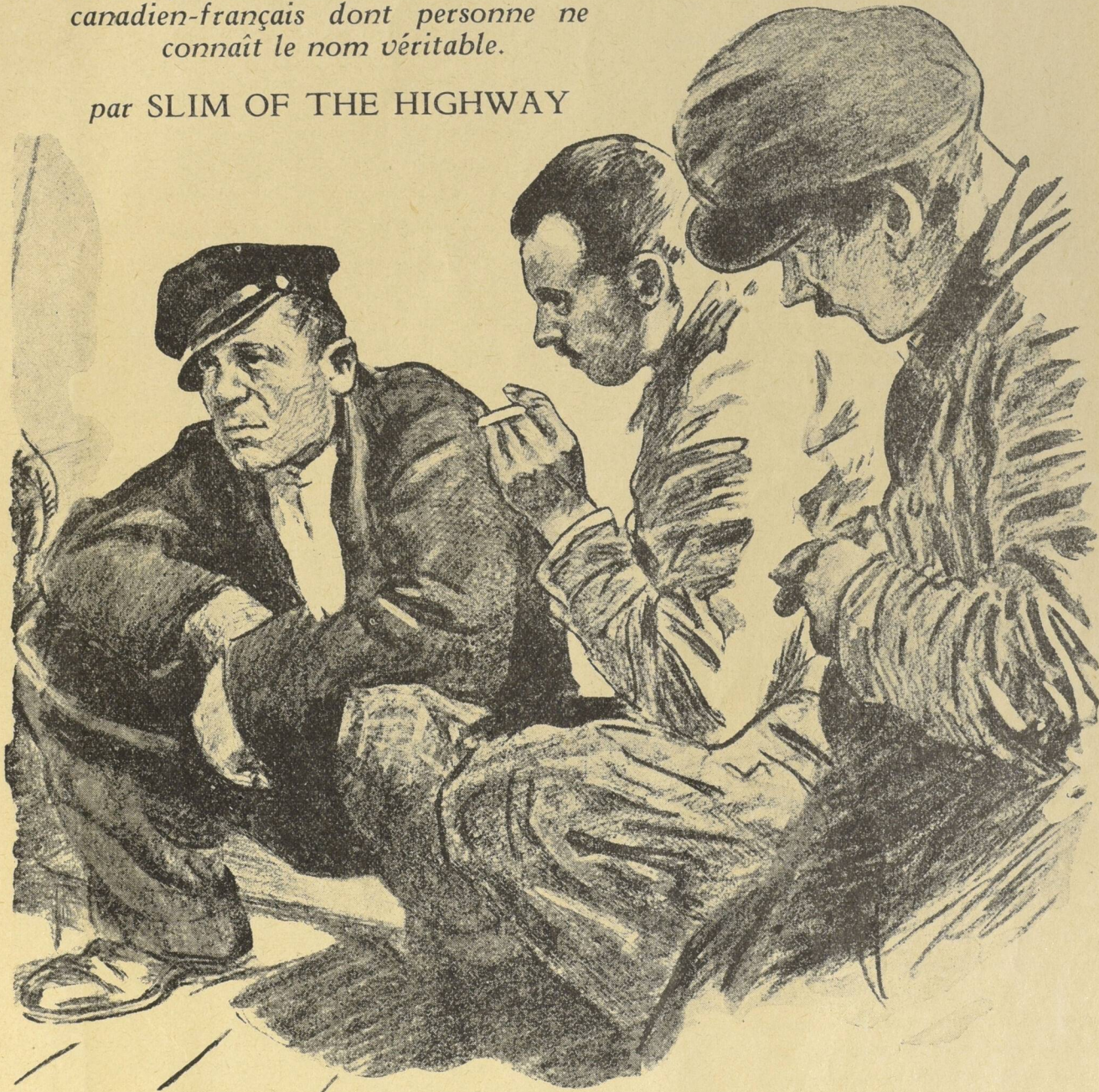
Le voyage fut aussi long que tous les voyages en tender; il eut ça de spécial que cette ligne du Québec Central est la plus mauvaise que je connaisse; à part la fumée à laquelle nous sommes accoutumés, nous nous sommes fait brasser et secouer sur tous les sens. A Lennoxville nous couchâmes dans la gare du C. P. R.

Cette gare est connue de toute la gent «Hobo»; il n'y en a pas de meilleure à travers tout le Canada; on peut y coucher, y faire à manger, etc. Les opérateurs sont de bons gars qui se mêlent de leurs affaires et ne s'occupent pas des «hobos».

Reportez-vous, pour les mots numérotés, à la fin de l'article, page 49.

Scènes vécues de la vie des "Hobos" et des chômeurs par un extraordinaire aventurier canadien-français dont personne ne connaît le nom véritable.

par SLIM OF THE HIGHWAY



Le matin suivant nous cherchons à déjeuner. Bill et moi, après nous être composé des figures de circonstance, nous nous présentons à la porte du «Bishop College». Nous nous rendons jusqu'auprès du Directeur qui nous remet un billet tiré sur le café Canada: «Give those two men a good square meal».

Mais cela ne va pas sans recommandations. «Ne dites à personne que je vous ai donné un tel billet; d'autres l'ont fait et c'est comme ça que tous les «hobos» arrêtent ici, ça me coûte cher, etc, etc.» Et pour finir: «N'envoyez pas vos amis!...»

Pauvre bon ministre! si vous saviez que, dans la station même de Lennoxville, votre nom et adresse sont écrits en toutes lettres et l'un des dignes membres de la corpora-

tion des «hobos» y a même tracé sur le mur un plan intitulé «Chemin à suivre pour trouver la maison où l'on vous donne un billet pour un bon repas»...

De Lennoxville nous gagnâmes St-Lambert en «side-door Pullman» (6), nous avons continué en «gondole» (7), puis nous nous sommes enfin rendus à la rue Vitré «pedibus cum jambis». Et c'est de la rue Vitré que je veux vous entretenir spécialement.

Nous nous rendîmes directement au numéro 756. Il fallut faire antichambre quelques minutes; pendant ce temps-là, nous nous sommes amusés à déchiffrer les affiches de toutes sortes et en toutes les langues.

«Prochain repas à trois heures.»

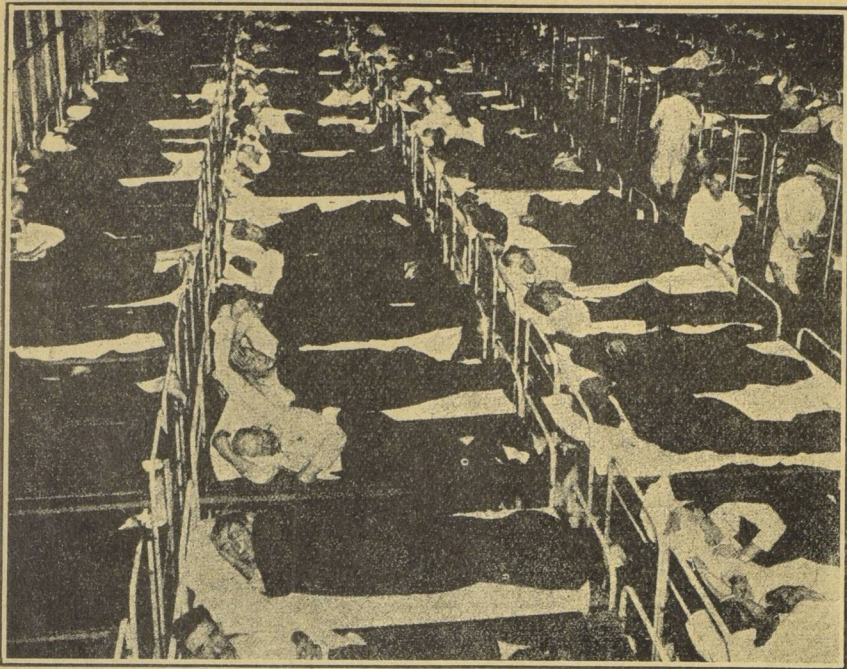
«Permitto de fumare».

UN VAGABOND DU RAIL
PARMI LES CHOMEURS

«Ne pouvez-vous pas consacrer une heure de votre temps précieux aux choses de l'esprit? — Classes tous les jours. — Dessin. — Mathématiques. — Français pour les Anglais.»

J'en étais là quand un constable m'apostrophe: «First time?» Première fois? Avant même que j'aie le temps de formuler une réponse, il continue: Entrez! Et me voilà face à face avec un monsieur dans la quarantaine, à moitié caché derrière un pupitre, gros, gras, chauve, portant lorgnon, qui me pose un tas de questions.

—Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Où êtes-vous né? Votre métier? Et bien d'autres questions encore que j'oublie et auxquelles je n'ai pas répondu souvent par la vérité!



Le dortoir d'un refuge de nuit improvisé, pour les chômeurs.

Il s'arrête quelques minutes, vérifie les notes qu'il vient de prendre, puis enfin se décide à remplir une carte avec mon nom fictif.

—Voilà, dit-il, avez-vous une place pour coucher, monsieur Dumoulin?

—Ma foi non, je n'ai rien du tout.

—Eh bien! On couche là-bas, de l'autre bord du «trou» du Canadien National. Pendant le jour, il y a une grande clôture de planches, vous ne pouvez pas vous tromper. Bonne chance, monsieur Dumoulin!

Pour un peu je me serais retourné pour voir ce «monsieur Dumoulin», ayant complètement oublié le nouveau nom que je m'étais donné.

Et c'était au tour de Bill d'entrer! Je vais au refuge de jour.

Chemin faisant, j'étudie la carte qu'on m'a remise et je constate qu'elle me donne droit à deux repas par jour, plus à un lit pour la nuit; le tout bon pour une semaine.

J'enfile une salle, puis une autre, puis une autre encore. Dieu, que de monde! Il y a bien deux mille hommes là-dedans.

Dans certaines salles on joue aux cartes. Le bridge semble peu à l'honneur. Par contre, on joue beaucoup le «piquet» et le «rummy». Ici, on joue aux dames, là aux échecs. Je note en passant que les étrangers: suédois, norvégiens, polonais et jusqu'à un japonais semblent être les seuls intéressés au plus noble des jeux. Il me faudra défendre l'honneur des Canadiens français, — que je pense en moi-même.

Salle de lecture. «Silence, S. V. P.»

Ma carte me donnant droit aux livres, je me rends au guichet où je demande une «Revue Populaire».

re», qu'on me prête contre le dépôt de la dite carte.

Je m'empare d'un coin. Embusqué derrière ma revue, j'observe les gens. Mon premier voisin, un grand nègre, lit les «Mille et Une



Un asile de vieillards nécessiteux.

Nuits». A la seule expression de son visage, je me demande s'il n'est pas sur le point de partir en tapis!

Plus loin, un Italien lit le journal l'Italia. je ne savais pas qu'il existait des journaux italiens à Montréal.

J'en étais là de mes observations quand un grand Irlandais me demande tout à coup. «Pourriez-vous dire à môa le nom française pour boeuf sacré de l'Egypte, en quatre lettres?» Evidemment, il était à résoudre un problème de mots croisés.

Une voix de stentor, dans le grand silence de la salle de lecture, me fait bondir:

«Deux heures, messieurs. Two o'clock, gentlemen. Le théâtre va ouvrir. Are you going to the show?»

Et pourquoi pas? Je suis les autres. Une grande affiche, à la porte, rappelle que ces représenta-

tions sont possibles grâce aux talents trouvés parmi les chômeurs...

Et le rideau se lève... Premier numéro au programme: «La chanson des chômeurs», chantée par le chômeur Xavier Latulippe. Une voix un peu éraillée. Le première impression est mauvaise, je décide de f... le camp. Comme je passe la porte, je saisis la fin du dernier couplet:

*Faut ben donner le temps
A not' nouveau gouvernement.*

Et le refrain, repris en chœur:

*Ça va venir. Ça va venir.
Pis, décourageons-nous pas.
Y a pas d'ouvrage au Canada,
Y en a ben moins dans les Etats.*

Le tout suivi d'un tonnerre d'applaudissements...

Comme il est bien près de trois heures, je prends le chemin du 756 pour le dîner. Il faut «falliner» (8) assez longtemps. Je suis finalement admis à la cuisine où l'on me sert du stew, 3 morceaux de pain, du beurre et du café sucré. Ce n'est pas trop pire. Le tout est très man-

Là, je me mets à la queue d'une file qui mène je ne sais où, pour constater enfin qu'il s'agit de consigner paletot et chapeau.

Ensuite, on prend ailleurs mon nom, on poinçonne ma carte et on me donne un billet rouge.

«Rouge au quatrième, bleu au troisième, violet au deuxième!» crie un constable.

Je monte donc jusqu'au quatrième. Mon billet rouge me sert de carte d'entrée et contre remise de mon autre carte, on me prête une couverture. Mais rien ne va plus! «Dumoulin, allez prendre un bain,» dit tout à coup le gardien du dortoir.

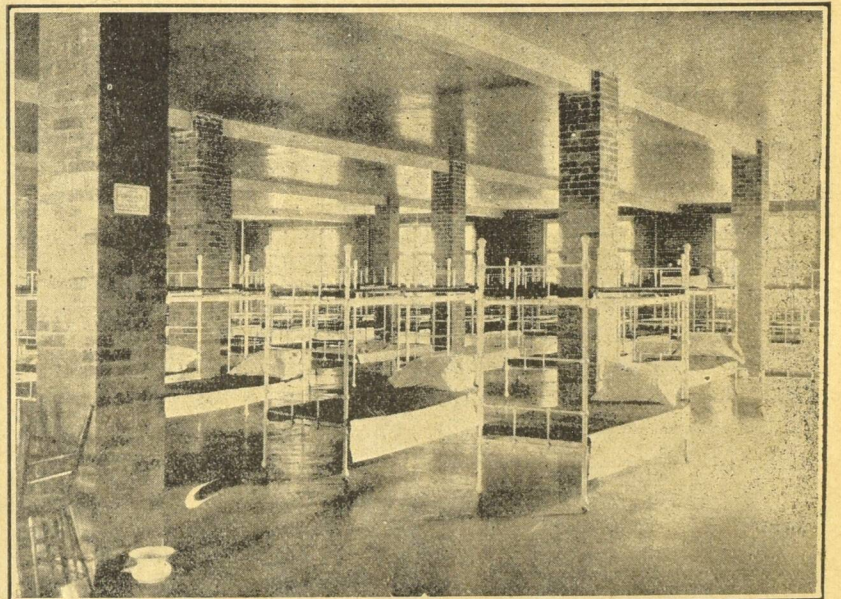
Tout de même, que je pense en moi-même, il est fort celui-là! Comment peut-il voir dans ma face que je ne me suis pas baigné depuis deux mois?

Et je redescends les quatre étages, et même un cinquième, puis que la salle de bains est au sous-sol. Enfin, je trouve la place... Comme j'achève mes ablutions, un grand diable s'amène sans se faire annoncer, m'examine des pieds à la tête avec le plus grand sérieux, me demande ma carte et y poinçonne un croissant. Je comprends maintenant! C'est par l'absence de ce croissant que l'autre, en haut, savait!

Je remonte à mon quatrième, je me déshabille et me couche. Mais je venais à peine de fermer l'oeil que le gardien du dortoir me réveille et me réclame tout mon linge. Absolument tout. On lui fera passer la nuit dans de la vapeur de soufre. Puis il poinçonne une pleine lune dans ma carte.

Comme je grognais un peu de m'être fait réveiller aussi bêtement, un petit vieux couché dans le lit voisin me dit:

«Nouveau ici, buddy?» Et sur ma réponse affirmative. «T'as pas fini avec leur maudite hygiène!»



Le dortoir du refuge Murling, de Montréal.



Un "Bread line", à Montréal, comme on en voit tous les jours. depuis trois ans que dure la crise, aux refuges et aux soupes populaires

Et la semaine a passé, semaine bien monotone. Deux repas, quelques parties d'échecs, un peu de lecture et au lit à sept heures et demie. C'est le bilan de chaque jour.

Et ce soir, mon dernier soir au Vitré, on a même gardé ma carte, car je ne suis pas de Montréal.

Je jongle:

Deux mille hommes vivent ici, me dis-je, peut-être trois mille. Que sont-ils? Des chômeurs? Mais encore? Des gens que la crise a écrasés. 80% sont Canadiens, Français ou Anglais. Ils sont prêts à travailler, mais ils ne trouvent rien, quand on dit rien. Et plus ça va, plus les idées communistes s'emparent d'eux. L'U.R.S.S. a ses agents dans une place comme le Vitré. Et ce n'est pas vous, lecteurs, qui pouvez comprendre le mal que peut faire la seule expression: *Maudits capitalistes, y mangent ben, va, eux autes*, dans un groupe d'affamés.

La plupart d'entre eux croient maintenant au communisme. Ils ne comprennent pas, les malheureux, que ce serait un plus grand mal.

Le COMMUNISME, mais ils ne savent même pas ce que c'est! Pour le prouver, je rapporte la petite anecdote suivante:

J'étais dans le «fall in» de la soupe où un bon Canadien français, briquetier de son métier, disait à qui voulait l'entendre: «Les maudits capitalistes, faudrait ben leur en faire manger du stew comme hier soir, aux millionnaires de l'Hôtel de Ville!»

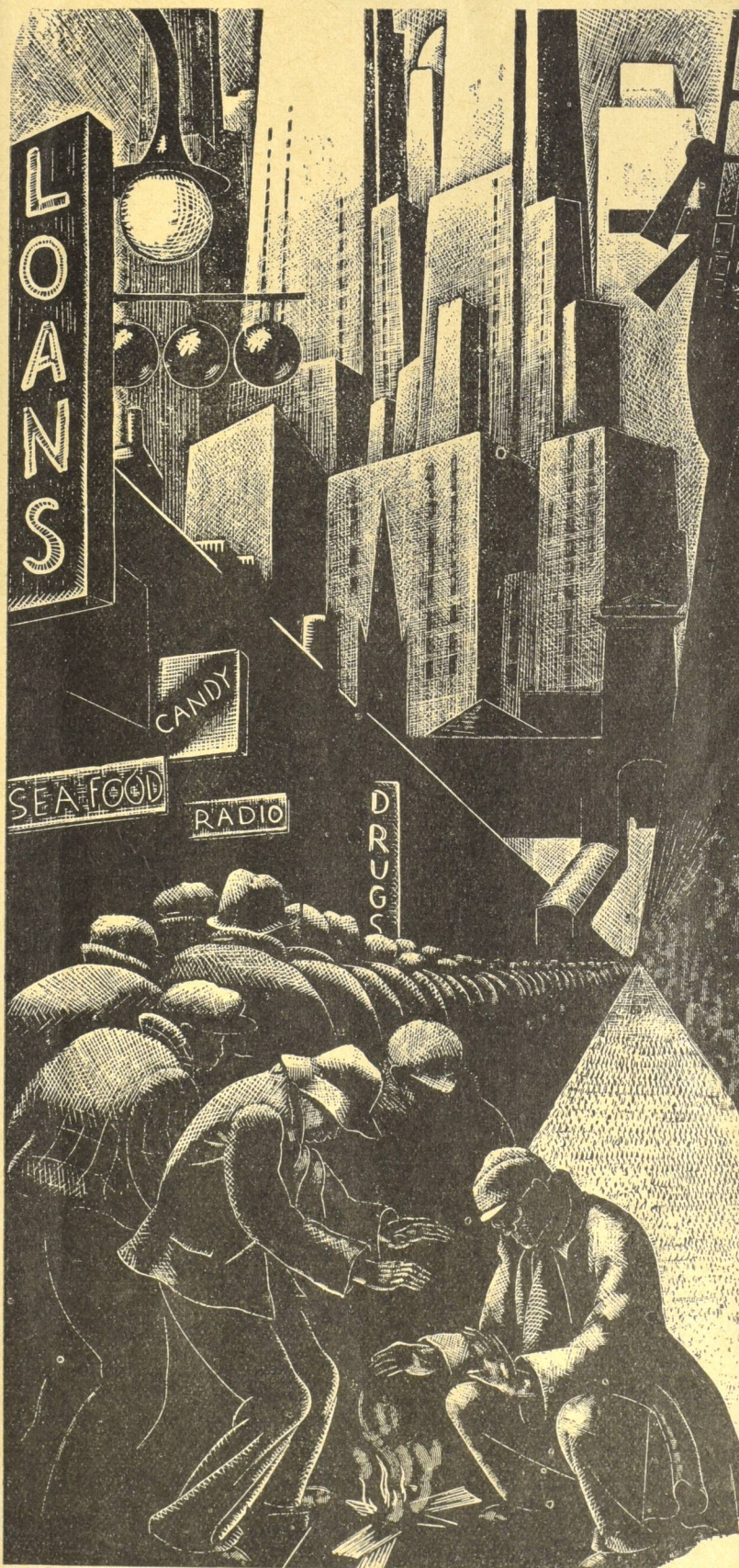
—T'es sans doute communiste? que je lui demande.

—Ben sûr, y a rien que les moutons et les...

Je ne lui laisse pas le temps de finir et lui demande une cigarette.

—Y m'en reste pus rien qu'une pour après le lunch.

—Ecoute bien, alors. Tu fumes une cigarette et tu en as une dans tes poches pour après le lunch. Je n'en ai pas, moi, et je voudrais



Un des innombrables "bread lines" de New-York, dans un quartier populaire. Bois gravé d'un artiste américain.

bien fumer. T'es pas autre chose qu'un capitaliste, toi-même, avec ta cigarette dans ta poche!

Tête de mon bonhomme, rire général. Le mal qu'il venait de faire était un peu effacé. Mais, comme disait Voltaire, il en restera toujours quelque chose...

J'ai dit qu'il y avait là 80% de Canadiens. Les autres sont des étrangers, dont quelques-uns sont des agents russes. Il faudrait plus de détectives au Vitré. Les autres, des malheureux qu'une mauvaise politique d'immigration a attirés ici, en faisant miroiter à leurs yeux des montagnes d'or, rêvent de leur pays et voudraient bien y retourner. La plupart demandent la déportation. Mais ça prend du temps avant que toute la bureaucratie d'Ottawa ait étudié chaque cas.

Ce qu'ils sont, tous ces chômeurs? 60% peut-être sont des journaliers. 38% des gens de métier. Il y a de tous les métiers, depuis le barbier jusqu'au cordonnier, en passant par le typographe et le menuisier. Il m'a semblé cependant que les peintres étaient en majorité.

2% sont des professionnels. Je suis absolument certain de ça. Ils sont difficiles à reconnaître, car ils se font porter comme journaliers sur leur fiche, exactement comme je fais toujours dans le même cas. Mais ce sont des journaliers qui, tout comme moi, n'ont jamais manié la pelle et la pioche...

En moins d'une semaine, j'ai trouvé, se cachant sous de faux noms, un médecin, deux avocats, trois journalistes, un ingénieur en électricité.

J'en étais là de mes réflexions quand Bill me rappela à la réalité:

—Slim, faut partir demain, tu sais. Prête-moi ta carte du Canada que j'étudie la meilleure route à suivre.

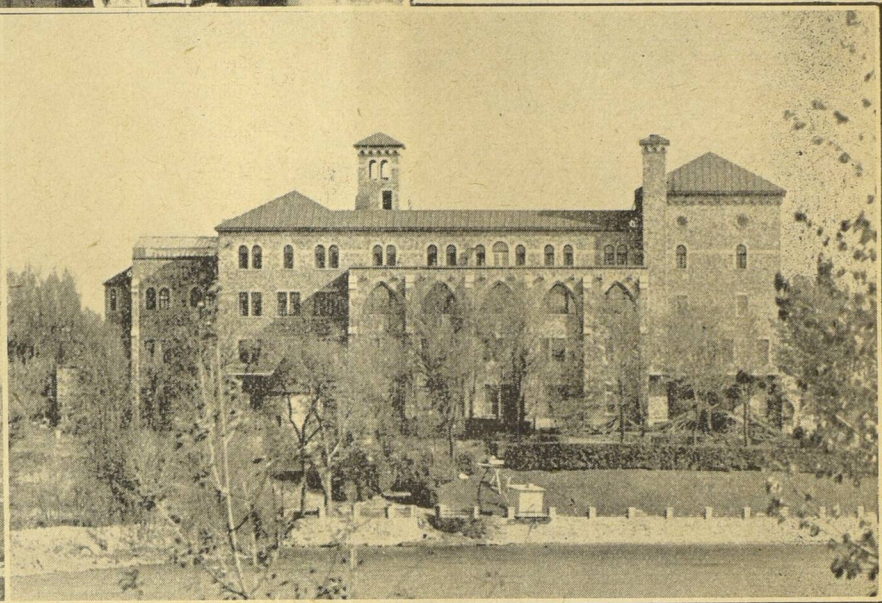
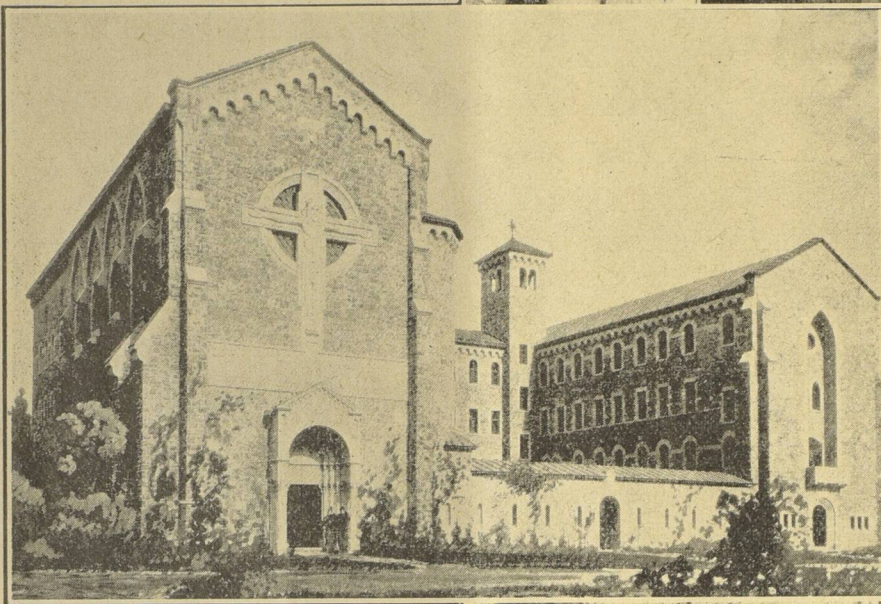
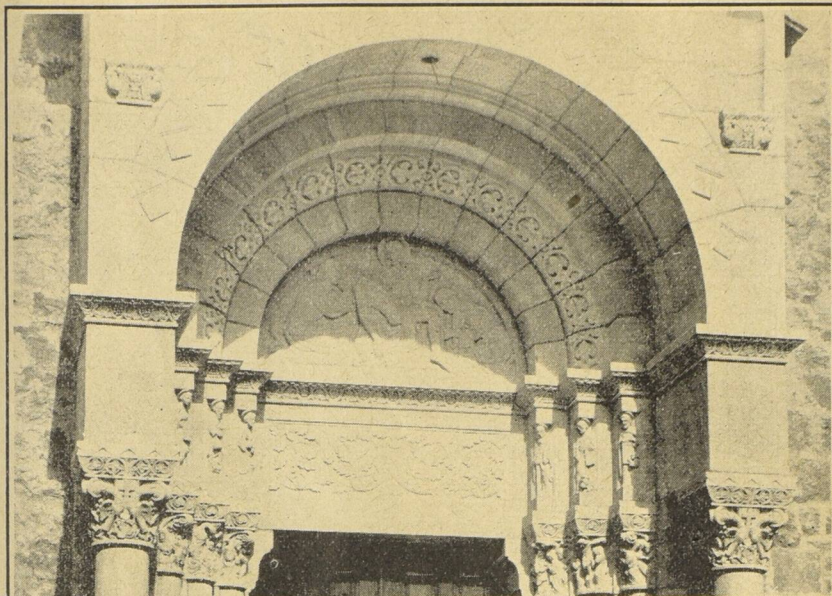
Et comme je restais absorbé dans mes songeries, il ajouta:

(Suite à la page 49)

LE NOVICIAT ST-JOSEPH

des religieux
de Sainte-Croix

Érigé à
Sainte-Geneviève-
de-Pierrefonds
sur la rivière
des Prairies



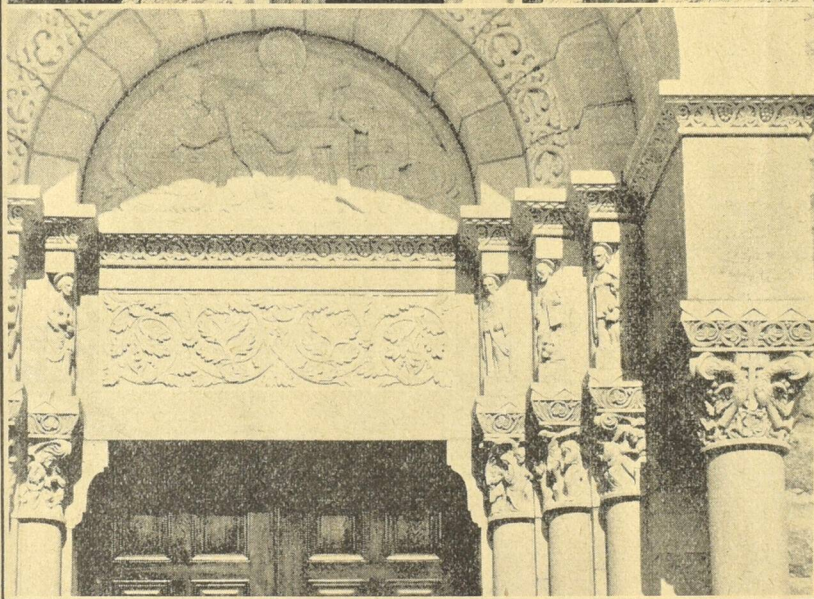
LUCIEN PARENT
architecte



BENOIT LABERGE
*ingénieur conseil et les Ingénieurs
Associés.*



*Sculptures en pierre par la firme
canadienne.*
O. MARTINEAU & FILS, LIMITEE.



Détail de la porte d'entrée principale dont les motifs sculptés représentent les Sept-Douleurs de Notre-Dame



Vue d'ensemble de la façade principale du monastère.



Vue du monastère sur la rivière des Prairies.



Frise de la façade principale illustrant la Vie du Novice et, au-dessous, détail plus rapproché de la porte d'entrée.

La Planète Mars nous Parle

▼
Quand répondrons-nous ?

▼
Par Fernand de Verneuil

IL Y A trente-deux ans, en janvier 1901, un astronome américain nommé Douglas eut une forte émotion; il observait la planète Mars au télescope quand il vit une chose étrange: sur cette planète et aux bords de ce que l'on appelle la mer d'Icarie il aperçut nettement une suite de gros points lumineux que l'on n'avait jamais signalés auparavant. Ces points lumineux, disposés en une ligne régulière, ne pouvaient être attribués à un phénomène de nature volcanique et moins encore à une illusion d'optique.

Très surpris et soupçonnant, avec raison peut-être, que les Martiens nous faisaient des signaux, l'astronome Douglas télégraphia le fait à d'autres observatoires qui, eux, en répandirent la nouvelle dans le monde entier.

De quelle nature étaient ces point lumineux si réguliers? pourquoi ne les a-t-on plus revus depuis? Voilà deux questions auxquelles il est permis de répondre ceci: ces points étaient des signaux que nous faisaient les Martiens et s'ils ne se sont plus renouvelés, c'est que les Martiens ont pu se dire qu'on ne les apercevait pas

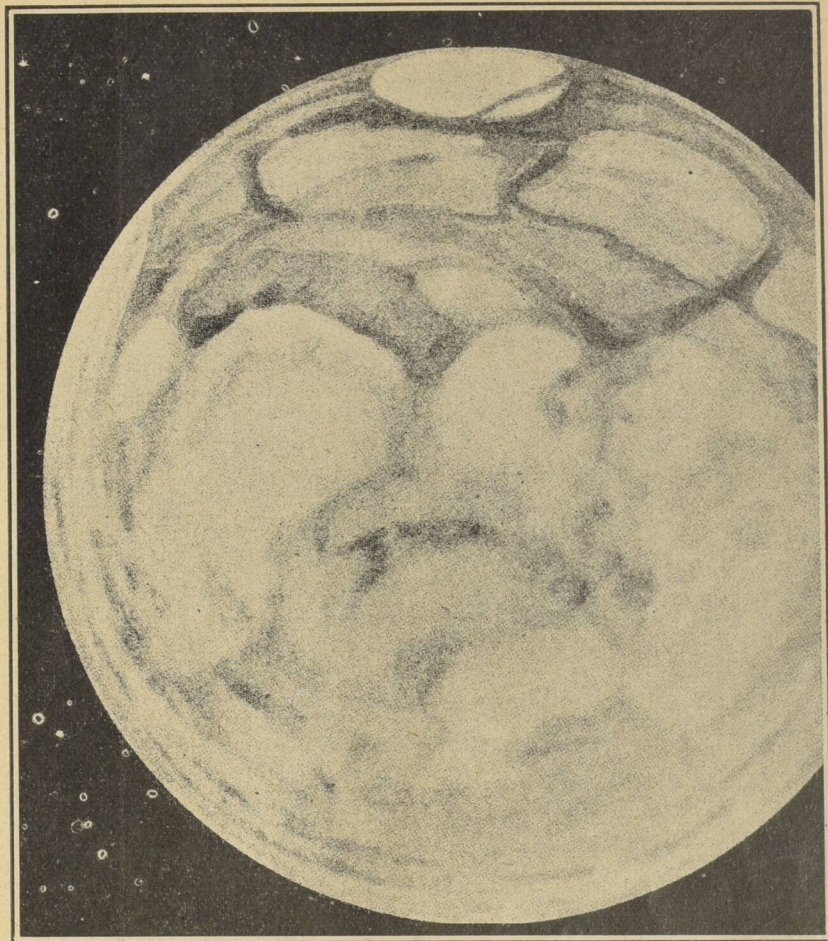
de la terre et qu'il était inutile de «les recommencer, puisque les «Terriens» n'avaient pas répondu.

Pas mal de temps auparavant, le savant français Charles Cros avait eu la même idée pour correspondre avec Mars et, dans une conférence faite à Paris en mai 1869, il avait proposé le système de puissants foyers de projection lumineux qui ne fut pas adopté, ayant été jugé insuffisant.

Il y a quelques années seulement un astronome américain, William H. Pickering, professeur à l'Université Harvard et fondateur de l'observatoire de Flagstaff dans l'Arizona, proposa la même chose. Le projet fut jugé assez sérieux pour que le gouvernement du Texas offrît d'en faire les frais; pour une raison ou pour une autre, toutefois, ce projet ne fut pas non plus mis à exécution.

De toute façon nous en pouvons conclure logiquement qu'on a pu avoir la même idée sur Mars et comme le projet est certainement beaucoup plus avancé là-bas qu'ici, on a mis l'idée en pratique.

Enfin, il n'y a que peu d'années également, un autre savant américain, Nicolas Tesla, reçut



Une des meilleures photos de la planète Mars. On distingue nettement, sur cette photo, la glace de l'un des pôles.

par radio, trois signaux correspondant aux chiffres 1, 2 et 3 et qui, dans les circonstances où il les reçut, ne pouvaient provenir, affirmait-il, que de la planète Mars. La nouvelle fit sensation mais, précisément pour cela, elle fut âprement discutée. La chose semblait trop belle et, comme on ne pouvait nier les signaux, on nia l'origine martienne. On les expliqua en les mettant sur le compte de perturbations électriques de l'atmosphère terrestre.

C'est bientôt dit mais précisément parce que des explications de ce genre sont trop simples à formuler on devrait bien se garder de les accepter comme absolues. Sans doute, les bruits «statiques» parfois si gênants pour la réception radiophonique peuvent avoir de la ressemblance avec des signaux intelligents; ils sont causés par les conditions spéciales de notre atmosphère aux points de vue électrique ou magnétique, mais c'est précisément ici qu'il s'agit de bien s'entendre.

Cet état spécial de l'atmosphère, électrique ou magnétique, peut dépendre de causes limitées comme champ d'action, locales en quelque sorte et ne sortant pas du centre d'énergie propre à notre globe. Il peut dépendre aussi du degré d'activité du soleil qui, à une distance double de nous que l'est la planète Mars nous fait sentir ses effets que l'on enregistre avec précision dans les laboratoi-

res. Il est bien reconnu, en astrophysique, qu'une manifestation d'énergie, même peu importante sur la terre peut avoir des répercussions extrêmement lointaines dans l'espace. Pourquoi donc, alors, refuser une origine martienne à certains bruits statiques? Est-ce parce qu'ils sont inintelligibles pour nous? Pauvre raison.

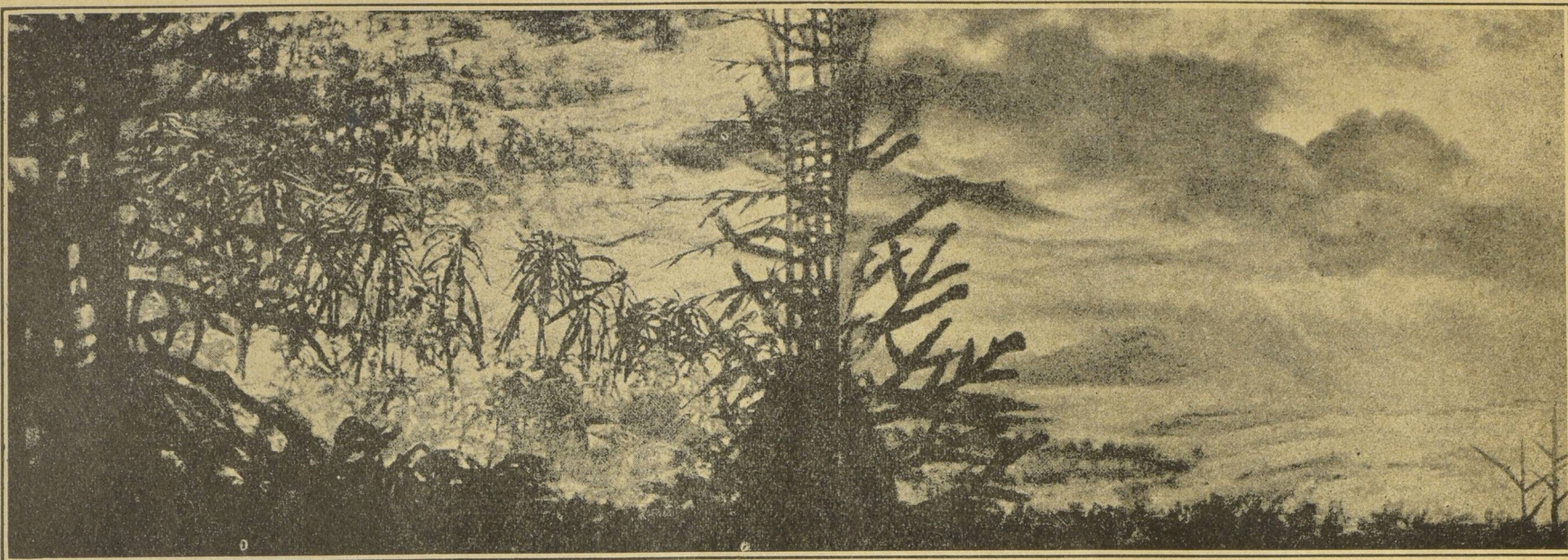
Je ne prétends pas dire qu'on doive les considérer comme des manifestations directes des Martiens mais que quelques-uns en émanent très probablement, que nos appareils de radio ne sont encore que des récepteurs très imparfaits, qu'ils ne reçoivent qu'une partie des signaux transmis, les déforment et ne les séparent pas de bruits d'autre origine. Toujours pour la commodité de l'explication nous les appelons tous des bruits parasites. C'est tout simplement une manière polie que nous avons envers nous-mêmes d'avouer notre ignorance.

C'est une hypothèse toute personnelle que j'avance en disant qu'il peut y avoir des signaux martiens dans les bruits statiques mais elle sera peut-être soutenue un jour ou l'autre — et pas très lointain — par des spécialistes en la matière, c'est-à-dire des savants plus familiers que moi avec ce nouveau monde encore peu connu des ondes invisibles.

Le plus autorisé de ces savants, Marconi, a dit textuellement ceci dans une entrevue avec un repré-



La planète Mars qui brille parfois d'un vif éclat au firmament a intrigué les hommes de tout temps. Tout porte à croire que les progrès de l'astronomie et de la radio nous permettront de communiquer avec cette planète soeur d'ici à quelques années.



L'aspect de la végétation sur la planète Mars d'après les idées d'un astronome anglais. Cette végétation n'aurait pas la couleur verte de la nôtre mais aurait une teinte plutôt rougeâtre comme certaines de nos forêts à l'automne.

«tant de la «Prager Presse»: Il n'est pas impossible que la communication de la Terre avec Mars ait lieu d'ici une trentaine d'années et même plus tôt mais il est difficile d'être précis sur ce point. Ce que je sais, cependant, c'est que rien, absolument rien, ne s'oppose à ce que nous communiquions avec cette planète par la radio.»

Il faudra nécessairement pour cela que nos appareils de transmission et de réception soient beaucoup perfectionnés; il faudra très probablement aussi employer des ondes extrêmement courtes, de l'ordre de celles de la lumière, afin de traverser la couche ionisée qui entoure notre globe et s'oppose au passage des ondes actuelles. Tout cela se fera en son temps.

Une objection que l'on fait quelquefois est celle-ci: en supposant que nous puissions atteindre un jour la planète Mars avec nos ondes, comment pourrions-nous ensuite nous faire comprendre des Martiens et les comprendre eux-mêmes?

Cette objection a certainement sa valeur mais elle ne signifie pas du tout une impossibilité. L'établissement d'un code de correspondance sera chose relativement facile; il est, dans la nature des lois immuables et universelles qui pourront servir de base à l'établissement de ce code; ainsi, partout dans tous les mondes imaginables, cette vérité mathématique «deux et deux font quatre» est la même, il ne peut en être autrement. Cela — ou autre chose de semblable — peut servir de point de départ. Patientement mais sûrement, il sera possible par des moyens de ce genre d'établir une sorte d'alphabet qui sera lui-même la base d'une nouvelle langue «interplanétaire». Des difficultés plus grandes peut-être ont été abordées par Cham-

pollion jeune lorsqu'il entreprit de déchiffrer les anciens hiéroglyphes égyptiens.

Il s'adressait en effet à quelque chose d'inerte, qui ne pouvait réagir et seconder ainsi ses efforts; il vint cependant à bout de la tâche et aujourd'hui ces anciens hiéroglyphes n'ont plus de secrets pour nous.

D'autre part il y a des enthousiastes un peu trop imaginatifs et

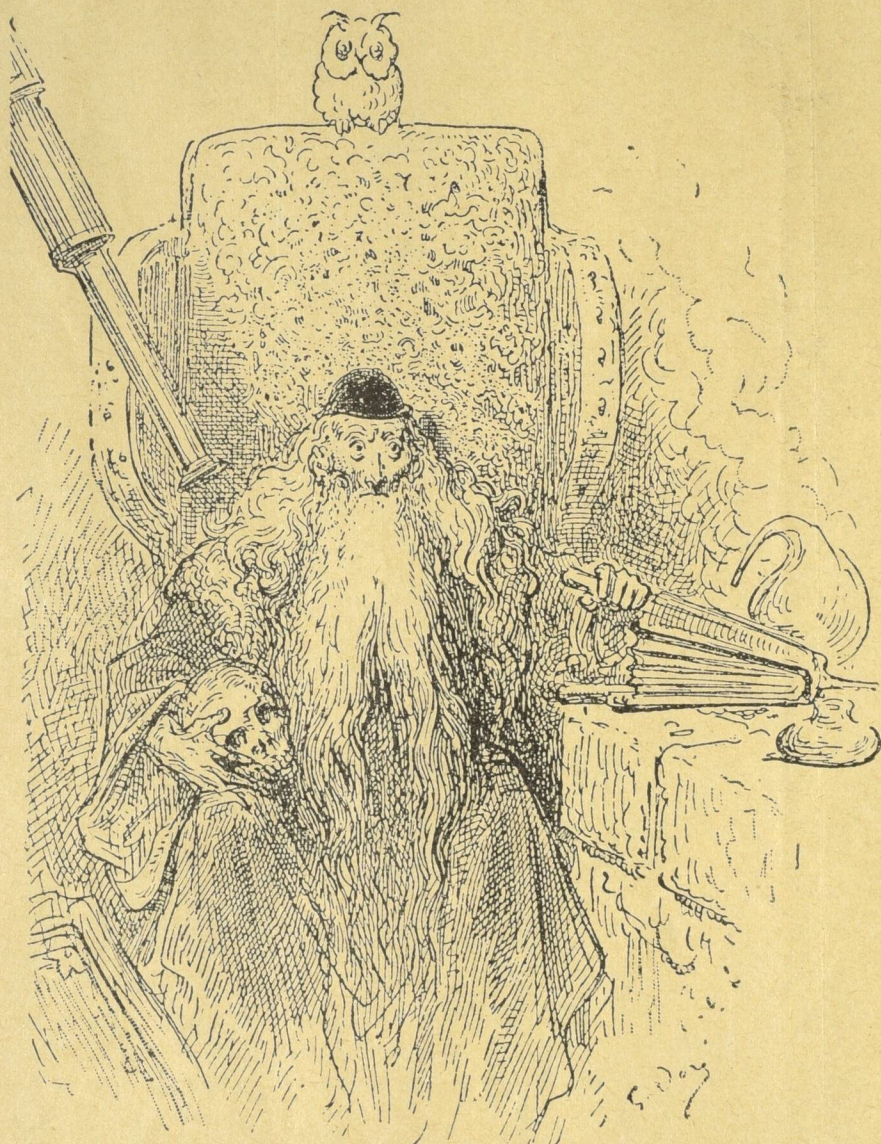
qui croient que le jour où l'on atteindra Mars on pourra tenir conversation avec cette planète comme on le fait par téléphone avec la personne qui est à l'autre bout du fil; cela viendra aussi sans doute mais il faudra pas mal de temps pour cela et, entre temps, la télévision viendra peut-être apporter l'appoint de son aide précieuse.

De toute façon nous pouvons dire avec une certitude presque

complète que la planète Mars nous a déjà fait et nous fait peut-être encore des signaux intelligibles pour nous dans l'état actuel de nos connaissances scientifiques; nous pouvons dire aussi qu'un jour viendra certainement où nous pourrions comprendre ces signaux et y répondre; l'opinion de Marconi à ce sujet que j'ai rapportée en est une garantie en plus de toutes celles que nous pouvons avoir d'autre part.

Il serait inutile d'ajouter quelque chose de plus à une telle promesse, je me bornerai à dire que tout peut la justifier en ce qui concerne l'état actuel de la planète Mars. Cette autre «terre», soeur de la nôtre, puisqu'elle est aussi une des filles du soleil, est l'aînée de notre terre; la vie s'épanouissait à sa surface bien longtemps avant qu'elle n'apparût sur notre globe et la loi universelle du progrès a conduit ses habitants à un machinisme dont nous ne pouvons qu'à peine nous faire une idée. Dans ces conditions il est infiniment probable que les Martiens ont cherché à correspondre avec nous depuis bien longtemps déjà; ils nous ont fait de nombreux signaux que nous n'avons pas compris ou dont nous ne nous sommes même jamais doutés; aujourd'hui la radio nous permet d'en entendre quelques-uns mais nous les traitons avec la légèreté de notre science encore trop jeune comme étant de simples bruits «parasites». Une analyse plus sérieuse de ces bruits, quand nous pourrions la faire, nous apprendra certainement des choses étonnantes...

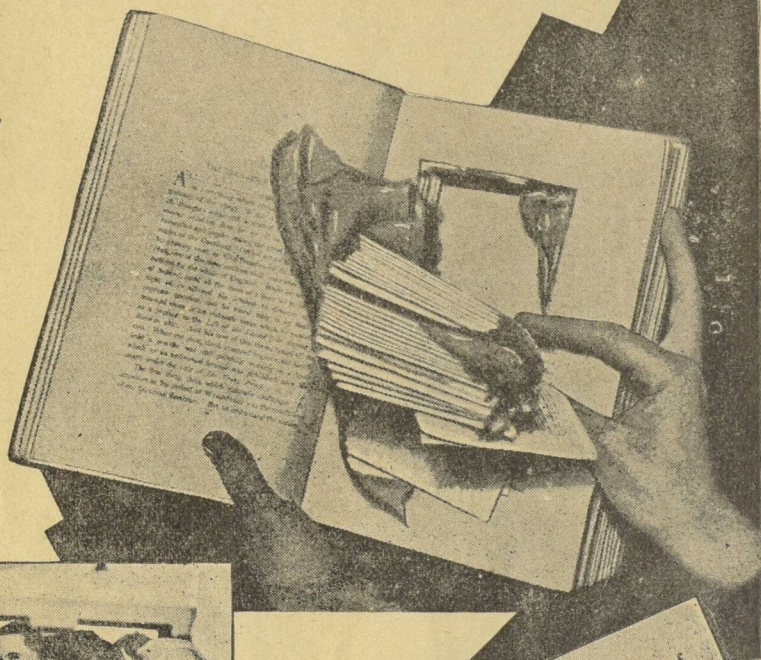
Et c'est pourquoi j'ai donné comme titre à cet article ces paroles à méditer: la planète Mars nous parle, quand répondrons-nous?



UN ASTROLOGUE DANS SON OBSERVATOIRE.
D'APRÈS LE DESSIN DE GUSTAVE DORE

Beaucoup d'astrologues, au moyen âge, se livraient aussi aux pratiques de l'alchimie. Tel est, comme l'indiquent le soufflet et la cornue placés à côté de lui, le cas du vieux magicien au type si saisissant que l'artiste nous montre ici, assis dans un fauteuil sur lequel trône une chouette.

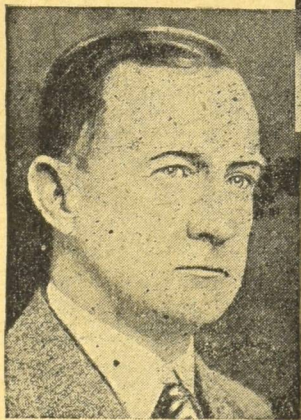
La Guerre aux Loteries aux Etats-Unis et au Canada



Ci-dessus, la secrétaire du procureur-général des Etats-Unis devant des milliers de billets de loterie confisqués qui représentent une véritable fortune. Un grand nombre de loteries sont truquées. Au public de le savoir. Telle, par exemple, la loterie organisée récemment par un célèbre aventurier de la Californie. A l'extrême droite un gros volume d'aspect inoffensif et dans lequel les douaniers trouvèrent des centaines de billets de loterie. Au centre, J. A. Wagner, de Chicago, gagnant d'un prix de loterie de \$34,094. Au-dessous la baronnesse Papst von Ohain, de Berlin, gagnante du grand prix de la première loterie organisée par le gouvernement prussien. Enfin, Horace J. Donnelly, procureur du ministère des postes des Etats-Unis, qui dirige la guerre faite dans tout le pays aux fausses loteries.



IMPORTANT.
Owing to the fact that a large number of letters are being intercepted, we **STRONGLY ADVISE** you to use the undermentioned address for the return of counterfoils and remittance.



Vers 1700, fut inauguré en France un nouveau mode de loterie: l'emprunt à lots pour relever les finances de l'Etat. Il existe encore en France et en quelques autres pays. La loterie ordinaire conduit facilement aux pires désordres; mais l'emprunt à lots ou par loterie n'est nullement immoral car «le joueur consent à placer son argent à un intérêt plus faible, dans l'espérance d'un lot en sus de son intérêt, ce qui est commun à tous les prêteurs; toute la perte est donc dans cette diminution générale d'intérêt.»

En abolissant toute loterie on a peut-être oublié le côté humain de ce jeu. Malgré toute la vigilance des autorités, un très grand nombre de loteries étrangères s'introduisent dans la population et soutirent de grandes sommes dont nos pouvoirs publics et nos oeuvres de charité ne profitent nullement. On atteint donc, toutes proportions gardées, le même résultat que la prohibition des liqueurs alcooliques a eu aux Etats-Unis.

«La Revue Populaire» fut la première publication à réclamer l'organisation d'une loterie en faveur de l'Université de Montréal. N'est-il pas logique que les argents qui, par ce moyen, vont à des hôpitaux de Terre-Neuve et d'Irlande servent d'abord à nos propres institutions? Pourquoi s'obstine-t-on à refuser à notre Université le lancement d'une loterie qui lui donnerait l'indépendance financière dont elle a grand besoin pour vivre et prospérer?

Dans les pays où n'existent pas d'emprunts d'Etat par loterie, surgissent chaque jour un grand nombre de loteries clandestines dont le but unique est de frauder le public. Aux

Etats-Unis, par exemple, en dépit de la lutte ardue que le département des Postes fait aux promoteurs de loteries, ce jeu fait perdre chaque année des millions. La tâche des autorités est d'autant plus difficile qu'elles ont deux adversaires: les organisateurs de loteries et le public lui-même.

On ne peut croire toutes les ruses imaginées pour tromper l'attention des détectives: les billets sont envoyés dans des livres portant un titre bien anodin et même pieux, ou parfois l'annonce d'une loterie est faite par un poste de radio situé en dehors du pays, etc. C'est ainsi que le plus grand «racket» de ce genre aux Etats-Unis exploitait toute la Californie grâce à un poste transmetteur situé au Mexique; on évalue à plusieurs millions les montants enlevés aux naifs en peu de temps.

Quant au public, il ne comprend pas le sans-gêne des autorités postales qui interceptent certaines lettres contenant des billets ou des sommes destinées à une loterie. Chacun est fermement convaincu de gagner un jour ou l'autre le gros lot. Aussi, toutes les recommandations ne suffisent pas à arrêter ce torrent d'or qui n'enrichit que quelques filous: la bêtise humaine reste toujours la plus belle mine à exploiter; ceux qui ne l'oublient pas atteignent la fortune tôt ou tard...

La loterie est un jeu de hasard qui n'est pas près de disparaître de la surface de la terre. Au lieu de laisser quelques individus accumuler des sommes considérables, pourquoi ne pas l'employer à remettre sur pieds une institution indispensable au développement des nôtres, telle l'Université de Montréal.

QUAND les loteries furent formellement interdites dans notre Province, on s'est demandé quelles raisons pouvaient motiver une telle restriction. La loterie, disait-on, permet aux petites gens d'espérer acquérir rapidement et honnêtement la fortune. Elle satisfait ainsi un des desirs les plus naturels de l'homme: celui de s'enrichir vite et sans fatigue. On ne s'étonne donc pas que ce système ait existé dès le temps des Hébreux et des Egyptiens. Il eut aussi une grande vogue en Europe au XVe siècle.

Les Hommes Préfèrent-ils les Grandes aux Petites ?

Par Francine

ces. A l'autre extrémité de la hiérarchie on trouve Helen Hayes et Sidney Fox, *ex-aequo* avec exactement 5 pieds de hauteur. La différence entre les deux extrêmes est donc de sept pouces. Chose étran-

simplement ses souliers afin de paraître plus petite auprès de son compagnon.

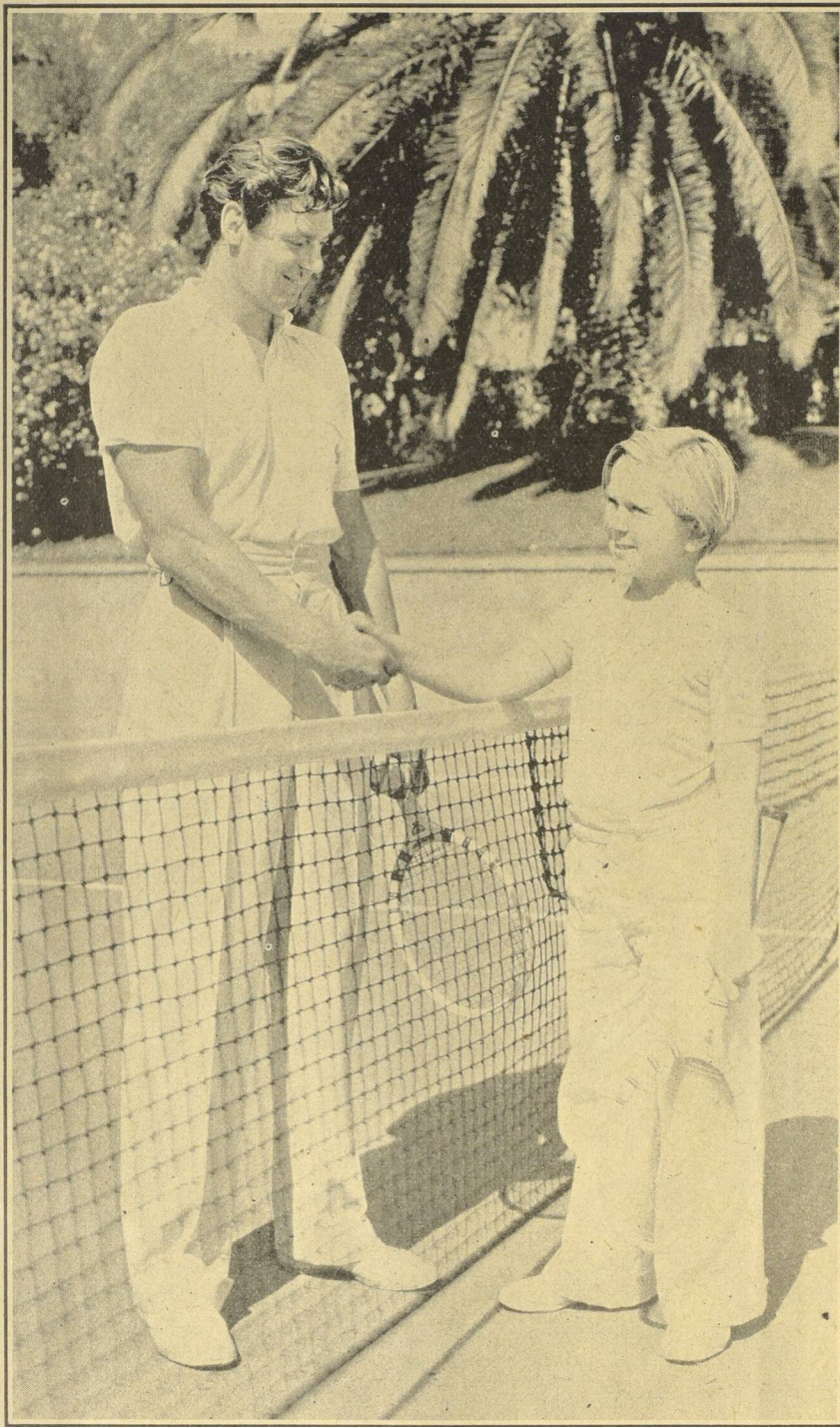
Au contraire, s'il s'agit de relever la taille de l'actrice, on a soin de faire évoluer celle-ci au-

mesurait 6 pieds et quatre pouces. Conséquemment, je ne me torture pas pour abaisser ma taille. Grande je suis, grande je resterai. A quoi bon détruire les proportions normales du corps par des procédés souvent malhabiles? D'ailleurs, mes partenaires masculins sont toujours de taille très élevée ce qui rétablit l'équilibre. Toutefois, je m'efforce à parler d'une voix adoucie: les spectateurs ont ainsi l'illusion que je suis d'une taille moyenne.»

Et Sidney Fox? Oh! ce n'est qu'une enfant. C'est du moins l'idée qu'on se fait de cette jeune fille dont l'air mutin est si séduisant. Ce qui est étonnant, c'est que dans l'intimité elle soit aussi jeune que sur l'écran. Elle a une figure malicieuse de petite collégienne en vacances, et tout cela est fort naturel, ce qui est encore mieux. Ne vous étonnez donc pas si Sidney Fox se préoccupe de sa taille autant que de sa première jupe. Elle est une petite fille, apparemment, qu'il faut protéger, semble-t-il, contre les heurts de la vie. Elle joue ses rôles gentiment et prétend être aimée pour elle-même: peu lui importe qu'elle soit de haute ou de petite stature.



KAY FRANCIS, la plus grande, par la taille, de toutes les vedettes du cinéma.



JOHNNY WEISSMULLER, champion nageur et artiste de l'écran, échangeant une poignée de main avec Jackie Cooper. Le géant et le pygmée de Hollywood.

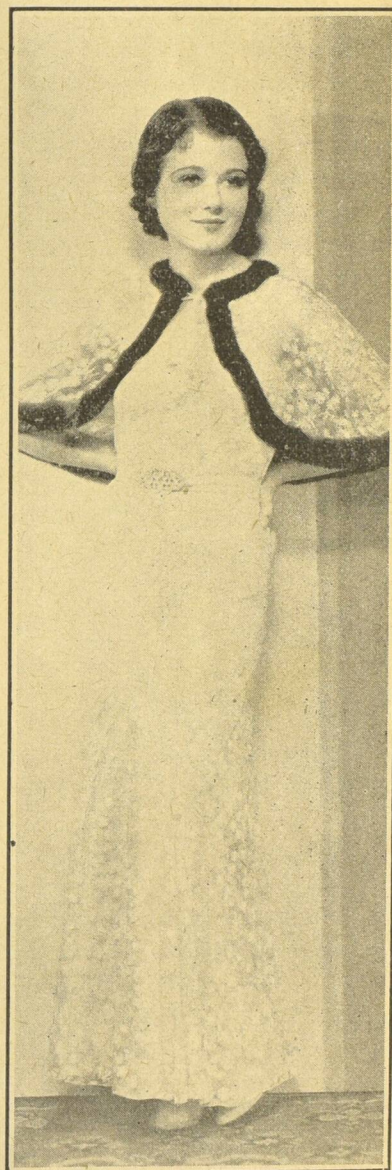
Il est une question qui intrigue toujours les jeunes filles qui ont le désir plus ou moins exprimé de faire du cinéma. Quelle est la taille requise pour devenir étoile de l'écran? Chères amies, je vous dirai d'abord que le sujet n'a pas une aussi grande importance qu'on pourrait le croire. Il y a un si grand nombre de trucs pour modifier sur l'écran la taille d'une actrice... Cependant on peut dire que, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, *in medio stat virtus*, c'est-à-dire qu'il est des limites qu'il convient de ne pas dépasser.

Kay Francis, dont la taille est la plus élevée parmi les étoiles féminines, mesure 5 pieds et sept pou-

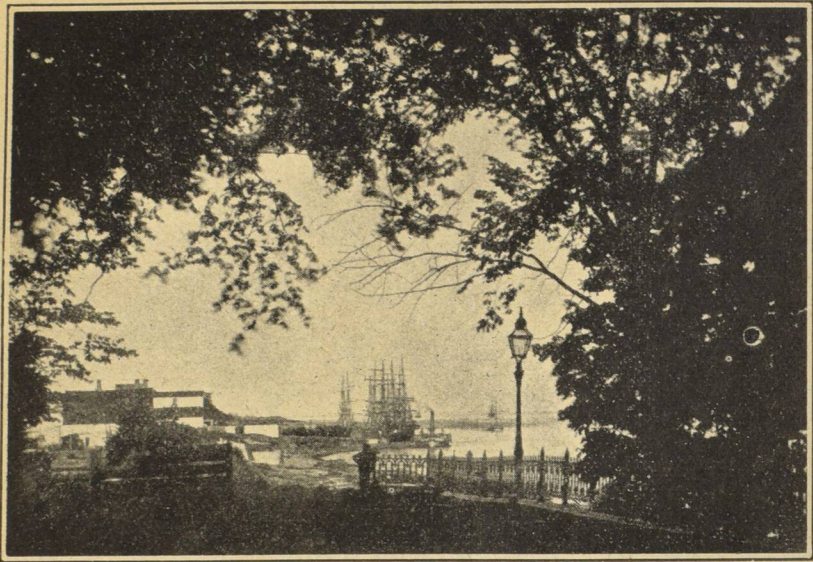
ge, les fervents du cinéma ont toujours l'impression que les rôles féminins sont confiés à des personnes d'une taille sensiblement uniforme. Ce n'est souvent qu'une illusion d'optique: Le partenaire masculin joue plus près de l'appareil lorsque le producteur veut diminuer la taille de l'actrice. Parfois on emploie un truc moins... scientifique, quand, dans les gros plans, Kay Francis enlève tout

près de meubles assez bas, tels qu'on en voit dans les pièces de style moderne. Il y a bien d'autres trucs qu'il serait trop long d'énumérer ici.

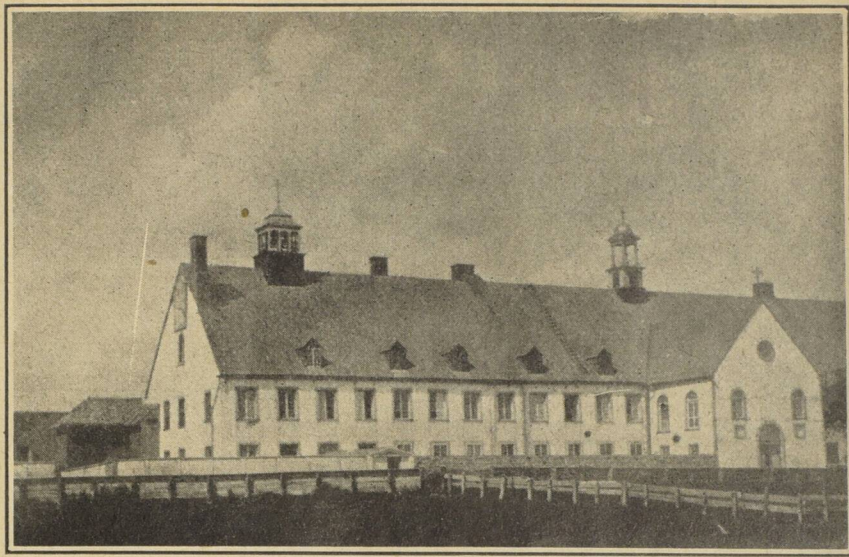
Et que disent à ce sujet les étoiles dont nous avons mentionné les noms? Kay Francis ne s'afflige pas outre mesure de surpasser en hauteur toutes ses compagnes. «Je suis bien heureuse, dit-elle, de ne pas être plus grande, car mon père



SIDNEY FOX, l'une des actrices le plus en vue du clan des petites brunettes.



Le "port" des Trois-Rivières, en 1835.



Le Monastère des Ursulines, établies aux Trois-Rivières en 1697

Le Troisième Centenaire Trifluvien

ON célébrera, en juillet 1934, le troisième centenaire de la ville des Trois-Rivières. Un comité, qui comprend entre autres, M. l'abbé Albert Tessier, Me L.D. Durand, M. Armour Landry, a déjà été formé pour choisir un plan des fêtes et en arrêter les détails.

Ainsi que l'écrit M. Albert Tessier dans une des brochures qui ont été publiées pour préparer les esprits à ce grand événement, "la fondation des Trois-Rivières marque beaucoup plus que la simple naissance d'une ville. C'est toute la Vallée du Saint-Maurice, qui, le 4 juillet 1634, fut acquise à la civilisation catholique et française. Les fêtes projetées devront tenir compte de ce point de vue fondamental."

M. Armour Landry suggère, de son côté, que l'on organise, à l'occasion de ces fêtes tricentennaires, une exposition historique. «Pour célébrer dignement le troisième siècle d'existence des Trois-Rivières," écrivait-il dernièrement dans

On prépare des fêtes magnifiques en honneur des Trois-Rivières, de la vallée du Saint-Maurice et du fleuve Saint-Laurent.

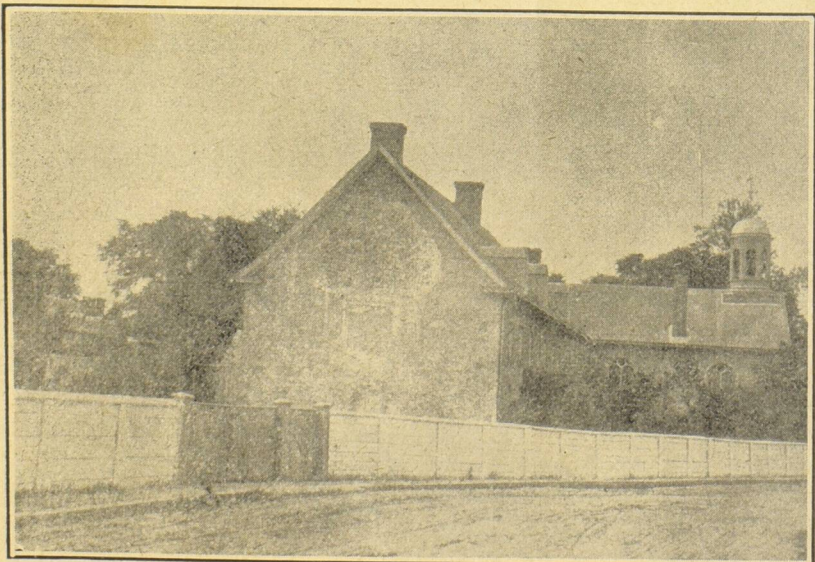
le *Bien Public*, «on veut faire des fêtes magnifiques, grandioses. Cependant, on est encore à chercher de quelle manière on s'y prendra pour atteindre ce but et faire de ces fêtes un succès véritable. D'abord, voulons-nous donner à nos fêtes une tournure nationale, même internationale, ou si nous voulons tout simplement faire quelques célébrations qui attireront l'attention de nos voisins immédiats et de nos compatriotes de la province? Voilà la première question qu'il faut se poser. Si notre intention est de faire une simple fête d'intérêt local, il faut voir à quel titre Trois-Rivières pourrait attirer l'attention du pays et même de l'étranger. Nous devons admettre que notre ville ne possède rien de très particulier pour la rendre remarquable. Elle a bien un certain cachet qui attire le touriste,

mais nous sommes véritablement dépourvus d'attractions sensibles qui pourraient avoir une grande emprise sur la foule. Nos beautés architecturales sont rares, le site de la ville n'est pas les plus pittoresques, nous ne possédons aucun musée, ni aucun monument d'envergure; toute notre richesse, notre seule richesse véritable, est notre passé. Le passé des Trois-Rivières est d'une haute valeur, et ce passé n'a pas encore été exploité. Trois-Rivières a, à son crédit, une histoire qui, j'oserais dire, éclipse la gloire de presque toutes les villes de l'Amérique du Nord. L'histoire de notre ville est donc son plus beau titre.

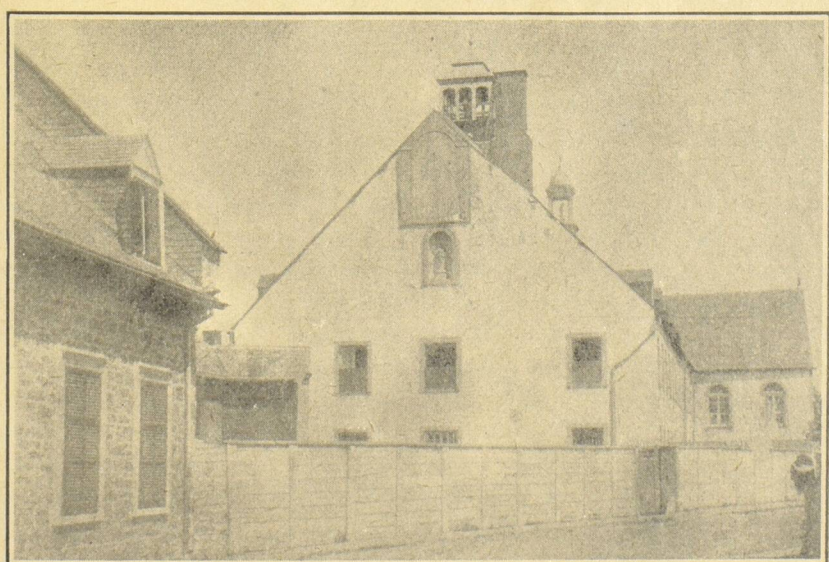
Le trait caractéristique de notre ville est d'avoir été le centre qui a fourni les plus célèbres découvreurs de l'Amérique du Nord; nos explorateurs sont très connus,

c'est ici même où ils le sont le moins. Trois-Rivières était le nid des légendaires voyageurs de jadis; c'était le poste où se retiraient les coureurs de bois renommés. L'explorateur qui, en 1634, découvrait le lac Michigan et qui le premier mettait le pied dans le pays connu aujourd'hui sous le nom des Etats de Michigan et de Wisconsin, était un Trifluvien; un Trifluvien qui peut même partager le titre de fondateur avec La-Violette: Jean Nicolet. Jean Nicolet était ici, le 4 juillet 1634, comme interprète, et peu de temps après il s'établissait chez nous. Les deux plus grands aventuriers du XVII^e siècle qui ont fait connaître au loin le nom de notre ville sont Médart Chouart des Groseillers et Pierre-Esprit Radisson; ils ont été les premiers à atteindre la baie d'Hudson par terre; ils sont les découvreurs du Mississippi; ils ont échappé vingt fois à la mort, à la torture. Radisson était reçu

(Suite à la page 41)



L'ancien monastère des Récollets, bâti en 1743, devenu le Rectory anglican.



Le monastère des Ursulines. Au premier plan, la maison Hertel de la Frenière.

LITTÉRATURE CANADIENNE

SOUS LE SIGNE DE L'OR

par Edouard Montpetit

Cet ouvrage de 300 pages, que M. Edouard Montpetit vient de publier aux Editions Albert Lévesque, est le premier d'une série que l'économiste destine au public

L'ouvrage est divisé en deux grandes parties: le *Signe Monétaire* et les *Instruments Monétaires*, c'est-à-dire le métal, le papier et le ti-

Par Jules Jolicoeur

à la portée de tout lecteur soucieux d'améliorer sa compétence personnelle ou simplement d'enrichir sa culture générale.

«Sous le signe de l'or», présenté sous une toilette typographique qui honore les *Editions Albert Lévesque*, se vend \$1.00 l'unité chez l'éditeur, 1735 rue Saint-Denis, et dans toutes les librairies bien assorties.

A LA HACHE

par Adolphe Nantel

Voici enfin une oeuvre canadienne qui peut rivaliser sans pâlir avec les ouvrages des écrivains français qui sont venus puiser leur inspiration au Canada et qui ont connu en France un si brillant succès. Louis Hémon a écrit l'épo-

L'auteur, qui a partagé durant six années, au Lac Clair et autres régions du nord, l'existence des gens dont il raconte la vie et les occupations, parle des bûcherons en des pages fortement senties, vigoureusement écrites, où l'on sent continuellement l'atmosphère de la nature canadienne. Tout le livre est imprégné d'une couleur locale savoureuse et vraie, tant sont bien saisis les caractères des héros désormais légendaires, tant sont bien observés les paysages et les scènes typiques de la forêt.

Les descriptions d'un feu de forêt, d'une chasse à l'orignal, de la messe de minuit au chantier, n'ont été égalées par aucun écrivain canadien et compteront parmi les plus belles de notre littérature. C'est écrit par un écrivain de race, que l'inspiration a soutenu sans faiblesse durant plus de deux cents cinquante pages où coule la plus pure sève du terroir.

L'ouvrage se présente sous une couverture originale et artistique,

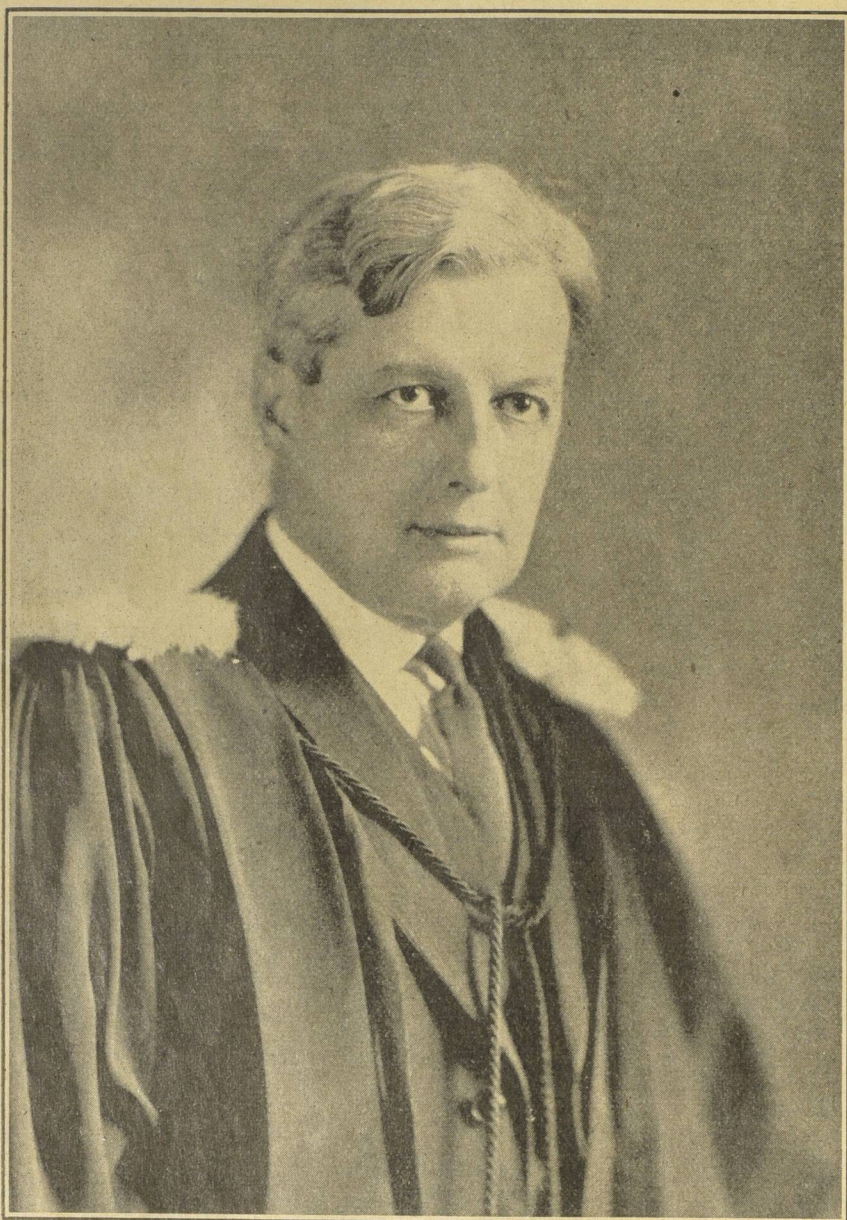


Photo Albert Dumas, Montréal

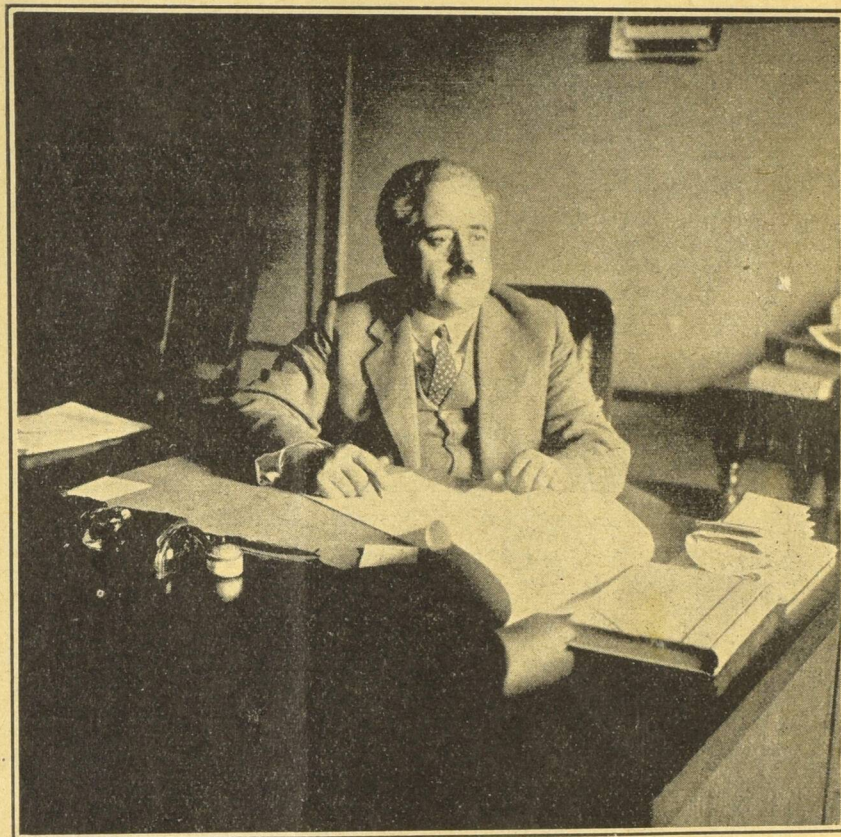
M. Edouard Montpetit, secrétaire général de l'Université de Montréal et directeur des relations extérieures, directeur de l'Ecole des Sciences Sociales, Economiques et Politiques, professeur à la faculté de droit de l'U. de M. et à l'école des Hautes Etudes Commerciales, dont le dernier ouvrage: *SOUS LE SIGNE DE L'OR*, vient de paraître chez Albert Lévesque.

canadien soucieux d'approfondir les principes d'économie politique appliqués à la vie canadienne. La méthode de l'auteur est des plus heureuses, nous semble-t-il. Au lieu de publier un gros traité, forcément lourd de formules générales et abstraites, il s'attache à morceler les principes, en les adaptant aux problèmes du pays. Ce qui permet à l'écrivain d'animer son texte, de le rendre captivant pour tous les esprits et surtout beaucoup plus utile aux lecteurs.

«Sous le signe de l'or» est consacré à l'étude de la monnaie.

tre. Chaque chapitre contient des subdivisions qui contribuent à la grande clarté du volume. Si l'on ajoute que le style sobre et précis de l'écrivain est suffisamment imagé pour retenir l'attention sans effort, c'est dire que «Sous le signe de l'or» est d'une lecture aussi précieuse qu'agréable et destiné à une grande diffusion.

Ceux qui ont apprécié «Pour une doctrine» (dont la première édition s'est épuisée en moins de trois mois) goûteront davantage «Sous le signe de l'or», véritable ouvrage d'économie politique mis

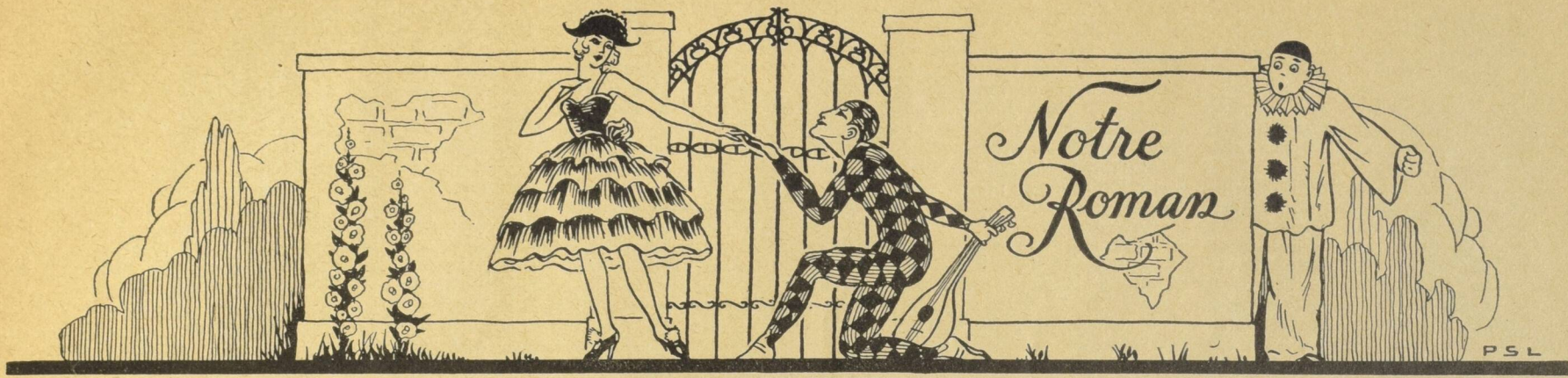


M. Adolphe Nantel, auteur de *A LA HACHE*, publié par le même éditeur.

pée du colon québécois. Constantin-Weyer a chanté l'Ouest canadien, mais la gloire d'avoir découvert nos bûcherons, nos hommes de chantier, avec leur pittoresque, leur force, leur attrait, restera attachée au nom d'Adolphe Nantel, dont le volume «A la Hache» vient de paraître aux Editions Albert Lévesque.

enrichie d'un dessin inédit de l'artiste J.-Arthur Lemay. Il est en vente, au prix de \$1.00 l'unité, à la Librairie d'Action Canadienne-française, Itée, 1735 rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties.

(Suite à la page 42)



Le Camée Rose

Par Yvonne Schultz

1

Le berceau de fleurs...

—Voyons, Mimi, ne soyez pas cachottière, que signifie ce silence, vous si bavarde ?

—Seriez-vous fâchée avec votre amoureux ?

—Moi, un amoureux ! Dieu m'en garde, d'ailleurs l'amour est une chimère créée par la faiblesse du cœur, comme dit mon père, et je ne veux jamais le connaître.

—Oh, Miranda, ne blasphémez pas l'amour !

Car c'était vraiment blasphémer l'amour que d'en parler avec ce dédain surtout quand on semblait créée pour lui, comme l'était Miranda Paliano. Sur quel plus charmant visage l'amour pouvait-il étendre son éclat enchanteur ? Quelle silhouette plus gracieuse pouvait-il animer de son frémissement ? Svelte, couronnée d'un or léger, avec des yeux verts comme l'Océan et des dents blanches comme le sel, Miranda paraissait être en dépit de son attitude, faite pour être aimée et pour aimer aussi. Et le pays autour d'elle n'était-il pas complice de la tendresse ? Debout sur l'herbe, Miranda, sous les oliviers, se détachait sur le fond d'azur de la Méditerranée. Depuis sa naissance elle respirait cet air embaumé de roses et d'orangers qui fait de la côte, d'Hyères à Menton, un coin de paradis. Le Val Majour où elle se trouvait en ce moment avec Térésa, Virginie, Maria, ses compagnes, était situé entre Beaulieu et l'adorable village de Saint-Jean, à trois lieues de Monte-Carlo. Elle vivait dans un pays d'idylles où le ciel est bleu de janvier à décembre, où chaque mois est celui d'une fleur.

—Miranda, dit Térésa, je gage que tu seras peut-être la plus éprise de nous toutes quand tu auras rencontré l'élus.

Mais la jeune fille se leva et, prétextant des achats à faire à Beaulieu, elle quitta assez vivement ses compagnes comme pour échapper à une conversation dont le sujet lui déplaisait.

Ses amies la guettèrent sur l'étroit chemin qui suit la mer et que bordent des masses de géraniums roses. Puis Virginie énonça :

—Comment voulez-vous qu'elle raisonne autrement, élevée comme elle l'a été !

—Le vieux M. Paliano a des théories comme personne !

—Heureusement qu'il est seul à les avoir !

—Je le déteste cet homme ! dit Térésa.

Ce Laurent Paliano était un archéologue misanthrope. Tout jeune il était parti pour Timagad, en Tunisie, et là des fouilles heureuses l'enrichirent. Il exhuma des ruines romaines de belles mortes embaumées couvertes de bijoux. Sa soeur Joconde, de 15 ans plus âgée que lui et qui l'adorait, était tombée en extase devant les fibules et les colliers, les bagues et les boucles d'oreilles en forme de colombes trouvées dans les sarcophages.

Malheureusement des recherches vaines ruinèrent peu à peu le savant. Il

vieillit auprès de sa soeur et finalement, découragé, revint à Saint-Jean, son pays natal. La maison de ses parents avait été vendue. Il acquit à vil prix le vieux petit cloître de Saint-Hospice, à l'extrémité de la presqu'île. Extérieurement, sa demeure composée de quelques cellules était presque entièrement recouverte de bougainvilliers, plante grimpante d'un violet merveilleux qui de loin faisait ressembler sa maison à une grosse améthyste. Un des quatre côtés du cloître s'étant écroulé, on apercevait par cette large brèche la mer, les hautes montagnes de la côte, enfin la rive italienne bleuisant au loin comme un doux nuage de velours.

Paliano était voisin de la chapelle de Saint-Hospice desservie par un prêtre, Vespasien Champion, timide, très bon, portant avec embarras son nom retentissant. Les deux hommes partageaient les mêmes études, et la bonne du curé, Simonetta, grosse fille simple, venait tricoter aux côtés de Joconde dans le cloître plein de roses.

Ce décor adorable aurait dû adoucir le farouche Paliano. Au contraire l'ardeur de ce beau pays toujours vert l'irritait. Les femmes l'avaient toujours exaspéré par leur douceur, leur versatilité. Sa passion : l'archéologie, avait desséché son cœur. Était-il complètement mort à toute tendresse, ce cœur de savant, ou bien fallait-il peu de chose pour l'entr'ouvrir. Pendant longtemps personne ne le sut et il en eût douté tout le premier : il n'aimait que ses fouilles, et la Joconde était la seule femme qui tint quelque place dans son affection.

Or, un jour, Miranda apparut dans son existence. Elle surgit fort bizarrement au lendemain d'une des plus grandes colères que l'archéologue avait eues de sa vie.

C'était un lundi matin. La veille, un dimanche, Paliano avait failli suffoquer d'indignation : la villa des Portiques où il avait obtenu de faire des fouilles, la villa des Portiques était livrée au public ! Cela s'était organisé pendant un voyage de Paliano à Paris où il était allé lire une communication à l'Institut. Au retour, il avait trouvé, placardée sur tous les murs de Nice à Menton, une énorme affiche invitant les hivernants à assister à :

ANDROMAQUE

représentation extraordinaire donnée par la Comédie Française dans le théâtre de la nature du Cap Ferrat villa des Portiques le dimanche 30 avril.

La villa des Portiques, acquise par l'État, portait ce nom depuis que les fouilles de Paliano y avaient mis à jour des ruines gréco-romaines. Or, malgré les protestations répétées de l'archéologue, on avait décidé d'y ériger un théâtre de la nature et sur une scène provisoire des tragédiens fameux allaient

déclamer dans ce décor séculaire les vers immortels de Racine.

Le lendemain de cette représentation extraordinaire, il faisait à peine jour quand l'archéologue quitta sa petite maison. Un clapotis perlé montait de la mer et par des chemins en pente, il gagna la villa des Portiques, assez distante de chez lui. Chaque jour, dès l'aube, il arrivait sur le lieu des fouilles, embrassait d'un coup d'oeil circulaire l'immense panorama étalé depuis les cimes de l'Estérel, jusqu'à la blanche apparition de Bordighera, la ville italienne. Tout semblait tremper dans un bain d'azur ; l'onde, la terre et le ciel paraissaient formés d'un bleu inépuisable.

Mais, ce matin-là, insensible à l'enfance du jour sur les eaux, le savant grondait de fureur. La foule avait laissé derrière elle des témoignages de sa vulgarité : fonds de bouteilles, écorces d'orange, papiers huileux déshonorant les ruines. Ecoeuré, il détournait la tête. Le soleil, agile comme un jeune dieu, montait dans le ciel, y allumait une fête de couleurs ; le promontoire portait comme des bijoux les portiques et les colonnes dorées et Paliano méditait quand...

Un cri virginal, candide, monta d'entre les pierres.

Paliano tressaillait. Le cri s'amplifia, plaintif et le savant aperçut à ses pieds un petit enfant couché entre deux portiques, sur une touffe d'asphodèles.

Un "plaid" à carreaux l'enveloppait ; on sentait, jusque dans cet abandon, un dernier souci maternel "qu'il fût bien". Car l'abandon volontaire était certain. On peut perdre un bambin marchant tout seul et susceptible de s'éloigner sournoisement. Mais on n'a pas l'habitude d'oublier le nouveau-né que l'on tient dans ses bras. L'homme se pencha. L'enfant tourna vers lui ses larges yeux épouvantés, ses petits poings fermés s'agitaient. Paliano le souleva. En hâte, plus troublé qu'il ne voulait le paraître, le quadragénaire appela le gardien des ruines :

—Vincent, venez donc voir ce que je trouve là !

Le gardien, mal réveillé, arriva en marmonnant :

"C'est-y pas malheureux d'être dérangé dès l'aube parce qu'il aura déterré un vieux vase cassé ou un bout d'assiette dont je ne donnerais pas une figue !"

Mais, en approchant, il ouvrit la bouche d'un air ébahi puis se pencha, palpa, et dit d'un air docte :

—Ce doit être un enfant, m'sieu Paliano.

Le savant haussa les épaules.

—Je ne l'ai jamais pris pour un rhyton ou une métope ! Mais, aidez-moi à l'identifier si c'est possible. J'ai peur de le lâcher. C'est moins commode à tenir qu'une statuette !

Maladroitement les deux hommes déroulèrent le plaid et une petite fille de

dix mois, peut-être, s'agita dans les bras du savant. Vêtue simplement, un nom était mal brodé sur un bavoir "Miranda". Quelque créature misérable, profitant du désordre de la foule, l'avait abandonnée dans un berceau formé d'une pierre antique et d'une touffe de fleurs. Mais, une nuit passée sous la fraîcheur des étoiles avait dépassé les forces du pauvre petit être qui grelottait de fièvre.

—Qu'allez-vous faire de votre trouvaille ? interrogea Vincent. La petite a l'air d'être malade.

L'homme ne répondait point. Puis, brusquement :

—Eh ! que veux-tu que j'en fasse ? je vais aller tout simplement la porter chez le commissaire de police. Au revoir.

Et serrant la petite contre sa poitrine, l'archéologue s'en fut prévenir les autorités. Mais, peut-être que les formalités allaient le retenir longtemps. Or, il avait coutume de rentrer chez lui tous les jours à dix heures du matin. Il passa donc à sa maison pour avertir sa soeur.

Sa maigre échine courbée, Joconde lavait des coquillages, fruits savoureux du grand jardin de la mer. Paliano l'appela :

—Joconde, je ne rentrerai peut-être que vers midi, dit-il.

—Eh bien, interrogea-t-elle, a-t-on fait beaucoup de dégâts au théâtre ?

Il allait se dispenser de répondre quand un cri fluet s'échappa du plaid que Laurent Paliano portait dans ses bras.

—Qu'est-ce que ceci ? interrogea la vieille stupéfaite en venant hâtivement. Un enfant ? te voilà nourrice maintenant ?

Elle écartait le tissu épais et le visage de Miranda apparut, très pâle sous ses boucles dorées.

—C'est une fille, Joconde.

—Quelle est mignonne ! Mais à qui est-elle ? Je ne la connais pas.

Alors l'archéologue raconta brièvement comme il venait de découvrir l'enfant.

—Une abandonnée ! s'exclama Joconde, et son maigre visage devint beau de compassion, une pauvre petite délaissée. Et tu veux la porter chez le commissaire ! Mais elle doit avoir faim. Lui as-tu donné du lait ?

—Où en aurais-je eu ? grogna l'archéologue.

—Tu ne penses à rien. La femme de Vincent t'en aurait donné, elle nourrit. Tiens, retire-toi, donne-moi la petite. Dieu que tu es maladroit !

Et, d'autorité, Joconde enleva l'enfant des bras de son frère. Puis elle fit chauffer du lait, l'approcha des lèvres de la petite qui se jeta avidement sur le bol.

—Pauvre angelot ! Comment s'appelle-t-elle ? Miranda. Oh ! ces yeux verts comme la mer ! Ce sont des yeux de sirène et ce n'est pas dans le théâtre que tu aurais dû la trouver mais dans les rochers de la côte.

—Eh ! oui, c'est vrai, c'est une petite sirène, dit l'homme.

Et, se rappelant une des plus fraîches imaginations de Gabriel d'Annunzio, il ajouta en souriant :

—On pourrait la surnommer Sirenetta... sirène enfant.

Joconde se mit à rire, embrassa le poupon et dit, au grand scandale de son frère :

—C'est bien la plus jolie chose que tu nous aies jamais rapportée! Mais qu'a-t-elle la Sirenetta? Elle tremble. Serait-elle malade?

—Oui, je crois, un peu de fièvre, émit Paliano, aussi gauche devant Miranda qu'un dogue en face d'un oiseau.

—Vraiment, tu crois! s'écria Joconde indignée. Et tu allais la porter chez le commissaire dans cet état! C'est bien cela les hommes! Laisse ce plaide, va chez le commissaire si tu veux, mais moi jusqu'à ce que cette petite ait retrouvé sa mère, elle restera ici, je la soignerai.

L'archéologue haussa les épaules et grogna :

—Les femmes sont folles. En tous cas, je te préviens tout de suite, Joconde, je n'en veux plus chez moi le mois prochain. Un garçon, passe encore, mais une fille! Jamais!

Il mit dans ces derniers mots un accent de mépris intense. Sans l'écouter, importante, sa haute taille redressée avec la fierté ingénue d'une jeune mère, Joconde monta dans sa chambre et coucha la petite sirène. Et, quand elle la veilla, elle se rappela, rajeuni soudain, le temps lointain quand elle guettait le sommeil du petit Laurent, son jeune frère.

Mais, ni la tendresse inquiète de Joconde, ni la docte présence de Laurent Paliano ne calmaient la fièvre de Miranda. Le médecin fut appelé.

En somme, se disait-il, qu'est-ce qu'un enfant? Un petit animal criard et incompréhensif qu'il faut protéger mais auquel il est déraisonnable de s'attacher beaucoup. Il est vrai que les femmes sont si faibles!

Mais, maintenant, il sentait près de lui-même la mort impitoyable qui emporte les petits êtres. Ce visage à peine dessiné que la souffrance vieillissait sans qu'il pût en deviner le but, l'émouvait. La nuit, Paliano se levait, entraînait dans la chambre de sa sœur et restait penché sur l'agonisante. Le jour, tout en surveillant ses ouvriers, là-bas, près de ses fouilles, il ne pensait qu'à elle.

Un matin, Miranda se dressa sur son lit... Sous ses bouclettes d'or rosé, ses joues fleurissaient; ses yeux verts cherchaient autour d'eux une figure amie. Joconde entra, un broc plein d'eau à la main; la fillette tendit ses petits bras caressants en appelant :

—Mama.

Le cœur de la vieille fille bondit. D'émotion elle lâcha son broc qui vacilla sur le plancher et, courant vers le lit, elle étreignit l'enfant qui l'appelait maman et donnait à sa vieillesse la chère illusion de la maternité.

Puis une pensée la mordit au cœur: "Et la mère? on va la retrouver sans doute!" En y songeant, Joconde éprouvait une peine aiguë, comme un élanement de tout son être protestant contre le départ de Miranda. Et puis, disait-elle à M. Champion, son curé, cette mauvaise mère n'est pas digne de reprendre sa fille! Qu'en fera-t-elle? Elle en venait — tant l'amour est illogique — à penser que la mère inconnue agirait mal en réclamant son enfant! Le curé hochait la tête et le petit village de Saint-Jean-Cap-Ferrat tout entier s'intéressait au sort de la Sirenetta.

En peu de temps, elle était devenue l'occupation, le souci, le joujou de ces solitaires. Seul Paliano conservait une attitude majestueuse. Parfois, cependant, il daignait agiter ses grosses mains pour l'amuser. Alors, effrontément, elle en profitait pour passer ses petits doigts dans les rudes cheveux noirs de l'archéologue ou saisissait irrespectueusement son grand nez en riant inlassablement comme un oiseau gazouille. Quand il lisait de savants mémoires, souvent il s'arrêtait malgré lui pour écouter ce rire léger, inhabile qui se prolongeait en ce murmure indistinct qui est le langage des petits enfants. D'un ton rogue, il disait :

—Est-ce insupportable d'être dérangé comme cela!

Mais, assis à côté de lui, le curé murmurait: "Seigneur rendez-moi semblable à cette innocente" et Paliano songeait, sans le dire: "On pourrait peut-

être... un peu plus tard, lui apprendre le latin. Elle nous aiderait beaucoup".

Aussi, lorsqu'un délégué des autorités vint chercher la fillette pour la mettre à l'Assistance Publique, ses parents demeurant introuvables, Paliano, soudain hérisse, regarda farouchement le petit homme sec et pédant qui parlait de leur "fille" sans s'émouvoir! Brusquement, il demanda :

—Que faut-il faire pour adopter un enfant?

—Un assez grand nombre de démarches, répondit l'homme.

—Eh bien, Monsieur, je vous accompagne chez le maire, chez le préfet s'il le faut, répliqua rondement Paliano. Joconde, mon chapeau, vite.

Puis, soudain, confidentiel, il dit en se penchant sur l'homme :

—En somme, j'agis ainsi pour faire plaisir à ma sœur. Si je lui enlevais la petite, elle m'arracherait les yeux. Vous le savez, aux femmes, il faut toujours un enfant!

Et, à part lui, il songeait :

"Je pourrai donc un jour appliquer mes théories éducatives, il y aura enfin une femme pour se moquer de l'appel de l'amour!"

Et Miranda fut adoptée.

II

Danseuse?

Elle grandissait, leur petite Mimi. Les géraniums, une colombe obèse qui ne pouvait plus s'envoler, et les cheveux rêtifs du savant représentaient ses joujoux dociles et préférés.

Elle passait de l'inconscience aux mille curiosités du petit enfant et l'austère Paliano se surprenait à étudier ce commencement d'humanité, étonné de s'intéresser aux faits et gestes de l'animal le plus pittoresque de la création: une femme de 2 ans.

Dès qu'elle est debout, oisive, elle danse sur place, se dresse sur ses pointes, arrondit les bras, virevoltant, se ployant en attitudes ondoyantes. Joconde rit en regardant la ballerine, secouant ses boucles, mais Paliano percevait dans ces gestes un secret instinct de l'harmonie se disait: Serait-elle fille de danseuse?

Connaitrait-il jamais son ascendance?

Mais, en général, il ne souhaitait pas percer ce mystère, car, retrouver les parents de Miranda, n'était-ce pas s'exposer à perdre l'enfant? Et, dans ce cas, que deviendrait son essai d'éducation.

III

Le camée rose

Ce jour-là, Paliano avait mal dormi.

Il avait rêvé qu'on lui enlevait Miranda; elle s'éloignait en tendant les bras vers lui. Un homme superstitieux en eût conclu qu'il allait attendre quelque chose touchant les origines de la fillette. Mais l'archéologue se moquait des présages et il n'eut aucun pressentiment quand M. Champion, le curé de la chapelle, arriva, violemment ému, tenant une lettre à la main.

—Lisez, dit-il à Paliano.

Paliano prit la lettre et l'examina. Le papier était pauvre, presque grossier; mais l'écriture révélait une certaine instruction.

—Ceci fut écrit par la mère de Miranda, dit le prêtre, et vient de Paris.

Paliano pâlit :

—Sa mère! Voudrait-elle reprendre l'enfant?

—Non, non, lisez donc.

Et Paliano déchiffra :

Monsieur le curé,

"C'est une malheureuse danseuse, une créature bien coupable qui ose vous écrire ces lignes, mais l'approche de la mort me donne le courage de vous envoyer cette lettre.

"Je suis celle qui, un jour, abandonna dans le jardin de la villa des Portiques un pauvre petit enfant qui serait mort sans l'intervention de l'homme charitable qui, ensuite, l'adopta. Vous voyez que je suis au courant de tout. Ne me demandez pas qui je suis. Cela est du reste sans intérêt. Ce que je puis dire, c'est que je suis une pauvre femme qui, élevée sans religion, n'eut jamais de

force contre la tentation. Ma vie fut une suite de misères, de luttes et souvent, hélas! d'erreurs... Je cru que le père de Miranda serait mon salut. Mais il mourut avant d'avoir pu assurer notre avenir. Et c'est alors que, sans ressources, j'abandonnai mon enfant, profitant d'un jour de grande affluence au cap Ferrat. Mais, toutefois, je me préoccupai de savoir ce qu'elle devenait. J'ai appris son adoption par un savant réputé... Dernièrement, mêlée à la foule, je l'ai vue communier pour la première fois. Ah! qu'elle ignore à jamais ce que fut sa mère et qu'elle connaisse le bienfait d'une éducation religieuse... et spartiate! ajouta Paliano.

"Maintenant, le cœur épuisé, je vais mourir. Une amie fidèle vous fera parvenir cette lettre quand je ne serai plus. Elle y joindra un petit paquet: il contient le seul bien qui me reste: un camée de corail rose. On le dit ancien et de quelque valeur. Hé bien, conservez-le pour Miranda. Mais si, un jour, elle a un besoin urgent d'une petite somme, qu'elle n'hésite pas à le vendre. Je désire ardemment qu'en un moment de détresse il lui rende service et qu'ainsi, moi sa mère, je puisse, longtemps après ma mort, faire enfin quelque chose pour mon enfant.

"Je me sens faiblir. Je dis adieu à ma fille. Du fond de mon pauvre cœur, je prie Dieu de bénir l'excellent homme qui a adopté ma fille et je pleure, hélas! en songeant qu'au moment de mourir, je ne sentirai pas sur mon visage, la petite bouche chérie de mon enfant..."

"Adieu... adieu..."

—Pas de signature... dit Paliano extrêmement ému.

Les deux hommes se turent. L'archéologue demanda après un instant de silence :

—Et le camée?

—Il n'est pas encore parvenu, dit le curé; j'espère qu'il ne tardera pas.

—C'était bien une ballerine comme je m'en doutais, reprit l'archéologue.

Une tristesse demeurait en lui. L'envoi de la lettre prouvait pourtant que la mère inconnue était morte. Ainsi Miranda était maintenant complètement orpheline et nul ne pourrait la lui reprendre.

Le soir de ce jour-là, quand l'enfant fit sa prière, Paliano l'interrompit :

—Mimi, ajoute un *De Profundis*, dit-il.

—Pour qui, bon papa? interrogea-t-elle.

Il hésita puis répondit :

—Pour "ceux" que tu n'as pas connus et qui t'ont aimée.

Et, tandis que la fillette priait sans le savoir pour son père et sa mère, tous deux morts en pleine jeunesse, Paliano sentait des larmes humecter ses paupières...

Le lendemain, le curé vint lui montrer le camée rose qui venait d'arriver.

—A-t-il de la valeur? demanda-t-il.

L'archéologue l'examina à la loupe et dit :

—Sa valeur marchande serait de quinze cents à deux mille francs: de quoi parer à une nécessité pressante, comme le dit sa mère.

—Je vous le laisse, dit le curé. Voyez il y a une chaîne d'argent. Le ferez-vous porter à Miranda?

Mais l'archéologue frôna terriblement les sourcils en déclarant :

—Mon ami, vous n'avez donc pas vu ce qu'il représente?

—Je l'ai regardé sans lunettes... j'ai cru distinguer l'Enfant-Jésus, car ce camée est postérieur à l'ère chrétienne.

—Plût à Dieu que ce fût l'Enfant-Jésus! fulmina Paliano. Mais en réalité c'est Eros, ses ailes et ses flèches de malheur! l'Amour enfin!

Il haussait les épaules, le jeta dans un tiroir, et ne se doutait pas dans quelles circonstances dramatiques ce "talisman" maternel jouerait un rôle dans la vie de Miranda.

—L'amour, toujours l'amour! grognait-il. Son importance dans le monde m'horripile. Et vous voudriez que je m'occupe de cela au cou de Miranda? Jamais de la vie!

Quand Miranda eut 15 ans, les jeunes gens soupirent pour elle.

Elle était grande, un peu trop mince, peut-être, mais flexible comme une al-

gue. Son cou portait son visage, rose comme un coquillage, et le poids de ses cheveux d'or pâle. Cette chevelure, que ni le temps ni le rude soleil n'avait pu fonder, ces yeux, verts comme les océans du nord, avivaient son charme d'un rien d'exotisme: nulle dans le pays ne lui ressemblait.

Mais, si l'on courtisait beaucoup, Paliano cependant n'avait pas à "fulminer". Miranda avait épousé toutes ses théories et, tandis que, dans les rues délicieuses du petit village, les jeunes gens embusqués sous un figuier ou un olivier guettaient ses apparitions, elle passait indifférente et courait se mettre aux côtés du savant.

Paliano exultait. Il reconnaissait la puissance de sa méthode. Qu'elle préférât sa compagnie aux compliments de ses soupirants l'enthousiasmait. Miranda, câline comme une chatte et si pure le réconciliait avec la femme. Son voisin, le curé Champion, s'étonnait maintenant des brusques mansuétudes de son ami.

Cependant l'Amour ne trouvait pas grâce à ses yeux. Il s'irritait qu'on en fit le grand pivot du monde. Il trône dans les romans. La musique ne chante que lui, tous les arts le célèbrent. Aussi quand Miranda, d'un geste net, repoussait un adorateur, tressaillait-il d'une joie forte.

Il ne faisait point pour sa Mimi de rêves absolument précis, mais, pour la rendre inaccessible aux petites gens de l'amour, il avait consciencieusement boursé cette jeune tête de grec, de latin et de philosophie stoïcienne. Miranda n'était pas forte en mathématiques ou en chimie mais elle lisait Platon dans le texte et, sous l'égide du curé, les pères de l'Eglise.

—C'est-il possible, soupirait souvent Joconde, de farcir le cerveau d'une enfant avec des choses pareilles!

Mais l'opinion de Joconde n'avait aucun poids dans la maison et le plus remarquable de l'affaire c'est que Mlle Paliano, malgré son érudition avait conservé une adorable fraîcheur d'âme. Aucune pédanterie. Ignorant le programme régulier des études imposées aux filles de son âge, il lui semblait tout à fait normal de posséder à fond le grec et le latin et toute cette science poussiéreuse des vieux maîtres glissaient sans la tenir, sur la jeunesse de Miranda, comme une pluie grise sur un bouquet de roses.

Et, justement, l'archéologue avait dû se méfier de cette persistance candeur. Puisque tant de savoir ne formait pas autour du cœur de l'adolescente un réseau de fil de fer barbelé, il aurait dû songer qu'un jour ou l'autre un papillon viendrait respirer son parfum de fleur.

Ni lui, ni Miranda ne redoutaient cela. Pas un jour ne se passait sans que Paliano ne médit d'Eros et sans que sa fille ne l'approuvât. A l'occasion elle clamait bien haut son éternelle indifférence pour l'amour :

—Elle dédaignera le mariage et restera toujours près de nous.

Et cette égoïste perspective lui plaisait tellement qu'il ne manquait pas une occasion de dénigrer la vie conjugale. Miranda en conclut que son papa s'opposait de toutes ses forces à son mariage. Et cela lui importait peu puisque, jamais, son cœur ne s'ouvrira à ces "sottises". Amen

IV

Ce qui l'attendait au détour du chemin...

—Es-tu bien, mère Thélise? Tu vois, la marmite bout et je ranime le feu sous le chaudron.

Miranda jette des pommes de pins sur les tisons et la masure de la vieille indigente s'éclaira de flammes. Thélise sourit :

—Alors, Joconde n'est pas venue avec toi à Eze aujourd'hui, à cause de ses rhumatismes, dit-elle à la jeune fille. D'ailleurs, tu es aussi robuste qu'elle. Comme tu as bien su retourner ma paillasse! Votre bonté est une bénédiction pour les pauvres d'Eze. Il y a si peu de gens qui pensent à monter de la côte ici!

—Décidément, le temps se couvre. Il faut que je parte vite, mère Thélise. Et ton jardin? ton olivier?

—Il se meurt, il est trop vieux, il date des Sarrasins, répondit la vieille en geignant, mais j'ai un rosier en fleurs! Il est si bien abrité. Va ma fille, va cueillir toutes les roses, c'est bon pour la jeunesse l'odeur des fleurs; les vieux comme moi ne la sentent plus!"

Allègrement, Miranda courut dans le jardin et dépouilla le rosier blanc. Puis, saluant gaiement en passant le vieil olivier sarrasin, elle prit congé de Thélise et par un sentier de chèvre dégringola vers le rivage.

Elle se hâtait sous le ciel menaçant. Très bas la mer se tassait, bleuâtre encore malgré le ciel gris comme si elle ne pouvait se décider à abandonner sa belle cote d'azur. Et, soudainement, ce fut la pluie, pesante, serrée, pareille à un rideau de perles. Miranda était lacérée, aveuglée. L'averse transperçait son petit feutre et collait ses boucles blondes sur son front et ses yeux.

Etourdie, elle se débattait contre une bourrasque, ses branches de roses s'échappaient de ses bras, elle sentait que son chapeau allait s'envoler dans le ravin et, entendant près d'elle un pas d'homme, elle cria :

—Monsieur, monsieur! débarrassez-moi de mes bouquets s'il vous plaît!

Alors, au travers de ses cils humides, elle vit un jeune homme s'arrêter devant elle, insoucieux de la pluie sous son caoutchouc. D'un doigt léger, il réassujettit le feutre sur les boucles mouillées, puis, les écartant un peu, profitant de l'embarras de la fillette, il se pencha vers elle... pour l'embrasser!

Mais Miranda avait deviné l'intention. D'un bond elle se rejeta en arrière, d'un rameau de rose elle cingla le visage du jeune homme qui se recula en poussant une exclamation et, les joues rouges, le cœur bouleversé, elle s'enfuit en courant.

Quelle lâcheté! Profiter de cette on-dée pour vouloir embrasser une honnête fille! C'était certainement un hibernant, ce grand jeune homme brun et souple. Elle les haïssait, ces inconnus insolents, et, haletante, suffoquée par sa course, elle s'arrêta sous un vaste pin d'Italie.

La pluie venait de cesser... un grand lac bleu se dessinait dans les nues parmi des masses de nuages et, de toutes parts, au creux des ravins verdoyants, les torrents, formés par l'averse, se hâtaient sous les herbes. Prudente, Miranda se retourna. Était-elle poursuivie? Non. L'inconnu demeurait immobile, plus haut, à un coude de chemin. Un grand épagneul sautait autour de lui en jappant follement, il l'apaisait d'un geste et parfois se passait la main sur le visage. Miranda tressaillit. L'avait-elle blessé avec la tige épineuse? Avait-elle atteint l'œil fragile? Une inquiétude la prit. Peut-être avait-elle été trop vive dans sa défense. Il n'était pas certain qu'il allait l'embrasser. Elle le guettait...

Mais le jeune homme, finalement, reprit son ascension vers Eze et, pensive, elle dégringola entre les pinèdes et les oliviers et gagna la route de la Corniche. Là elle devait attendre le tramway pendant une demi-heure.

L'attente passa vite tant son esprit préoccupé commentait l'incident. Le tramway grinçant apparut au loin, elle s'approcha et stupéfié, comme elle y montait, elle aperçut son agresseur qui, revenu sur ses pas, y sautait lestement.

"Il me poursuit", songea Miranda affolée.

Mais, rapide, sans tourner la tête vers elle, il gagna le compartiment des premières et s'enfonça dans la lecture d'un journal.

De nouveau, Mlle Paliano fut rassurée et, un peu froissée même. C'était bien cela les hommes! Il avait déjà oublié sans doute la rencontre et son impolitesse! Ah! comme elle avait raison de ne pas s'occuper des jeunes gens.

A Beaulieu elle descendit. L'inconnu fit de même. Miranda en ressentit de la crainte et une sorte de vague fierté. Mais, en passant devant l'hôtel Bristol... il y entra délibérément et ne ressortit plus.

"Ai-je été assez ridicule de penser qu'il me suivait! se dit Miranda agacée. Il "suivait" son chemin, tout simplement."

Par charité chrétienne, elle n'avait pas voulu dénoncer l'insolent.

Et, quelques jours plus tard, elle déposa aux pieds de la Vierge, dans la chapelle, une couronne d'oranger qu'elle venait de tresser. Par cette offrande, elle voulait remercier la Madone d'avoir amorti le choc et empêché la branche de roses d'aveugler l'inconnu.

Louanges à Dieu! Il n'était certes point atteint de cécité! Chaque fois qu'elle sortait, sur les routes claires, elle voyait soudain surgir le grand épagneul sautant, courant, avec l'abondance vitale des très jeunes chiens. Le maître n'était jamais bien loin. Debout contre un arbre, il semblait la guetter et ses yeux, veloutés de longs cils, la caressaient au passage.

Naturellement elle se hâtait, très droite, indifférente et "ailleurs" mais, cependant, elle eût voulu une fois au moins, le dévisager à son tour et voir s'il était vraiment aussi bien qu'il le paraissait... le misérable. Elle avait remarqué ses mains, tandis qu'il écartait ses boucles, le jour de l'orage: des mains très blanches, fines et aristocratiques.

Mais, elle ne voulait plus songer à cela. D'ailleurs, elle détestait ce souvenir-là...

Et ce souvenir-là, comme une source claire, bruissait dans la pensée du jeune homme.

Il s'appelait Francis Méréle. Orphelin de père depuis l'âge de 6 ans, sa mère, Reine Méréle, l'avait élevé avec des soins tendres et jaloux. D'une natu-

Beaulieu, décembre 19

"Cher vieux,

"Dans ma dernière lettre, je te disais que j'avais épuisé tout le charme de Beaulieu et que j'allais quitter cette station d'hiver pour Monte-Carlo. Hé bien, je me trompais en supposant que Beaulieu "bouton de rose de la Côte" m'avait montré tous ses trésors... Je n'avais pas encore vu le plus ravissant de tous..."

"Ah! ah! vas-tu dire: est-ce un nouveau casino, un terrain de golf incomparable, un point de vue romantique? Mais non, tu es trop subtil pour n'avoir pas deviné tout de suite qu'il s'agit d'une beauté vivante, de la Grâce même, la plus jeune des trois Grâce: une jeune fille.

"Une jeune fille? A peine! presque une fillette encore avec la délicieuse gaucherie des enfants et déjà le charme ensorcelant d'une très candide femme. Et notre rencontre s'est faite d'une façon tellement imprévue! Je l'ai rencontrée, courbée par la pluie, souple comme une herbe sous l'averse, les bras pleins de roses et le visage perdu sous ses boucles blondes. Pendant une courte minute j'ai aperçu, entre les cheveux; l'ovale menu, la figure nacrée où luisait l'eau verte des prunelles et, depuis, cette fraîche ondine me tente et m'obsède.

"Est-il donc vrai que, pour nous, tout le charme profond d'un paysage se concentre en une femme? Est-il vrai que les

Et, jetant un feutre sur ses cheveux, le jeune homme sortit allègrement.

Dès lors, il guetta l'adolescente tout en feignant de croquer la chapelle toute blanche sur son fond d'azur. L'incandescence solaire avivait cette blancheur jusqu'à l'éblouissement et deux cyprès, énormes, très graves, s'élançaient dans le petit cimetière voisin comme deux obélisques funéraires.

Francis tressaillait quand il voyait sortir de la maison violette Miranda, gracieuse, mince et de mine sérieuse sous son chapeau sombre. Il n'osait l'aborder et remarquait bientôt qu'elle se rendait régulièrement dans une villa, près du Val Majour. Il en demanda le nom.

—C'est la villa Fausta, lui fut-il répondu. Elle est assez curieuse et, comme le propriétaire est en Amérique, les touristes peuvent visiter.

Ce détail intéressa le jeune homme. S'il visitait cette villa, sans doute reverrait-il l'adolescente. Il lui parlerait. Passant une laisse au collier d'Argos, son chien, il s'engagea sur la promenade Maurice Rouvier et arriva devant la porte de la villa. Il sonna.

Son cœur battait d'impatience.

V

L'appel de l'amour

La grosse Nicolette, la gardienne, vint ouvrir et Francis entra.

La villa était assez intéressante, mi-gothique, mi-moderne. On ne visitait plus la Tour du Guet. De pièce en pièce, Francis cherchait la Sirenetta. Où se cachait-elle? Finalement, Nicolette lui montra un éventaire de dentelles de Venise, confectionnées par elle. Francis acheta quelques menus souvenirs, toujours dans l'espoir que l'adolescente allait surgir. Vaine attente... Déçu, il allait sortir, quand la gardienne lui dit:

—Il y a encore le jardin, Monsieur. Voulez-vous le voir?

S'il le voulait! Plein d'une subite espérance, il suivit Nicolette.

C'était le moment des mimosas. Nicolette, au lieu de lui faire prendre l'avenue principale, bordée de cyprès veloutés, choisit une allée plantée de chaque côté de ces mimosas qui sont hauts et ronds comme des pommiers et si chargés par le duvet jaune de leurs fleurs qu'on n'aperçoit plus le feuillage.

Francis suivait ce tunnel d'or. Et le sol, jonché de ces boules légères était d'or aussi. Une odeur mielleuse émanait de ces milliers de grappes et, par les interstices des ramures, couleur de soleil, on apercevait l'immense satin bleu de la mer qui semblait cerner le jardin...

Grisé par cette beauté, Francis oubliait un peu le but de sa visite. Aussi quand, au sortir de ce tunnel solaire, il déboucha sur une terrasse, il sursauta en apercevant Miranda.

Sous un amandier tout blanc de corolles, la jeune fille, dans sa modeste robe claire, appuyée sur l'horizon bleu, travaillait à un bandeau de dentelle de Venise.

C'était Joconde qui avait tenu à ce qu'elle apprit ce délicat et poétique métier de dentellière. Nicolette était son professeur.

Comme Miranda était gracieuse et virgine sur ce fond d'azur. Le dallage de marbre blanc de la terrasse et l'éclat de l'amandier l'environnaient d'un reflet de diamant. Il dit, beaucoup plus ému qu'il n'aurait cru l'être:

—C'est un décor pour l'Annonciation: bleu et blanc comme la robe de la Vierge.

Dans sa pensée, c'était l'adolescente qui représentait la Vierge, et Miranda le comprit sans doute, car elle devint un peu rose et n'en fut que plus jolie.

Elle continuait de travailler. Le reconnaissait-elle? Pourquoi ne le regardait-elle pas? Il eût voulu cueillir des brassées de corolles, les jeter à ses pieds comme un don de tiède hiver. Il la regardait si intensément que Miranda finit par tressaillir légèrement. Son cœur battait. Il s'enhardit:

—Mademoiselle, dit-il humblement, permettez-moi de vous présenter mes plus sincères excuses.

Elle releva les yeux. Il vit qu'ils étaient striés d'or. Très vite elle les détourna. Sans embarras, il reprit:

Vous lirez dans

La Revue Populaire

du mois de Mars

L'AUBE

par Henri Ardel

re douce, affectueuse, le petit garçon idolâtrait sa mère et n'avait point souffert d'être privé de la compagnie d'enfants de son âge. Afin de ne pas être séparée de lui, Mme Méréle lui donna un précepteur. L'enfant grandit, devint un jeune homme et sa mère garda sur lui le même prestige délicieux. Il était le page ravi de cette souveraine; Mme Méréle, au fond, était extrêmement despotique. Mais elle enveloppait sa volonté de tant de câlineries que jamais le jeune homme n'aurait eu le courage de mécontenter sa mère, d'assombrir ces yeux et ce front chéri.

Ils habitaient un petit hôtel dans le bois de Boulogne. Francis fit ses études de droit et, pour le reposer, Mme Méréle, cédant aux instances de la famille qui estimait que M. Méréle n'avait pas assez de liberté, avait envoyé son fils passer l'hiver à Beaulieu.

D'abord attristé par l'idée de la séparation, Francis dès qu'il fut seul, goûta le vin délicieux de la liberté. Raffiné, il ne tenait pas à faire de connaissances à l'hôtel mais, là, tout le monde appréciait ce grand jeune homme distingué et d'une éducation parfaite, une rareté, presque une anomalie à notre époque.

Pour se distraire, Francis écrivait à Tomaso Sansevino, un ami d'enfance, Italien qui, après avoir fait ses études à Paris, venait de retourner à Rome où habitait sa nombreuse famille.

Et Francis disait dans sa lettre:

souvenirs de voyage ne sont la plupart du temps que des souvenirs d'amour? Le plus beau des panoramas n'a plus maintenant pour moi que la valeur d'un cadre pour l'aventure que j'espère.

"Et Olivia, ta fiancée? vous querellez-vous toujours comme des moineaux ou, la trêve enfin signée, puis-je espérer en allant à Rome pour ton mariage, vous trouver roucoulant tous les deux? Et Mme Sansevino, ta fastueuse belle-sœur, et Vittoria, ta jeune sœur? Tu ne m'accables pas de nouvelles.

"Le lendemain midi. — Je reprends ma lettre. Je me suis arrêté tout à l'heure au bord d'une olivier où l'on faisait la cueillette des olives, petites, noires, grasses d'huile. Et, comme je suivais l'opération, elle est passée, l'ondine aux yeux verts. Elle sortait d'une petite maison couverte d'un feuillage étonnant dont j'ignore le nom qui faisait ressembler la demeure à un gros bouquet de cyclamens. Les cueilleuses ont salué la jeune fille d'un nom étrange et délicieux: "Sirenetta" petite sirène, néréide, naïade ensorcelée!

"Mais le soleil embrase ma chambre; il faut que je retourne à la maison fleurie. Je ferai semblant de croquer la chapelle voisine. Je te serre hâtivement la main; mes hommages respectueux aux pieds de Mesdames Sansevino.

"Ton vieux

"Francis."

—Ma conduite a été inqualifiable, indigne de moi et je ne puis me l'expliquer. Elle m'a servi tout au moins à me rendre compte que j'avais affaire à une jeune fille parfaitement bien élevée et puis-je espérer, mademoiselle, que vous daignerez me pardonner mon incorrection ?

Il se tenait incliné devant elle. Au fond il s'amusait un peu à exagérer la déférence, se plaisant à provoquer l'embarras de cette jeune fille simple qui, d'après ce qu'il voyait, lui semblait être une petite apprentie dentellière...

De son côté Miranda, effectivement, palpitait. L'aisance et la courtoisie du jeune homme la charmaient et l'intimidaient. Elle n'avait du reste aucune habitude du monde. Si, à brûle-pour-point, M. Mèreille lui avait demandé qui elle préférait d'Ovide ou de Théocrite, elle n'eût point été longue à répondre. Mais la mondanité la déroutait un peu. Pourtant, elle trouva dans sa finesse native le ton et les paroles nécessaires, et répondit :

—Je ne me souviens plus de rien, Monsieur.

Elle sourit avec une aisance charmante qui étonna un peu Francis. Mais déjà le pas de Nicolette revenant criait sur le sable des allées. Il dit rapidement :

—Je m'appelle Francis Mèreille.

Elle riposta machinalement :

—Et moi, Miranda Paliano.

Puis, aussitôt, elle regretta de lui avoir donné son nom et rougit de nouveau. Nicolette arrivait et Francis, tournant le dos à la jeune fille, se précipita vers l'esquisse :

—Ah! dit-il, toute la robuste jeunesse du printemps rit dans cette ébauche. Que ne puis-je également prendre cette vue... en une modeste aquarelle!

Il paraissait si désolé, que Nicolette dit enfin :

—Si vous vouliez, Monsieur, exceptionnellement, vous pourriez venir ici.

—Vraiment? Quelle reconnaissance je vous en aurais!

D'un coup d'oeil ravi, il encercla l'horizon bleu et la fraîche silhouette de Miranda, sous l'innocence de l'amandier blanc.

—Pourrais-je aussi prendre une vue de ce jardin, tel qu'on le voit en s'adossant à la balustrade? Les escaliers enguirlandés, la muraille des ifs? Ce portique entouré de cyprès?

—Si vous le voulez, Monsieur. Une de plus, ou de moins!

Et, aimablement, Nicolette, cueillant une longue branche élastique couverte de roses rouges, la tendit au jeune homme. Il remercia chaleureusement; toute la joie de la jeunesse lui sautait dans ses yeux bruns. La vieille fille le trouva charmant et fut heureuse d'obliger un "monsieur aussi bien". Miranda sous la blancheur ivoirine de l'amandier ne bougeait pas et Francis vit venir à sa rencontre, débouchant d'une allée de cyprès, un très vieux paon qui, soucieux encore d'être décoratif, tentait pour lui faire fête, de redresser en roue sa traîne de pierres précieuses.

Mais Argos, qui n'avait pas le sens décoratif, bondit soudain vers le volatile en tirant sur sa laisse et le paon épouvanté s'enfuit en poussant son affreux cri rauque: Lé... on!

La nuit vint. Sous un diadème d'étoiles, dans les rues encombrées d'obscurité, des couples passaient en chuchotant. Certains, suivant la grande route qui, à travers les pins, monte à Saint-Hospice, s'approchèrent du cloître. Par la fenêtre entrouverte on entendait des conversations et des rires...

Joconde rallongeait une jupe à Miranda... la jeune fille rêvait... Paliano somnolait... Un bruit de baisers sur la route le réveilla soudain; levant un doigt, il dit sentencieusement, par habitude :

—Miranda, l'amour est une chimère...

Mais Miranda baissa la tête et ne répondit point...

Elle écoutait bruire dans son cœur un délicieux appel.

VI

La destinée d'Antoine

Il a neigé pendant la nuit!

Eh oui! toute cette douceur printanière s'est subitement résolue en une sournoise tombée de neige et, au réveil, sous le ciel bleu pâle où luit un soleil tou-

jours radieux, le pays entier scintille de blancheur, comme recouvert d'une couche de sel. Dans les jardins, les oranges et les mandarines, surprise dans leur tiède quiétude, brillent faiblement sous leur poudre argentée.

Trois fillettes, enveloppées dans des mantes comme des nonnettes, suivent la route de Passable, qui conduit du cap Ferrat à Villefranche en côtoyant la rade. Les joues avivées par le froid, elles rient, enchantées par cette éclatante virginité du sol.

—Est-ce amusant de courir là-dedans, déclare Térésa Gastraud. Moi j'adorais passer mes hivers dans les pays de neige, au Canada par exemple.

—Heureusement que bon papa m'a laissée sortir avec vous! dit Miranda en serrant joyeusement le bras de Térésa.

—Qu'y a-t-il donc? dit Térésa, en arrivant aux premières maisons de la ville, on dirait un rassemblement devant la palmeraie d'Antoine Donadei.

—C'en est un. Que regarde-t-on?

Curieuses, elle s'insinuent entre les badauds et parviennent au premier rang: —Les belles aquarelles! s'écrie Virginie.

Les curieux, debout, se les passent de mains en mains. Elles représentent des sites locaux traités avec une grande maîtrise. L'artiste, un jeune homme petit, maigre, mais de mine intelligente, donne des explications en présentant ses aquarelles. On veut en acheter, il s'y refuse, ne souhaitant pas s'en séparer.

Miranda a reconnu dans cet artiste Antoine Donadei, le fils de l'horticulteur, celui qui fut son premier adorateur et qui, en lui jetant des fleurs alors qu'elle dansait, à douze ans, dans le bois, déterminait une si belle fureur de la part de Paliano. Depuis, chaque fois qu'il a vu Miranda, il lui a souri en soupirant. Certes, il ne l'oublie pas et le voici qui, en se retournant, aperçoit Mlle Paliano au milieu de ses amies. Il devient pourpre et très vite s'avance vers elle. Autour de lui la foule se disperse; bientôt Térésa Gastraud dit cavalièrement à Antoine qu'elle connaît bien:

—Hé bien, je vous croyais à Marseille, pour y suivre les cours d'horticulture! Si c'est à ces peintures que vous vous occupez, vos études ont le temps de pâtir!

—Je viens seulement de quitter Marseille, et là-bas, je ne peignais que pendant mes loisirs. Ça me plaisait mieux que les questions de fumure et d'engrais!

Que pensez-vous de mes aquarelles, Mademoiselle Miranda? interroge Antoine.

La jeune fille hocha la tête sans répondre et, brusquement, se mettant à rire, Virginie et Térésa se sauvent en criant :

—Oh! tu as des sanguines superbes là-bas, nous allons les voir, puis nous irons chez l'oncle Gastraud.

Les jeunes gens demeurent seuls, face à face, dans l'allée de palmiers bas.

—Sirenetta, murmure le jeune homme, je vous déplaît toujours, n'est-ce pas?

Miranda relève ses yeux d'onyx sur le visage génial d'Antoine et répond avec conviction :

—Je vous ai toujours trouvé intelligent. Depuis une demi-heure, je songe à vos aquarelles. Oh! je ne m'y connais pas, cependant il me semble, bien que ce soient les mêmes sujets, qu'elles ne ressemblent en rien à celles exposées chez les marchands.

—Vous êtes sérieuse? interrogea-t-il avidement.

—Je dis strictement ma pensée. Je retrouve dans votre dessin cette vigueur des croquis de M. Albert Besnard que Nicolette m'a montrés. Comment m'expliquer? On dirait que vos arbres pensent et que vos pierres respirent! Antoine, ne serait-ce pas là votre destinée? délaissant l'horticulture pour devenir un grand artiste?

Il la regarda, d'abord stupéfait, puis répondit avec un tremblement dans la voix :

—Sirenetta, vous savez toujours trouver les mots qui enivrent. Que de fois, en regardant mes aquarelles, je me demandais si leurs particularités étaient une qualité ou un défaut... Je n'ose croire en mon talent, mais si vous m'en reconnaissez, vous...

—Oh! je ne suis qu'une profane. Il faudrait soumettre cela à un connaisseur.

—C'est ce que je vais faire. Ah! mon Dieu mes rêves se réaliseront-ils jamais? Car j'ai rêvé une fois, en peignant, que je devenais connu, recherché et que vous acceptiez alors de m'épouser.

Miranda se recula vivement :

—Antoine, ne pensez pas que...

Sirenetta, je veux devenir digne de vous, sirène si cruelle pour moi!

—Mais non, firent derrière lui Térésa et Virginie en revenant, mais non il n'y a pas qu'avec toi, mon pauvre Antoine, que Miranda est impitoyable. Car Jacques, le fils du pharmacien, et le vieux Thomas, si riche, lui font aussi vainement la cour. Tu ne le sais donc pas? Allons, partons, Miranda, M. Paliano sera furieux si tu rentres tard!

Et les trois adolescentes s'en allèrent par les routes déjà sèches.

Pâle, énergique, tenace, Antoine se disait en les regardant s'éloigner :

—Avec de la patience je gagnerai le cœur de la Sirenetta...

Et, de son côté, ayant déjà oublié Antoine, Miranda songait :

—Voilà deux jours que M. Mèreille est à Monte-Carlo. Le reverrai-je?"

VII

L'enchantement

Ils se revirent.

Chaque jour Francis quittait son hôtel après le déjeuner et, par le sentier de l'Île-de-France, gagnait le Val Majour et le chemin dérobé qui conduisait à la villa. Miranda, assise sous l'amandier, voyait soudain surgir des sombres massifs la silhouette élastique d'Argos. Le maître suivait.

Il installait son chevalet et peignait avec peu de talent mais beaucoup de goût. Il ne parlait guère. En vérité, il était persuadé que Miranda, délicieuse à voir, serait médiocre à entendre. Tout au plus croyait-il qu'elle avait passé le certificat d'études. Et le mutisme de la jeune fille ne le détrompait pas.

N'ayant aucune vanité, Miranda ne cherchait pas à éblouir le jeune homme avec sa science. Un peu timide, elle se taisait, attendait qu'une occasion se présentât de lui faire connaître son raffinement intellectuel. Et quand Francis voulait rompre le silence, il parlait voyages... chasses... oeuvres d'art...

Miranda écoutait attentivement. Nicolette, assise près de la jeune fille, l'isolait de M. Mèreille, mais leurs yeux se parlaient un peu plus chaque jour.

Francis venait à la villa depuis une semaine. Ayant épuisé dans ses récits le charme de l'Espagne, il apportait des vues de Paris. L'Arc de Triomphe, la Sainte-Chapelle en guipure de pierre, les grandes avenues rayonnant autour de l'Etoile. Miranda regardait avidement. Ce Paris! C'était là que vivait ce jeune homme, sa famille, ses connaissances. Paris! Paris! Irait-elle jamais un jour?

Et, en scrutant les illustrations, elle semblait interroger le Destin, mais le Destin ne lui révélait pas le secret de son avenir...

VIII

La révélation

Midi.

Heure glorieuse des pays de soleil. Miranda se promenait dans le jardin de la villa. Le temps des mimosas était passé. Bien peu conservait encore un peu de duvet d'or mêlé à leur léger feuillage. Mais les poivriers-pleureurs étaient en pleine période de beauté.

Miranda s'amusait à recueillir les grappes tombées qui se conservent indéfiniment dans les vases. Elle fredonnait et, parfois se redressant, murmurait : "Ah! que je suis heureuse!"

Et, cependant, elle ignorait même la douceur d'un baiser! Son âme pure s'emplissait uniquement de la joie exaltante de vivre, d'être jeune et d'aimer!

Car elle aimait et se demandait comment, avant de connaître cette immense félicité, elle avait pu se trouver heureuse jadis. La présence de Francis, sa conversation, même ses aquarelles lui semblaient des choses merveilleuses. La plus belle étude du pauvre Antoine Donadei

eût moins enthousiasmé Mlle Paliano que n'importe quelle esquisse de M. Mèreille. Elle aimait et par conséquent était partiale sans le savoir...

Elle se chantait à elle-même un poème d'amour et, brusquement, le désir lui vint de le miner, ce doux et brûlant poème, de le miner par la danse, pieds nus sur le dallage de marbre blanc, comme une jeune Grecque du temps de Périclès. Prestement elle se déchaussa. Le marbre, chauffé par le soleil, avait la tiédeur d'un satin. Miranda se mit à rire et, levant les bras, elle mina dans la clarté sans limites la joie de la jeunesse amoureuse.

Elle ne voyait pas Francis qui, masqué par des agaves, la suivait des yeux...

Petits pieds d'enfant où la cheville pliait, où les ongles luisaient, roses comme les coquillages, petits pieds qui supportaient la jeunesse vivante, comme il eût aimé les baiser, tout brûlants de soleil! Il suivait, attentif, les mouvements de la danseuse. Dans sa robe d'un bleu verdâtre elle évoquait la souple ondulation des vagues.

Soudain, elle s'arrêta, le cœur battant; faisant quelques pas, elle se retourna et se trouva face à face avec Francis.

—Vous! vous m'avez vue?

—Je vous admirais.

Elle rougit, gênée et charmée à la fois. Il reprit :

—Oui, je vous regardais et je songeais — petite sirène aux yeux d'émeraude — que vous dîtes jadis habiter la vaste mer. Vous chantiez merveilleusement alors, vous vous appeliez Lysie. Et vous cherchiez à séduire le Laertiade.

En parlant, le jeune homme se blâmait intérieurement: "Je suis ridicule, pensait-il. Je m'amuse à ahurir cette pauvre fillette qui ne peut comprendre un mot de ces réminiscences classiques." Mais "la pauvre fillette" eut un rire clair et riposta, reprenant le fil de la citation homérique :

—Je suis Lysie, soyez-en sûr, et si les compagnons d'Ulysse n'avaient pas eu les oreilles emplies de cire, ils n'eussent point échappé à la séduction du chant des sirènes.

Stupéfié, Francis regarda la jeune fille. Comment! cette petite dentellière connaissait Ulysse, les sirènes, toute la légende antique qu'Homère chantait dans les bourgs! Il balbutia :

—Vous... vous connaissez l'*Odyssée*?

—Oui, répondit-elle avec une pédanterie adorable, mais je préfère l'*Illiade*.

Il la dévisageait et, baissant les yeux avec une fausse modestie, elle jouissait délicieusement de la surprise du jeune homme.

Mais il n'y avait pas que de la vanité dans l'attitude de Miranda. Il s'y mêlait aussi le désir légitime et très tendre d'être plus près, intellectuellement, du jeune homme cultivé. Longtemps, elle le sentait, il l'avait prise pour une petite villageoise que l'on recherche sans daigner la considérer comme son égale. Elle allait se révéler, s'approcher un peu de son âme. Francis, murmura en effet :

—Qui vous a appris cela?

—Bon papa, naturellement. C'est un archéologue réputé et c'est lui qui s'est occupé de mon instruction. Oh! je ne suis pas érudite! Si je connais les légendes antiques, j'ignore tout des sciences modernes.

Elle se transformait aux yeux de Francis. Il s'expliquait maintenant certaines réflexions de la jeune fille. Non, ce n'était plus une fillette aux idées courtes que l'on enjôle avec quelques paroles diaprées... C'était, sous la robe simple, un jeune clerc innocent et subtil. Elle était plus armée pour la vie. Il en éprouvait à la fois du contentement et de l'ennui.

Il s'inclina soudain et, saisissant la petite main qui savait broder et écrire le latin, il la baisa avec douceur.

C'était la première fois que les lèvres du jeune homme effleuraient ses doigts. Miranda frissonna :

—Francis! dit-elle.

—Cher petit moineau! fit-il, ému.

Et des paroles abondantes allaient peut-être jaillir du cœur du jeune homme quand Nicolette parut, grondeuse.

—Je vous cherchais, dit-elle, Miranda, oublies-tu le rochet que tu dois réparer?

Le soir, comme elle se confessait, Miranda en rougissant avoua au curé :

—Mon père, je m'accuse d'avoir été vaniteuse...

Mais le curé ne demanda ni quand, ni pourquoi, ni comment, et Miranda garda son secret.

De son côté, Francis réfléchissait.

Miranda, instruite et cultivée, devenait à ses yeux une toute autre femme. Ce n'était plus une banale conquête. Puis, ce mot de conquête, par tout ce qu'il renferme de volage, d'irrespectueux souvent le choquait.

Francis Mérelle élevé par une mère droite, était plus scrupuleux que les autres et, inquiet de l'avenir, il ne jouissait pas pleinement de son amour commençant.

Nicolette lui avait raconté l'adoption de Miranda. Bien qu'elle eût un état civil en règle au nom de Miranda Paliano, Francis se rendait compte que jamais sa mère ne voudrait qu'il s'alliât à "une enfant trouvée" de qui l'on connaissait l'histoire à 5 lieues à la ronde. Enfin, la jeune fille était sans fortune, tare importante aux yeux d'une bourgeoise follement ambitieuse pour le fils qu'elle adorait, et la pensée de lui résister pour la première fois de sa vie lui causait une peine insupportable.

"Je devrais quitter Beaulieu, se disait-il. Rien encore de définitif ne nous attache. Elle m'aurait vite oublié... A quoi bon troubler son cœur si je ne dois jamais l'épouser? Il faut que je parte."

Il ne pouvait s'y décider... Miranda semblait si heureuse! Mais un jour, une rivale surgit à l'horizon...

Ce jour-là Francis et Miranda commençaient à peine à causer quand le heurt sonore frappa trois fois à la porte massive de la villa. Sur la terrasse, personne ne l'entendit. Seul Argos, cessant de sommeiller, se releva d'un bond et aboya en courant vers la demeure.

—Heureusement que nous avons ce chien pour nous avertir, dit Nicolette. Il m'en faudrait un du même genre. Oui, oui, Argos, tais-toi, j'y vais. Mon Dieu, est-ce dommage d'être obligée de m'absenter à tout moment!

Francis et Miranda ne partagent certainement pas cette appréciation, mais tous deux opinent d'un air convaincu tandis que Nicolette se dirige vers la villa d'un pas épais. M. Mérelle délaisse son aquarelle et, un coude sur le genou, contemple Miranda.

—Eh bien? interroge-t-elle, rieuse, se sentant en beauté ce jour-là, presque élégante.

Dites-moi vos vers. Vous m'avez assuré, l'autre jour, que vous en faisiez. Oh! dites-les, dites-les moi!"

Elle joint les mains, implore, et ses yeux de sirène se ferment à demi, laissant couler leur verte lumière enjôleuse. Francis est vaincu. Il sort des feuillets de son portefeuille.

—Miranda, petit clerc à l'oreille difficile, vous ne vous moquerez pas de moi?

—Ah! cela n'est pas dit! réplique-t-elle avec une pointe d'humeur. Je vous en prie, vite, lisez.

Francis hésite. Il croit devoir prévenir son auditrice.

—Ils battent en brèche, ces vers, toutes les conventions de la versification. Ils ne riment point, n'ont pas le nombre de pieds requis, et, des règles prosodiques, ne prennent que les licences...

—Alors, pourquoi ne pas faire une bonne bête de prose d'aplomb sur ses quatre pattes?

—C'est le nouveau genre, Miranda. Le *Mercur de France* m'a publié.

Elle trépigne d'impatience. Il commence enfin:

Tunis est un turban et Venise roucoule...

—Et le titre? interroge-t-elle, impitoyable.

—Miranda, vous êtes exécrable. Je range mon chef-d'œuvre.

—Alors, ça n'a point de titre? Ode au point d'interrogation?

—Bon, bon, je vais lui en trouver un.

LA VILLE ADORABLE

—C'est Paris! dit-elle spontanément. Car cette fillette, habitant une terre fleurie comme un bouquet, ne rêve que de la capitale. Rien pour elle n'atteint le prestige de Paris, et des environs célèbres, Fontainebleau impériale, Versailles

et ses jardins, roides et pompeux comme des plis dans un brocart d'or.

—Et pourquoi serait-ce Paris? questionna Francis, étonné.

—Alors, Venise ou Florence?

—Et pourquoi donc ne serait-ce pas Nice?

—Oh! Nice... dit-elle d'un ton maussade.

—N'est-ce pas une ville harmonieuse, lumineuse de soleil, pleine de corolles et d'élégance?

—Oui, mais il manque à Nice ce qui fait le charme de Paris, de Venise, de Florence, de Versailles: le souvenir d'un passé resplendissant, d'époques brillantes et fastueuses!

Soudain, la voix de Nicolette leur parvient:

—Voici, Madame, la terrasse qui découvre un des plus beaux points de vue de la côte..."

Miranda se penche si attentivement sur sa dentelle qu'elle ne voit pas surgir une grande jeune femme, suivie d'une adolescente.

Des exclamations s'élèvent soudain:

—Francis Mérelle!

—Grâce Sansevino et Mlle Vittoria!

Le jeune homme vient de se lever vivement et s'incline devant les visiteuses. Argos, qui ne les connaît pas, les flaira soupçonneusement et se retire, l'odorat offensé par le parfum de Chypre de ces dames.

—Quelle agréable surprise! dit Francis en souriant. Vous vous êtes arrêtées ici en allant de Paris à Rome, sans doute?

—C'est cela, dit Grâce. Nous devons être à Rome pour le mariage de Tomaso avec Olivia. On compte sur vous, du reste, et j'ai presque décidé votre mère à venir aussi.

—J'y serai, ma cousine.

Miranda tressaillit: cette jolie femme était sa cousine...

—Votre mère, à mon départ de Paris, m'a donné votre adresse ici. Nous ne sommes à Beaulieu que depuis deux heures et je bénis le hasard qui nous a conduites en premier lieu dans cette villa où nous nous retrouvons!

Elle ne dit pas la vérité. Ce n'est pas du tout le hasard qui l'a menée à la Fausta. Tomaso lui a écrit de Rome: "Je vois par les lettres de Francis qu'il se laisse ensorceler là-bas par une petite fille qui n'est pas de sa condition. Ce serait dommage pour lui et pour Vittoria qui serait si bien la femme qu'il lui faut! Tâchez donc de voir ce qu'il en est. Il me dit qu'il la rencontre à la villa Fausta, au Val Majour."

Cette mission amuse tout à fait Mme Sansevino qui ne doute pas de sa promptitude réussite. Et, tout en parlant, elle regarde autour d'elle, aperçoit Miranda. Sans nul doute, c'est elle la séductrice. C'est bien. Elle lui décochera tout à l'heure une flèche acérée. Du reste, elle va séjourner à Beaulieu, dans le même hôtel que Francis et sa parenté avec le jeune homme lui donne un certain empire sur lui.

Pour le moment, volubile, elle raconte son voyage.

Puis, elle s'approche du chevet de Francis:

—Vous peignez, s'écria-t-elle. A Paris, je ne vous connaissais pas ce talent!

Elle examine et dit, flatteusement:

—Mon cher, vous pouvez aborder tous les genres avec succès. Vous êtes un artiste et cela se passe de commentaires.

Charmé, il s'incline. Très empressé, il cause avec sa belle cousine qui joue négligemment avec ses rangs de perles. Miranda n'a jamais vu Francis aussi courtois, aussi chic et homme de monde. Elle se rend compte qu'il est avec elle beaucoup plus simple, affable avec un rien de condescendance.

Mais voici que Vittoria, qui s'était éclipsée, reparait, portant dans ses bras une palme trouvée dans l'allée. Miranda examine la jeune fille.

Moins théâtrale que sa belle-soeur, Vittoria Sansevino est aussi une femme "à effet". Un manteau d'hermine l'enveloppe de blancheur; ses bas sont fins à croire qu'elle n'en a pas et que le grain satiné appartient à sa peau. Ses souliers de daim blanc sont travaillés avec une telle minutie que Miranda dissimule sous sa chaise ses chaussures qui, par contraste, semblent grossières. Mme Sansevino regarde Mlle Paliano puis Vittoria et dit:

N'ATTENDEZ PAS
D'ETRE RENDU A BOUT



Quand vous souffrez du froid, de la fatigue, de dépression nerveuse, votre corps n'offre plus de résistance et les germes des maladies vous guettent.

Quand vous vous sentez à bout, prenez une tasse de Bovril—la bonté concentrée du meilleur boeuf. Bovril possède ce rare pouvoir de fouetter les énergies vitales du corps.

BOVRIL

DONNE DE LA FORCE

E2F

Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies

175 ILLUSTRATIONS

Prix: \$1.25. En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent de Paul (Co Laval), P. Q.



COUPON D'ABONNEMENT La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Province ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE, 975 DE BULLION, MONTREAL

—Francis, vous devriez faire le portrait de ma soeur, tenez, là, sous cet amandier!”

Elle prend Vittoria par la main et la fait asseoir aux côtés de Miranda. Puis, elle se recule.

La robuste beauté de la Romaine, la fraîcheur — maquillée — de son teint amoindrissent Mlle Paliano. Celle-ci s'en rend compte et elle souffre de sa petite robe bleue, unie et monacale, dont elle était si contente une heure plus tôt. Elle voudrait disparaître, échapper au voisinage de cette éclatante adolescente et, contractée, pâle, elle voit Mme Sansevino qui la lorgne impertinamment en murmurant, presque à l'oreille de Francis :

—Mon Dieu, comme cette pauvre petite dentellière disparaît auprès de Vittoria! Du reste, elle est bien frêle, elle a l'air malsain...

Miranda n'a pas entendu la perfide appréciation de Grâce Sansevino, mais elle entend M. Méréle balbutier quelques mots d'une voix subitement altérée. Il taille nerveusement un crayon; la jeune femme ne veut pas pousser l'épreuve plus loin; elle connaît le poids des paroles soi-disant "en l'air" qui atteignent d'autant plus profondément qu'on ne les croit pas préméditées.

Elle dit :

—Mon cher cousin, nous nous reverrons au dîner, n'est-ce pas. Mon mari sera heureux de bavarder avec vous, il voit en vous un des représentants les plus spirituels, les plus chics de la jeunesse parisienne. Mais, qu'est ceci? Francis, auriez-vous donné des ordres pour qu'on ravageât ce jardin?

—Ma chère Grâce, c'était la moindre des choses.

Il n'ajoute pas: "Je suis trop reçu chez vous pour manquer l'occasion de faire une politesse" et Nicolette dépose sur un banc toute une moisson de roses.

—C'est moi qui les porterai, dit vivement Vittoria.

Elle tend ses beaux bras que des gants de Suède moulent d'une blanche douceur. Elle sourit. Francis, souriant aussi, y pose la pourpre et l'aurore, le safran et la neige des fleurs odorantes. Ils se regardent. Ne dirait-on pas qu'il lui offre le symbole des futurs cadeaux de fiançailles? Des roses s'effeuillent, des pétales jonchent la terrasse, Argos aboie, une animation extraordinaire emplit le jardin et Miranda suit des yeux Francis qui accompagne Vittoria et Grâce. Celle-ci glisse un louis dans la main de Nicolette qui revient, surexcitée, en disant :

—Hein, Mimi, quelles jolies femmes? Jamais je n'ai humé un aussi bon parfum, on voudrait pouvoir le manger sur du pain! As-tu vu le collier de perles de la plus jeune? Des femmes comme ça, c'est comme des bouquets, des bijoux! on a beau dire, elles ne sont pas pareilles à nous!

Elle va, elle va, grisée, enthousiasmée, sans penser qu'elle aggrave la honte douloureuse qui pèse sur les épaules de Mlle Paliano. Un désenchantement glacial serre le coeur de la jeune fille. Elle rougit d'elle-même. Ah! cette élégante qui pousse la beauté au point extrême de la perfection! Et Vittoria est présentée, exaltée par une femme habile, ardente, qui doit fasciner Francis.

Ce sont des femmes de son monde "pas pareilles à nous" comme l'a dit ingénument Nicolette.

Elle souffre d'une manière confuse, comme on souffre d'un mal pas encore déclaré. Qu'avait-elle espéré? Rien. Et, que peut-elle espérer après avoir vu Francis élégant et distant, causant avec celles qu'il coudoie ordinairement et dont elle se croit si loin.

Où est-il? Il a laissé là son chevalet, mais il a pris son chapeau. Sans doute ne va-t-il pas revenir. Et maintenant, probablement, il restera à l'hôtel ou sortira avec Grâce Sansevino et sa belle-soeur. Elle s'en rend compte, hélas! Le jeune homme ne venait régulièrement à la Fausta que faute de distractions. Elle ne le verra plus.

Il lui semble que la vie se retire d'elle comme le soleil se retire de la nuit. Miranda se sent glacée, vide, éperdue, ne pouvant même pas pleurer, mais la gorge affreusement contractée. Elle se lève, range soigneusement le chevalet et, après un coup d'oeil jeté autour d'elle, voyant Nicolette lui tourner le dos, elle

baise rapidement le pinceau que M. Méréle a tenu.

Puis, elle gagne la villa. Peut-être, après tout, sont-ils encore là? Elle avance précautionneusement, tremblant de rencontrer Mme Sansevino et l'espérant en même temps car, alors, cela signifierait que Francis n'est pas parti avec elles, qu'il ne va pas les suivre...

La villa est déserte. Le coeur de Miranda se resserre encore. Voici Nicolette qui vient en parlant toute seule "...et généreuses... aussi belles que bonnes".

Où aller pour échapper aux réflexions de Mlle Grimaldi? Rentrer chez elle? Miranda ne peut s'y décider.

Ah! la tour du guet!

On n'y monte jamais, l'escalier étant un peu branlant. Miranda s'empare de la vieille clef et, péniblement, elle ouvre la porte. Une odeur de poussière, une odeur de siècles morts s'échappe de la tour sombre où se tord en spirale un dur escalier à vis. Elle monte rapidement et le grand jour l'aveugle. Elle est sur le bastion.

De là, elle plonge dans les maisons voisines et ne peut réprimer un sourire en apercevant, dans le jardin des Sauvans, Virginie qui embrasse sous un mimosa, Ludovic Bernier, le fils d'un architecte de Nice qui, depuis quelque temps, fréquente chez les Sauvans.

Elle s'incline sur le parapet et le siroco l'enveloppe de sa chaleur artificielle; il fait croire à l'été quand il souffle en hiver et, depuis le matin, inonde le pays d'une tiédeur inaccoutumée. Et c'est une vraie tempête pourtant, malgré cette chaleur délicieuse, une tempête qui monte en ce moment, fait grincer les volets, claquer les portes, soulève d'immenses draperies de poussière et violence la mer, devenue d'un bleu moiré de violet sombre.

—Francis! Francis! gémit-elle à mi-voix avec un désir de se laisser couler au bas de la tour.

Et une voix chère répond, tandis qu'un bras se glisse sous le sien :

—Me voici, petite Miranda!

Elle sursaute, suffoquée, il dit :

—Je vous ai cherchée partout; en voyant la porte de la tour ouverte j'ai pensé que vous étiez là. Madame était montée à sa tour pour guetter?

Elle ne peut parler tant la joie l'étouffe. Il reprend, ne se doutant pas de ce qu'elle a souffert :

—Elles sont parties. J'ai cru un moment qu'elles ne me lâcheraient pas. Elles font déjà mille plans d'excursions! Il m'en faudra de la diplomatie pour les clairsemer!

Il rit, mais elle éclate brusquement en sanglots.

—Miranda, Sirenetta, demande-t-il inquiet, qu'avez-vous?

—Partez, dit-elle, ne vous occupez plus de moi. Allez rejoindre vos amis, allez rejoindre Mme Sansevino et sa belle-soeur. Elles sont de votre monde et belles comme je ne le serai jamais!

Alors, il comprend quelle détresse submerge le coeur de la jeune fille. Il la regarde, blanche comme le sel, sous l'or vif de ses cheveux. Il contemple les yeux d'émeraude et d'onyx, plus verts sous l'eau des larmes, toute la précieuse finesse de cette délicate figurine d'ivoire et, glissant à ses pieds, il baise les mains tremblantes et murmure :

—Miranda, vous êtes plus séduisante que ces femmes. Vous avez un type rare qui m'enchant, petite sirène qui semble encore sentir le sel et la mer. Sirenetta captivante exilée sur terre pour ma joie!

Elle pose sa main sur la tête du jeune homme. Ah! comment le remercier de la trouver mieux que Vittoria. Mourir, mourir pour lui!

La frénésie des amours très jeunes la possède; ses larmes sont séchées par le siroco et Argos, assis devant elle, jette des cris plaintifs en léchant les mains de Miranda.

—Bon chien, dit-elle, touchée.

Elle sourit et Nicolette apparaît, essoufflée.

—En voilà un courant d'air, dit-elle! Le siroco s'engouffre dans l'escalier de la tour; le vestibule est plein de poussière. Tu es pâle, Miranda, descends.

Elle suit Nicolette dans l'escalier, lugubre où le vent fait voler l'antique poudre des siècles morts. En bas, Francis met son chapeau en disant :

—A demain, Miranda, il faut que je rentre.

—Pour prendre le thé avec vos amies? dit-elle, tristement ironique.

Il acquiesce, mais un regard de tendre reproche accompagne son affirmation et Mlle Paliano, à demi consolée, l'accompagne jusqu'au porche.

IX

Alternatives

Francis Méréle à Tomaso Sansevino, Rome.

Beaulieu, mars 19...

"Mon cher Tomaso,

"Je suis très contrarié. Miranda ne vient plus à la villa. Je ne la vois plus que quelques minutes à peine chaque jour. Miranda soigne chez elle Joconde, sa vieille mère.

"Le pays a perdu toute grâce pour moi. Je vais sur la route qui aboutit à sa demeure mais les fenêtres sont si hautes que je l'aperçois rarement.

"Grâce et Vittoria m'emmènent dans leurs excursions; elles sont toutes deux charmantes et je crains qu'elles ne me trouvent bien distrait car rien ne m'intéresse en dehors de ma petite sirène homérique, Lysie à la lyre d'or...

"Je vais toujours à la Fausta. Sa chaise demeure vide; je trouve ses aiguilles, ses ciseaux d'acier un peu rouillés par l'humidité maritime, et sa dentelle inachevée où se tord une licorne de Burano. Je parle d'elle à Nicolette et Nicolette me raconte son enfance. Je connais d'elle des choses charmantes. Elle sait enjôler bêtes et gens et, quand l'évêque de Nice vint à Saint-Jean, il y a quelques années, elle a eu l'audace, la rusée, de sauter sur ses genoux et de l'embrasser comme elle eût embrassé son curé!

"Une amusante figure que ce brave curé. Petit, grêle, menu et vif tel qu'un souriceau. Timide comme une "demoiselle" et avec cela portant un nom à panache qui semble le gêner comme un couvre-chef trop grand. Je ne lui ai jamais parlé mais je l'aime parce qu'il est toute indulgence pour Miranda.

"Mon Dieu! que je me sens vide de sa beauté, rose et verte comme les coquillages et la mer, comme les imaginations des nordiques, couvrant leurs fraîches héroïnes d'un flot de cheveux blonds. Elle est le type des contes de fées de Chaucer avec ses yeux d'émeraude, sa bouche petite et charnue comme celle de la Judith d'Allori dont tu as une copie dans ton fumoir.

"Mais ne suis-je pas surtout vide moralement de sa gaieté juvénile, de tous les riens humoristiques dont sa courte présence quotidienne emplissait le reste de mes jours?..."

A ce moment, on frappa à la porte de la chambre de Francis. Un maître d'hôtel, pliant son échine de chat maigre, lui tendit une lettre sur un plateau. Francis reconnut l'écriture de Tomaso et, allègrement, il décrocha la missive.

Huit pages surgirent couvertes d'une écriture fine et chantournée à désespérer un égyptologue, huit pages hérissées de points d'exclamation, noircies de mots soulignés et que Méréle lut tout d'une haleine, les sourcils soudain froncés. Puis, il reprit la lettre qu'il écrivait quelques instants plus tôt à Tomaso, la relut, la repoussa en la froissant, haussa les épaules et, sortant une feuille blanche, il commença d'écrire :

Beaulieu, mars 19...

"Mon cher, je reçois à l'instant ton homélie. De grâce, calme-toi, domine ta panique et daigne croire, bien que tu m'affirmes le contraire, que je ne suis pas "fou" de Miranda. Tu me dis que je ne parle que d'elle dans mes lettres... Je ne vais pourtant pas te faire des descriptions de romancier ou te préciser le nombre d'hivernants séjournant sur la Côte. Alors?

"Sois tranquille, je sais aussi bien que toi que ma mère ne voudrait jamais appeler sa fille la pauvre petite, sans parents, trouvée dans un berceau d'asphodèles comme tu as l'obligeance de me le rappeler. Miranda ne sera dans ma vie qu'une page de lumière, l'algue dansan-

te qui, pour moi, évoquera Beaulieu, rien de plus..."

—Et cependant? murmura le jeune homme en se rejetant dans son fauteuil... et cependant? Ah! l'avoir toujours près de moi versant sur mon existence une fraîche ondée d'esprit! Mais non, Tomaso (il a raison l'animal), me démontre que c'est impossible...

Impossible...

Il demeure longtemps à méditer.

Il redoutait par-dessus tout les larmes et les reproches de sa mère. Il se représentait Mme Méréle finissant par céder mais boudant sa bru. Quelle serait leur existence dans le petit hôtel de Neuilly où l'on vivait si près les uns des autres? Et, surtout, comment dans son monde très gourmé, accepterait-on sa jeune femme?

Il se rendait compte qu'il était un peu lâche de raisonner ainsi. Mais ce sont les épreuves qui souvent fortifient l'amour, le rendent indestructible. Jamais aucune entrave n'avait jusqu'ici démontré à Francis si son affection pour la jeune fille était vraiment profonde. Peut-être n'était-ce qu'une fantaisie.

Alors? Ne fallait-il pas résolument arrêter les choses, empêcher que les jolies fleurs éparses de sa tendresse se réunissent pour former un bouquet serré; il fallait, comme on dit vulgairement "couper le mal dans la racine". Certes, cela coûtait à Francis mais, subitement, il croyait fermement de son devoir de fuir Mlle Paliano et d'empêcher l'espérance de s'ancrer trop solidement dans son jeune coeur sensible.

Hé bien, le sort en était jeté. Armé d'une soudaine énergie, Méréle saisit une feuille de papier et rédigea un télégramme pour Tomaso, télégramme annonçant qu'il quittait Beaulieu le soir même et serait à Rome quelques jours plus tard.

Pendant que le jeune homme tournait ainsi résolument une page de sa vie et s'apprêtait à fuir Miranda, se reprochant de ne pas avoir eu plus tôt ce cruel courage, pendant ce temps Mme Sansevino causait avec sa belle-soeur. Loin de se douter de l'état d'esprit de Francis, Mme Sansevino disait :

—Je trouve que mon cousin semble de jour en jour plus attaché à cette petite ravaneuse de dentelles. Il est séduit par le romanesque du cadre où il la voit!

—Evidemment, disait Vittoria dépitée, tout est poésie autour d'elle. Il paraît quelle habite une maison semblable à une améthyste tant elle est recouverte de bougainvilliers. Elle travaille au milieu des fleurs et Francis a la sottise de ne pas faire abstraction, en la regardant, du milieu romantique où elle est.

—Poussera-t-il la folie jusqu'à vouloir l'épouser?

—Hélas! cela ne m'étonnerait pas.

—Il faudrait absolument qu'il se rende compte que cela ferait le malheur de sa vie. Imaginez-tu cette fillette gauche à Paris, dans un salon, ne sachant ni marcher ni verser une tasse de thé!

—Ignorant les usages...

—Et certainement sa grammaire...

—Francis a l'air de dire qu'elle est instruite...

—Peut-on se fier à Francis? Dès qu'il s'agit de cette petite, il perd toute véracité. Je suis certaine, moi, qu'elle ne peut écrire trois lignes sans faire des fautes d'orthographe, ni manger sans mettre sa viande sur son pain comme les chevaliers de la montagne.

—Ah! dit Vittoria pensive, il faudrait la montrer à Francis, non plus dans son milieu à la fois si harmonieux et si rustique, mais dans le nôtre où le moindre écart aux usages détonnerait tellement. S'il nous voyait longuement l'une près de l'autre, peut-être sentirait-il la différence.

—Hé bien, dit Mme Sansevino avec décision, faisons naître cette occasion.

Les deux femmes se concertèrent et, finalement, adoptèrent un plan. Puis tandis que, dans sa chambre, Francis en était à se demander s'il aimait vraiment Miranda, Mme Sansevino et Vittoria, plus élégantes que jamais, quittaient l'hôtel et allaient faire une visite à M. Paliano.

On se représente la surprise de Miranda quand ces dames sonnèrent à la porte de la maison améthyste! mais il était dit que la pauvre petite serait toujours humiliée devant ces mondaines. Jocon-

de, se trouvant près de la porte, ouvrit dès qu'on sonna et Mme Sansevino et sa belle-sœur surprirent Miranda qui, un vaste tablier l'enveloppant sans grâce, épluchait des fèves.

Elle devint toute rouge et essaya de se sauver. Mais Mme Sansevino, charmée de la décontenance, la retint en disant: —Restez donc! vous avez l'air d'un petit tableau hollandais: la servante aux légumes!

Inquiète, Miranda regarda si Francis ne les suivait pas et se rassérêna en constatant que le jeune homme n'était pas avec elles. Joconde, aussi pâmée d'admiration que Nicolette, respirait le parfum de ces belles dames et Paliano les regarda, béant, quand il les vit apparaître dans son cabinet.

Entre Joconde qui sentait encore d'une lieue son village et son frère, archéologue réputé, il y avait un abîme. Mais, trompée par la simplicité de Miranda, la jeune femme se persuadait que la petite Paliano était une copie de Joconde avec toute la rusticité de celle-ci.

—Monsieur, dit Mme Sansevino, nous sommes de passage à Beaulieu et, dans tous les pays que je traverse, je vais présenter l'hommage de mon admiration aux personnages qui l'illustrent. Or, votre nom m'est familier et c'est pourquoi j'ai pris la liberté de venir.

Le bon et simple Paliano était un peu surpris, un peu défiant peut-être. Mais quoi, il était humain, donc accessible à la flatterie. Il fut bien près d'être conquis et ne soupçonna pas la ruse sous ces paroles fleuries.

Mme Sansevino reprit:

—Nous avons eu l'occasion de voir Mlle Paliano à la villa Fausta. Quelle délicieuse jeune fille. Sa conversation, ajouta-t-elle mentant effrontément car jamais elle n'avait adressé la parole à la petite Sirene, sa conversation est un charme... Consentiriez-vous à la laisser faire une petite excursion avec nous demain?

Mme Sansevino expliqua alors qu'il s'agissait d'une randonnée en automobile jusqu'à Menton. Toute une journée d'excursion. Et, malgré sa défiance coutumière, M. Paliano, flatté de l'intérêt que ces élégantes témoignaient à sa fille d'adoption leur accorda très vite cette autorisation et même il tint absolument à offrir à Vittoria une médaille ancienne récemment découverte.

Quand Miranda apprit cette invitation elle fut partagée entre la joie et l'inquiétude. La subite bienveillance de Mme Sansevino, dont elle devinait la réelle animosité, lui causait un malaise. Un pénible pressentiment s'empara d'elle.

Pendant ce temps, les Sansevino rentraient à l'hôtel et, dans le hall, elles croisèrent Francis qui, ayant à la main le télégramme annonçant à Tomaso son départ pour Rome, se rendait à la poste pour l'expédier sans retard.

Si Mme Sansevino s'était doutée de la subite résolution du jeune homme, comme elle aurait gardé le silence et laissé partir ce télégramme! Mais, loin de deviner la décision de Mèrele, elle lui dit:

—Nous allons après-demain à Menton en auto et devinez qui sera avec nous?

Il ébaucha un geste vague et indifférent.

—La charmante Mlle Paliano.

—Elle? toute la journée avec nous?

—Oui. Vous nous accompagnez, n'est-ce pas?

Il fut sur le point de dire: Impossible, je pars ce soir.

Mais, à la pensée d'une journée passée avec Miranda, toute sa volonté fut dissoute... Evidemment il ne serait pas en tête-à-tête avec elle et il était probable qu'elle commettrait quelques impairs... Par contre, quelle magnifique occasion de la faire parler, de prouver à cette dédaigneuse Vittoria que cette petite fille simple la dépassait sur certains points, de cent coudées... Enfin, la tentation fut si forte que, froissant machinalement le télégramme qu'il tenait à la main, il répondit précipitamment:

—Oui, oui, certainement, je serai avec vous.

Et son cœur battait à grands coups car lui aussi avait le pressentiment qu'un cours de cette excursion il saurait enfin d'une manière définitive s'il aimait vraiment Miranda de ce grand et pur amour d'un jeune homme pour celle qu'il veut pour fiancée... pour femme...

Le matin de l'excursion se leva frais comme un fleur. Francis, conduisant l'auto découverte, ayant Vittoria à son côté et Mme Sansevino à l'arrière, alla chercher Miranda chez elle.

Ce ne fut pas sans froncer les sourcils que la Parisienne vit sur le seuil de la porte une Miranda beaucoup plus élégante qu'elle ne s'y attendait. Joconde, hypnotisée par les riches toilettes de ces "belles dames" avait voulu, dans son orgueil maternel, que sa fille ne leur fût pas trop inférieure. De son côté, Nicolette souhaitait la même chose et, sur la petite robe vert jade de la jeune fille, elle avait posé au col de riches dentelles.

Joconde avait couru à Nice pour y acheter des chaussures à la mode, malgré le scandale de Paliano qui prétendait qu'avec "des talons comme ça Miranda tomberait tous les trois pas." Mais la petite sirène était femme et l'archéologue fut stupéfié de voir avec quelle désinvolture sa Miranda marchait sur ses pointes.

—On dirait, disait-il, qu'elle a porté cela toute sa vie! elle a de vrais pieds de danseuse!

Ainsi parée, Miranda était exquise, tout simplement.

Joconde la regarda monter en auto. Quant à l'archéologue... il était parti pour ses fouilles dès l'aube car il avait complètement oublié cette excursion. Ni Joconde ni Miranda n'en avaient été surprises.

—Le jour de ton mariage, je gage qu'il oublierait de te conduire à l'autel! dit simplement la vieille fille.

L'auto s'éloigna, tourna vers Villefranche, gagna la Moyenne Corniche et l'on visita Eze d'en Haut sur son pic, puis La Turbie. Ils redescendirent sur Monte-Carlo où Mme Sansevino voulait déjeuner à l'hôtel de Paris qui est un des hôtels les plus réputés du monde comme le Shephard du Caire, le Ritz à Paris, le Normandy à Deauville ou le Danieli à Venise.

Mme Sansevino espérait que le luxe du service désarçonnerait Miranda. En effet la jeune fille était fort intimidée mais elle savait le cacher.

Et, à table, Francis ravi eut le plaisir de constater qu'une jeune fille cultivée et fine s'adapte à toutes les circonstances. Avec quel tact Mlle Paliano, apprenant d'un coup d'oeil certains usages raffinés, se servait de la *pinçe à homard* ou rompaient son pain. Il n'y avait rien à redire à sa tenue.

Mme Sansevino constatait cela aussi bien que Francis et son humeur tournait à l'aigre. Pour maintenir Miranda dans l'ombre, elle se mit à parler chassées et ses paroles habiles avaient aussi pour but de tenter M. Mèrele.

—Quand Vittoria se mariera, disait-elle, elle ira faire son voyage de nocces en Pologne où le prince Poleski, son parent, l'a souvent invitée dans son domaine de Lemps. Il y a des chasses splendides. Aimez-vous la chasse, Francis? certainement puisque vous êtes ou plutôt serez un des meilleurs fusils d'Europe.

—Vous me flattez, ma cousine.

—Si, vous avez un coup d'oeil étonnant. A Lempz on chasse dans les marais le canard sauvage et le héron butor, le plus difficile à atteindre.

Pris à cette invite, Francis riposta sur le même ton et ils s'entretenirent un moment des habitudes des oiseaux et de leur façon de répondre aux "appellants" ou de tomber foudroyés du haut du ciel. Les cygnes conservaient dans la chute leurs ailes étalées, d'autres claquaient du bec, même étouffés par le sang. Mais à Lempz, on chassait aussi le sanglier que les geais prévenaient toujours de l'arrivée des chasseurs.

Miranda se taisait, aussi incapable de placer un mot dans une telle conversation que si l'on eût parlé hébreu devant elle. Brusquement Mèrele s'en aperçut et devina la ruse de sa cousine. Alors, sans transition, se tournant vers Mlle Paliano il dit en latin:

—Connaissez-vous ces oiseaux fiers qui se sentent *majores pennas nido* (les ailes plus grandes que le nid)?

Et, tout naturellement, Miranda, sans même songer qu'elle allait surprendre, riposta en latin:

—De auditu (par ouï-dire).

La foudre tombant sur la poularde que mangeait Mme Sansevino l'eût moins

surprise que cette réplique. Elle faillit étrangler et songea immédiatement: c'est l'archéologue qui l'a formée! Elle sait le latin, peut-être même le grec!

Et Francis sans laisser à sa cousine le temps d'intervenir se mit à comparer les mérites respectifs de Théocrite et de Virgile ce qui permettait à Miranda — qu'il poussait du reste — de citer tour à tour du grec et du latin. Vittoria, bouche bée, moins fine que sa belle-sœur, l'écoutait sans cacher sa surprise.

Mais profitant d'une pause Mme Sansevino reprit tous ses avantages. Devenant méchante, elle demanda à brûle-pourpoint à Mlle Paliano:

—Et votre maman, vous la rappelez-vous chère enfant?

Elle savait très bien que Miranda était une enfant trouvée mais elle voulait la mettre dans l'embarras et donner ainsi à son cousin un avant-goût des humiliations qui l'attendaient si jamais il épousait la Sirenetta. Fut-ce hasard ou adresse, Miranda répondit:

—Oh! Madame, je vous en prie, ne m'en parlez pas, car je deviens triste alors et cela me gâterait cette belle journée!

La belle Parisienne fut "clouée" et pressa le déjeuner, parlant d'aller en barque sur mer, une subite fantaisie. Au fond, elle espérait que Mlle Paliano serait peut-être malade.

Et plus tard ils se firent conduire au rivage, louèrent une barque et s'éloignèrent un peu de la côte. Comment pouvait-on être malade sur ces flots de satin lisse? Aucun roulis. L'onde était si unie que les rochers de la grève et leurs arbres s'y reflétaient comme dans un lac. Cette fois, le hasard bienveillant avait placé Sirenetta à côté de Francis. Tout en ramant, il regardait près de lui le joli bras de cette jeune fille qui, dans sa robe vert jade, ressemblait à une mince divinité marine. Et, le cœur tumultueux, il se disait: est-ce que je l'aime assez pour tout braver pour elle?

Les événements allaient lui fournir la réponse.

Mme Sansevino, désireuse de détourner de Miranda l'attention de Francis, lui parlait sans arrêt. Si bien que, distrait par ce verbiage, le jeune homme rama pendant quelques minutes sans regarder autour de lui.

Brusquement, il y eut un choc: la barque avait rencontré un écueil.

Ce choc fut si violent que trois cris s'élevèrent: l'embarcation venait presque de se retourner et, tandis que Francis et Mme Sansevino étaient retenus par le flanc de la barque, Vittoria et Miranda étaient précipitées dans la mer... l'une à droite, l'autre à gauche de l'esquif.

Toutes deux en danger! Ah! ce ne fut pas long! Francis n'eut pas besoin de réfléchir. Son cœur, son âme, tout son être le jetèrent dans l'eau du côté où Sirenetta venait de disparaître.

Elle, la sauver avant tout, au péril même de sa vie!

Heureusement Vittoria savait nager et sa sœur lui tendit une rame tandis que de son côté, Francis ayant saisi Sirenetta la ramenait dans la barque.

Elle était très pâle, point évanoui cependant. Alors, oubliant de l'autre, Francis à genoux devant elle, dans la barque, s'échappa son délicat visage, repoussait les cheveux qui cachaient les yeux comme un jour — le premier jour qu'il l'avait vue sur la route d'Eze — il avait écarté ses mèches. Mais, alors, son geste était presque une plaisanterie. Maintenant, avec quelle religieuse émotion il s'inclinait sur la jeune fille, sanglotant presque tant il avait craint de la perdre.

Il ne pouvait plus douter désormais. Il l'aimait d'un amour absolu. Oh! pouvoir le lui dire... Mais la voix de Mme Sansevino le rappela à la réalité.

—Hé bien, mon cher, êtes-vous calmé? demanda-t-elle mordante.

Il se retourna, vexé. Puis, songeant qu'il avait totalement oublié Vittoria au mépris de toutes les convenances, il tenta de réparer son *impair* et dit:

—J'ai vu tout de suite, chère amie, que vous n'étiez pas en danger. Vous nagez comme un océanide!

—Vous êtes un mauvais nautonnier entous cas, dit Vittoria furieuse. Nous risquons d'attraper une pneumonie.

Il rama vigoureusement vers le rivage, les ramena à l'hôtel de Paris où les deux "rescapées" et lui se remirent en

Nouveau! Enlève Rapidement les CORS



Soulage Immédiatement la douleur!

Le Dr Wm. M. Scholl, célèbre pédicure, a perfectionné une nouvelle méthode pour le traitement des cors, des durillons et des ortells endoloris. Elle agit de deux façons. Elle arrête instantanément la douleur et enlève complètement, en 48 heures, cors et durillons. Des Disques Médicamentés spécialement minces, employés avec les Zino-Pads du Dr Scholl, apportent des résultats rapides, assurés et sans danger.

POUR LE MEME PRIX!

Ce traitement nouveau, complet, à double action, n'est pas plus cher. Il fait disparaître la cause: le frottement et la pression de la chaussure; il enlève la douleur et le mal; prévient les ortells endoloris et les ampoules. Facile à appliquer et 100% inoffensif. Les résultats vous surprendront. Procurez-vous-en une boîte aujourd'hui. Dans toutes les pharmacies ou magasins de chaussures.



CALLOUSES



BUNIONS



CORNS
BETWEEN TOES

Dr Scholl's Zino-pads

Appliquez-en un — la douleur disparaît!

EN FACE DE LA JETÉE EN ACIER



The SEASIDE
ATLANTIC CITY

— SUR LA PLAGE MEME —
Chambre et Pension — seulement
\$5 PAR JOUR
Prix spécial à la semaine
Terrasses ensoleillées où le bouillon est servi tous les matins. Cuisine renommée. Eau de mer dans toutes les salles de bain. Garage sur les lieux.

1873 Construction moderne Mais hospitalité d'autrefois. 1932

PROPRIETAIRES — ADMINISTRATEURS
COOK'S SONS CORPORATION

NE JOUEZ PAS AVEC CE RHUME

Avec Buckley's Mixture
Vous Ne Courez Pas
De Risque

Essayé et prouvé dans 70 foyers sur 100 au Canada. La première gorgée vous dira que c'est le remède que vous avez cherché toute votre vie pour traiter la toux et les rhumes.

Pour Prompt Soulagement demandez
BUCKLEY'S
MIXTURE
Rapide comme l'éclair
Une simple gorgée le prouve

état avec le concours des femmes de chambre de l'établissement. Enfin elles prirent des grogs brûlants et tous quatre repartirent vers Beaulieu.

Il fut convenu que Miranda ne raconterait pas sa pseudo-noyade à sa famille. Le retour fut silencieux. Mme Sansevino et sa belle-sœur se rendaient compte que tous leurs stratagèmes avaient piteusement échoué. La partie était fort compromise. Grâce ne voulait pas la croire perdue...

Et Francis aspirait au moment de solitude qui lui permettrait de déclarer sa tendresse à Mlle Paliano... Mais, quand ils s'arrêtèrent devant l'hôtel Bristol, à Beaulieu, le concierge remit un télégramme au jeune homme. C'était une dépêche qui venait de sa mère et ne contenait que ces mots: "Reviens à Paris d'urgence". Il pâlit, inquiet.

Il y avait un train un quart d'heure plus tard. Grâce Sansevino ne le quitta pas une seconde pendant ce quart d'heure-là et Miranda, étourdie par tant d'événements le regarda partir, pâle, muette, navrée.

X

Où le phare du cap Ferrat fait des siennes

Ce n'était pas le plaisir du bal qui exaltait Miranda mais l'idée de revoir Francis. Car le départ du jeune homme pour Paris n'avait été qu'une alerte. De la capitale Mèrele avait écrit à Nicolette disant que sa mère l'avait demandé d'urgence pour signer un acte notarié; il serait de retour pour la Redoute Blanche et espérait revoir Miranda dès le lendemain de cette fête. Il ne s'attendait pas à la retrouver au bal.

Le soir de la Redoute, la joie fardait Sirennetta. Elle étincelait de fraîcheur dans sa robe quasi solennelle.

—Bon papa, viens admirer ta fille! criait-elle.

Le vieillard arriva en grognant, s'efforçant de cacher le contentement que lui causait la joie de Miranda. En apercevant sa fille si belle, il fulmina:

—C'est un scandale! dit-il.

—Non, dit Joconde, c'est une dogaresse!

—Pourquoi pas une impératrice douairière? Allons, pars vite. Cesse de troubler par ta joie profane cette demeure habituée à de hautes spéculations. Ah! pauvre cher Virgile, prodigieux Homère et vous, divin Corneille...

—Bon papa, je t'en supplie, ne les invite pas!

—Vous auriez tort de vouloir retenir par vos plus émouvants accents cette jeune barbare. Tu me déçois, Miranda, tu es la plus grosse désillusion de ma vie!

—Chut! tu as la figure de Jupiter souriant à Hébé. Ta bénédiction et je pars.

—Que Minerve t'accompagne. Sauve-toi. Il vaut mieux que le curé ne te voie pas. Voici Mme Gastaud du reste.

—Nous vous confions notre fille, dit Joconde.

Mme Gastaud, toute ronde dans un domino de soie blanche se mit à rire en tapotant la joue de Mlle Paliano. Dehors, Gilles Gastaud, costumé en pierrot, grand et fort comme un homme, conduisait la petite auto découverte qui, couramment, servait pour les livraisons. Bien enveloppées dans leurs mantes, Mme Gastaud et les jeunes filles quittèrent Saint-Jean par la route de la Corniche.

Soudain, dans un éclair, Miranda songea à la vieille Thélise, là-haut à Eze qui, quelques mois plus tôt, lui parlait du carnaval... d'un amoureux! Comme elle avait haussé dédaigneusement les épaules alors! et, pourtant, voici que les paroles de la vieille se réalisaient: la sage et docte Miranda — ravie comme une petite fille — courant à une fête de charité pour y retrouver... celui qu'elle aimait!

Et elle en ressentait une sorte de fierté, considérant avec pitié la Miranda d'autrefois qui ne connaissait pas cette allégresse divine.

La route tourna et Nice apparut dans un pailletage de lumières.

Au loin, sur la mer sombre, le Casino de la Jetée Promenade, illuminé.

Quand le groupe pénétra dans le Casino tout décoré de guirlandes liliales, les Gastaud se crurent perdus dans une

tempête de neige. Des milliers de couples en blanc tourbillonnaient avec des reflets de satin, de lamé d'argent, de mousseline et de tulle. L'orchestre jouait un boston. Gilles invita tout de suite Mlle Paliano.

—Merci, dit-elle, je ne sais pas danser. Invitez Térésa. Moi, je préfère regarder.

Térésa partit gaiement et Miranda demeura près de la bonne Mme Gastaud. Mais elle s'enivrait de musique et de lumière. Le scintillement des bijoux la fascinait. Elle disait à Mme Gastaud:

—Quel dommage que maman ne soit pas là. Et bon papa! Il voudrait sûrement mettre un fichu sur les épaules des femmes. Mon Dieu que je m'amuse!

Mme Gastaud riait de sa joie. Miranda, étudiant d'un coup d'oeil vif chaque couple passant devant elle, attendait impatiemment Francis. Comme elle étaient assez près de l'entrée, le groupe Sansevino, dont il ferait certainement partie, ne pouvait surgir sans être vu.

Soudain Mme Gastaud lui poussa le coude:

—Regarde donc ce miroir à alouettes! dit-elle.

Miranda regarda une femme masquée, ruisselante de diamants. Et derrière elle, Francis était là! Le "miroir à alouettes" c'est Mme Sansevino. Francis donne le bras à Vittoria, très simple, elle, dans une robe à la Diane, bordée d'argent.

Mme Sansevino sursauta et reconnaissant Miranda. Elle l'examine de la tête aux pieds et, très visiblement, tente d'entraîner Vittoria vers un autre côté de la salle. Mais la foule, justement, les immobilise. Francis s'en aperçoit, relève les yeux et un sourire stupéfait éclaire son visage jusque-là indifférent et maussade. Positivement, il doute de la réalité de sa vision. Enfin, installant précipitamment ses cousines, il s'approche de Miranda sous le prétexte de chercher une chaise "plus confortable".

—Vous ici!

—Moi, Francis.

—Quelques instants et je suis à vous. Vous permettez?

Elle acquiesce d'un battement de cils et le regarde s'éloigner, svelte, élégant, dans son costume Louis XV, culotte de satin blanc, jaquette de brocart, le tricorne sous le bras, la petite perruque blanche à noeud de velours noir le changeant à peine. Mme Gastaud, bonasse, demande:

—Tu connais ce jeune homme, Mimi?

—Oui, il est avec les deux dames qui me dévisagent. Ce sont des clientes de Nicolette, achève la jeune fille en hésitant. Elles habitent Beaulieu.

Cette explication suffit à Mme Gastaud; l'élégante courtoisie du jeune homme qui l'a saluée profondément l'a conquise. Aussi, lui adresse-t-elle un sourire engageant quand, peu de temps après, ayant dansé avec Grâce Sansevino et avec Vittoria, il vient inviter Miranda.

—Ne vous éloignez pas, recommanda la bonne dame. Et toi, Térésa, repose-toi, tu as trop chaud.

Miranda est partie au bras de son danseur. Il dit tout de suite:

—Nicolette vous a-t-elle fait part de ma lettre?

—Oui, et c'est pourquoi je suis ici.

—Mais comment vos parents se sont-ils décidés à vous laisser venir? Où donc est M. Paliano?

Se mettant un peu à l'écart, Miranda raconte l'invitation des Gastaud.

—Vous êtes merveilleuse, dit-il. Cette tunique est d'une richesse qui arracha une exclamation à ma cousine Grâce!

La tunique était en effet d'une fine beauté, digne des grands jours de la République vénitienne. La cliente ne l'avait laissée pour compte que faute de pouvoir la payer.

Toutefois, craignant que la signification de son travesti ne sautât pas aux yeux de M. Mèrele, elle annonça timidement:

—Je suis une dogaresse...

—Non, vous n'êtes pas une dogaresse! répliqua Francis en souriant. Vous êtes la plus jeune des filles de la dogaresse qui, pour jouer à la dame, a mis la robe que Mme sa mère portait au jour de son couronnement. On n'est pas dogaresse à 17 ans.

Elle se mit à rire. Il ajouta, désignant une petite médaille d'or sur la poitrine de Miranda:

—Et voilà un bijou qui jure avec le reste de la toilette!

—Comment ma médaille de première communion pourrait-elle "jurer" comme vous le dites!

—Je retire le mot.

—Il se semble que je porte sur moi comme un sortilège.

Elle s'arrête soudain, gênée par les paroles qu'elle allait étourdiment prononcer. Un souffle d'air frais pénètre jusqu'à eux par la porte contre laquelle ils sont adossés. Miranda ramène son écharpe sur ses épaules.

—Beaucoup de monde va sur le balcon qui fait le pourtour du Casino. Voulez-vous y descendre?

Elle le suit et gagne le balcon qui surplombe la Méditerranée.

Quelle douceur!

Pas un souffle. L'eau immobile, comme morte, s'épaissit autour des pilotes. La lune ne brille pas, seules les étoiles dessinent leurs figures mystérieuses sur le velours sombre du ciel. De petites tables sont disposées que des lampes électriques, cachées dans des fleurs illuminent doucement. Ils s'y assoient et Francis commande du champagne. A la table voisine, une mère gourmande ses trois filles qui l'écoutent d'un air résigné, la tête basse devant de familiales tasses de chocolat.

Francis, au travers de la table, prend doucement la main de Miranda. Ils se regardent avec une ardente tendresse et n'entendent pas le sermon de la mère vigilante, assise près d'eux. Ils ont l'impression qu'ils sont seuls au milieu de cette foule noyée, et une sorte d'angoisse délicieuse les étirent. Miranda ne pourrait parler tant sa tête bourdonne. A petit coups, elle boit le vin blond qui rit dans la coupe de cristal, mais elle ne perd pas une parole de ce que dit Francis.

Emu, troublé infiniment par la présence nocturne de ce jeune être un peu tremblant, il parle... de lui, dans un désir d'être mieux connu de Mlle Paliano, cédant au tendre besoin de lui faire des confidences, de l'associer à sa vie courante.

—A Paris, dit-il, j'habite en réalité hors de la capitale, à Neuilly. Mon grand-père avait fait construire dans le Bois de Boulogne une honnête maison bourgeoise, fière de n'avoir aucun style, mais beaucoup de confort. Ce n'était, à l'époque, qu'une maison de campagne. Mais, le chic a envahi le Bois de Boulogne. Des hôtels particuliers ont été édifiés non loin de chez nous et... par contagion, la bourgeoise maison de mon grand-père est devenue "un petit hôtel à Neuilly".

Il rit et, avec une tendre émotion, Miranda lui serre la main. Elle perçoit qu'il ne cherche pas à l'éblouir. Au contraire, dans une pensée délicate, il l'initie aux petits détails de son élégance.

—Ma mère s'est occupée de l'ameublement avec amour. Elle fréquente beaucoup les antiquaires et se tient presque toujours au premier étage, dans son boudoir jaune. Il y a, au rez-de-chaussée, à côté de la salle de billard, un salon qui me fait songer à vous.

—Pourquoi? interroge la jeune fille qui, les yeux mi-clos, suit le jeune homme à Neuilly où ses paroles l'émouvent.

—Il est tendu de lampes d'un vert ancien avec quelques meubles Louis XV. Dans une alcôve, s'allonge un lit de repos. Ce serait un coin rêvé pour une jeune femme aux yeux verts. Au-dessus du canapé, est suspendu un grand portrait d'une biseille 1830 par Devéria. Vous êtes toutes deux de la même famille, dirait-on.

Ces mots caressent Miranda, elle demande:

—Elle est blonde comme moi?

—Non, brune, avec des yeux noirs, et aucune ressemblance de traits certainement. Mais, sous ses bandeaux frais, soigneusement lissés, elle a un visage candide, sérieux et pur et, rien de plus virginal que sa robe d'organdi blanc, pleine de ruches. C'est par cette apparence honnête, limpide, qu'elle s'apparente à vous, chère, chère petite.

La main du jeune homme tremble un peu, sur celle de Miranda. Une musique chante dans leurs âmes et les absorbe tellement qu'ils ne voient plus la foule autour de leur petite table. Un peu tournés vers la mer, ils n'entendent que leurs propres pensées. Très pâle, mais gardant,

à cause du public, un visage impassible, il murmure, tandis que ses doigts se crispent sur ceux de Mlle Paliano:

—Mimi, petite sirène, comme je vous aime!

C'est la première fois que Miranda les entend ces mots délicieux qui font toute l'allégresse de l'humanité et c'est celui qu'elle adore qui les lui dit tout bas. Ce n'est ni de la joie, ni du bonheur qu'elle ressent mais une transe si douce, si enivrante, qu'elle demeure muette, terrassée, inerte. Machinalement, ils se lèvent pour céder leur table et font quelques pas sur le balcon. La lumière s'éloigne et, à travers ses paupières mi-closes, Miranda sent que Francis se rapproche de ses lèvres, lentement, comme invinciblement attiré...

Une grande fulguration, brève comme un éclair, les inonde subitement. Miranda sursaute et balbutie:

—Qu'est-ce? un orage?

—Non, répond Francis, c'est le phare du cap Ferrat qui nous illumine parce que nous avons tourné.

—Le phare du cap Ferrat? murmure-t-elle en sondant la nuit.

Elle distingue la masse du promontoire, à peine dégagée de l'ombre et, de nouveau, le grand oeil lumineux du phare se tourne vers Nice, enveloppe le casino d'une clarté lunaire, disparaît. Francis veut prendre le bras de Miranda mais elle lui échappe.

—Non, non, dit-elle, rentrons. La danse est finie, il faut que je retourne près de Mme Gastaud.

—Petite amie, qu'avez-vous? pourquoi vous détourner de moi?

Ce qu'elle a, elle l'expliquerait mal. Mais, cette grande clarté investigatrice venue du phare de son village, venue justement là pour l'illuminer soudain, lui semble un fulgurant regard de vigilance et de reproche. "Il ne faut pas rester là" diraient Joconde et Paliano. Ils ont l'air de lui envoyer une admonition.

Elle marche vers la salle, Francis murmure:

—Miranda, ne doutez pas de moi, je vous aime!

Au seuil de la porte elle se retourne; il voit se dessiner le sourire adorable découvrant les petites dents brillantes. Dominant son trouble, elle se force à répondre, mutine:

—Si vous êtes sincère... c'est à bon papa qu'il faut aller dire ce que vous pensez de moi!

Elle s'enfuit, disparaît dans la cohue écumeuse qui l'entoure dans ses replis éblouissants. La houle blanche l'engloutit.

Etourdi, le coeur battant, Francis regagne sa place et Mme Sansevino lui dit, indulgente et ironique:

—Avez-vous bien flirté avec votre petite dentellière?

Il secoue la tête sans répondre. Lui non plus ne peut parler. Les formules mondaines lui pèsent. Il voudrait leur crier le dessein qui se forme en lui, tenace, infrangible. Il voudrait leur dire "Dès demain j'irai avouer à Laurent Paliano que j'aime sa petite fille. Dès demain je veux connaître la maison où elle vit, avoir le droit de venir lui répéter devant ses parents, que je l'adore et qu'elle sera ma femme!"

Et Reine Mèrele? que dira-t-elle? Il la décidera! Il sent en lui une onde d'éloquence qui, malgré elle, convaincra, attendrira sa mère. Il emmènera la Sirennetta à Paris, dans le petit hôtel de Neuilly. Elle animera le salon vert et, sous la grâce vieillotte de l'aïeule peinte par Devéria, éclatera sa jeune grâce alerte, non moins transparente et plus piquante.

Demain; demain...

La tête perdue, Francis demeure debout, tandis que tournoie devant lui l'immense tempête de neige chaude et odorante dont chaque flocon éblouissant est une femme ou un danseur, la grande fête blanche comme une fête nuptiale où s'est noué d'un noeud indestructible le bonheur ému de sa vie.

XI

Et le lendemain...

Après le déjeuner, M. Mèrele ayant endossé une redingote cérémonieuse, se dirigea vers la maison de Laurent Paliano.

La route était un peu longue; il prit le chemin de l'île de France, qui longeait d'un côté la villa Fausta.

Le précédent, sans qu'il s'en doutât, Antoine Donadei suivait le même chemin, guettant Mlle Paliano qui, il le suivait, prenait parfois ce sentier pour aller chez Nicolette.

Parvenue à une petit pavillon mauresque abandonné, exquis avec ses colonnes roses entourant une courrette déserte, Antoine s'arrêta. Il serait bien là pour attendre la jeune fille et lui parler longuement.

Elle apparut bientôt en effet. La veillée ardente n'avait laissé aucune trace de fatigue sur son visage éclatant et langoureux tout ensemble. Depuis son départ du casino, Miranda vivait dans une sorte de demi-sommeil enchanté, alléguée et engourdie à la fois par un bonheur qu'elle subissait sans l'analyser. Elle était, sans s'en douter, provocante de grâce et souriait inconsciemment en marchant. En apercevant Antoine, elle lui sourit machinalement et sa félicité mystérieuse était si grande que ce simple simulacre de courtoisie fut étincelant de séduction. Palissant, Antoine balbutia :

—Vous allez bien, Mademoiselle?

—Très bien, répondit-elle distraitement.

—Je me suis permis de vous attendre.

—Vraiment! répliqua la jeune fille, l'esprit trop enveloppé de songeries pour penser aux choses étrangères.

—Oui, reprit Antoine, cette heure est grave dans ma vie et je voudrais que vous fussiez assez bonne pour m'écouter quelques instants.

Un peu de contrariété assombrit le visage de Miranda et, revenue sur la terre, elle dit :

—C'est que je suis pressée...

—J'ai tellement besoin de vos conseils! repartit le jeune homme.

Le bonheur rend bienveillant, Miranda ne veut pas désobliger un garçon qui, surtout, vient demander des conseils à sa jeune... inexpérience.

—Allons, parlez, dit-elle avec un petit soupir condescendant.

—J'ai suivi vos avis, répondit-il très vite. Je suis allé à Nice voir Bertrand Ogé, le paysagiste célèbre. Il a examiné mes aquarelles...

—Eh bien, qu'en a-t-il pensé? interroge Miranda très intéressée, car cette démarche d'Antoine a été suggérée par elle.

—Je n'ose vous le répéter. Non, il a voulu se moquer de moi, me leurrer et pourtant, je l'adjurais de me dire la vérité...

—Vous me faites mourir d'impatience!

—Il a dit que j'avais le pinceau du Titien et que je devrais aborder la figure humaine. Le pinceau du Titien, comprenez-vous?

Il suffoque, encore envahi par l'immense orgueil qui le fit pâlir, huit jours plus tôt, quand Bertrand Ogé lui a dit cela. Il reprend :

—Il m'engage à partir pour Rome afin d'étudier sérieusement. Il me donne des recommandations pour la villa Médicis. Ah! je me sens toute la force du monde pour vaincre la malchance car, Ogé ne me l'a pas caché, ce sera dur.

Il serre ses poings, redresse sa petite taille et regarde fièrement la rive italienne, là-bas à l'horizon. Quel sera son avenir? Rome, le souvenir sacré de Raphaël, le poids des siècles d'art, la magnificence des modèles puis, d'autre part, les échecs, les rebuffades, le cilice d'humiliation imposé au génie qui débute. Mais qu'importe tout cela? Une récompense vivante et ensorceleuse le paiera peut-être de toutes ses privations. Craintif subitement, il se tourna vers Miranda.

—Et vos parents approuvent votre départ? interroge-t-elle.

—Mon père est furieux, mais ma mère fait tout ce qu'elle veut chez nous. Elle me protège et m'a donné de l'argent. Elle a foi en moi.

En l'entendant, le clair visage de Miranda resplendit de joie. Heureuse elle-même, elle souhaite que tous ceux qui l'entourent soient satisfaits. Le succès d'Antoine l'enchantait sincèrement. Mais, percevait-il dans ses compliments sa secrète indifférence? Sent-il qu'elle est "ailleurs"? Sans doute, car son grand front s'obs-

cureit et, prenant soudain dans les siennes une des mains de la jeune fille interloquée, il parle éloquentement :

—Sirenetta, plus je vous regarde, fine et comme taillée dans l'ombre le plus parfait, plus je pense que vous n'êtes point faite pour rester ici. Epouserez-vous un bourgeois borné? Vous pourriez mieux faire. Ah! n'aimeriez-vous pas devenir l'inspiratrice, le modèle chéri d'un artiste? N'aimeriez-vous pas voir votre beauté immortalisée peut-être? Si je devenais connu... dites-moi... m'accepteriez-vous pour époux?

La jeune fille baissa la tête en tremblant. Pour la première fois elle connaissait l'angoisse de la femme devant un cœur viril qui implore et qu'il faut repousser. Immortaliser sa beauté? Cette offre, tentante à la vanité féminine, ne peut influencer Miranda. Elle aime, elle connaît la joie sacrée de l'aveu recueilli. Nul au monde ne peut l'intéresser en dehors de Francis.

Mais, comment dire cela à M. Donadei? Elle sent qu'elle va jeter une ombre sur cette belle joie d'artiste et, surtout, elle souffre d'infliger une peine alors qu'elle souhaite le bonheur à l'humanité tout entière...

Devant elle, ayant saisi ses deux mains qu'elle lui a abandonnées machinalement, absorbée par ses réflexions, Antoine continue son ardent plaidoyer. Elle l'écoute, très pâle, si attentive, qu'elle ne voit pas se déplacer un peu la silhouette de M. Mérelle qui, depuis le début de l'entretien se tient non loin de là, dissimulé par un olivier. Enfin, Mlle Paliano répondit d'une voix basse, entrecoupée :

—Antoine... ce n'est pas pour m'obtenir qu'il faut travailler. Il y a mieux que moi à viser : la gloire, cette fiancée magnifique. C'est elle qu'il faut conquérir et tout vous semblera doux ensuite.

Livide, Antoine libère ses mains. Il fait quelques gestes vagues comme un homme qui délire. Alors, elle s'approche d'une haie, détache une de ces grandes fleurs appelées "passiflores" fleurs de la Passion, et, dans un geste miséricordieux qui voudrait pouvoir consoler, elle la tend au jeune homme en souriant doucement...

Il la saisit, la considéra distraitement. Dans le cœur, les étamines et les pistils simulaient les clous, l'éponge, la lance, les attributs tragiques du supplice de Jésus. Jamais il n'avait autant examiné cette fleur. C'était, fragile entre ses mains, un vivant symbole de souffrance, une immolation sublime et couronnée. Pourquoi Miranda avait-elle choisi cette fleur parmi tant d'autres? Était-ce un symbole? Après la lutte se lèverait là-bas l'aurore splendide de la gloire, l'allégresse altière du triomphe. Elle semblait le lui promettre en échange de son refus. Stimulé, sinon consolé, il baisa la passiflore avec emportement et, saisissant la petite main que la jeune fille lui tendait, il la porta comme un frais viatique à son beau front de génie :

—Adieu Sirenetta! adieu ma jeunesse!

Elle s'éloignait rapidement dans le jardin de la Fausta, le frémissement éternel de la vague ondulait dans sa marche. Elle disparut.

Et Francis, derrière le tronc crevassé du vieil olivier, se demande s'il n'a pas rêvé!

Il n'a entendu aucune des paroles prononcées mais il a assisté à une ardente pantomime : une jeune fille et un jeune homme se donnent rendez-vous dans un chemin désert. Elle sourit, resplendissante en l'apercevant. Lui, parle, familier, éloquent. Elle l'écoute, tête baissée, repentante ou convaincue, troublée évidemment. Finalement, grave, émue, comme on prononce un serment, comme on donne son cœur à jamais, elle tend une fleur...

Et ce geste devait être bien persuasif puisque le jeune homme éperdu s'est dévotement incliné devant elle. Puis, il est parti en courant comme pour emporter en lieu sûr le cher trésor qu'il vient de conquérir...

Voilà ce que Francis a vu, voilà comment il a interprété la scène et il demeure stupéfié, assommé, doutant de sa vision.

Qui est cet homme? Miranda a l'air de le bien connaître. Sans doute a-t-elle l'habitude de le fréquenter car elle a souri en l'apercevant.

Or, jamais elle n'a parlé d'aucun jeune homme dans ses entretiens avec Francis. Comment a-t-elle pu, au cours de si nombreuses conversations, ne point prononcer son nom dans les phases banales qui échappent aux plus vigilantes : "X. me disait... X. est d'avis..." Non, jamais un mot!

Pourtant, celui à qui elle a tendu une fleur d'un air si tendrement ému tient certainement une grande place dans sa vie. En supposant, à la rigueur, qu'elle ne l'aime pas d'amour, comment a-t-elle pu dissimuler l'existence de cet adorateur fervent?

En réalité, la Sirenetta n'a pas vu Antoine depuis le mois de décembre; elle l'avait profondément oublié. Mais Francis ignore cela et le mot "dissimuler", formulé instinctivement dans sa pensée, se présente à nouveau, douloureusement.

C'est pire que de la dissimulation! Il courait au cloître pour demander la main de Miranda! Cette scène annule tous ses projets. Il lui semble que la grande flamme d'amour, brûlant dans son cœur, retombe soudain en cendre épaisse et froide, l'étouffant! Il en est persuadé : Miranda et l'inconnu, après une explication ardente, ont finalement échangé un serment. Voilà le grand fait navrant, éclatant, aigu comme un poignard : Sirenetta en aime un autre!

La jalousie est en proportion de l'amour. Si Francis chérissait moins Mlle Paliano, il jugerait mieux, n'exagérerait pas autant les choses. Surtout, il ne s'affolait pas. Parce qu'il l'aime passionnément, son imagination — dans une avidité à se torturer — s'empare de l'événement, le déforme et l'aggrave.

Pourtant, la veille, n'a-t-elle pas répondu à son aveu par ces mots : "Si vous êtes sincère, il faut aller le dire à bon papa." C'est vrai. Mais, il se le rappelle également, Miranda a prononcé cette phrase d'un ton léger, désinvolte. Elle ne croyait pas en sa sincérité et s'est amusée à l'accuser, sans doute.

Du reste, il s'en rend compte, maintenant, Miranda ne lui a pas avoué son amour. Elle s'est dérobée au baiser qu'il voulait cueillir sur sa petite bouche, fraîche comme un jeune fruit. Il avait pris ce recul pour la pudeur charmante d'une ingénue; ce n'est que la probité d'une jeune fille se devant à un autre...

Sa tendresse pour Mlle Paliano est si réelle, si profonde, qu'il ne songe pas encore à l'incriminer, à la taxer de comédie ou de coquetterie. Son cœur, et non sa vanité, est atteint. Jamais, jusqu'ici, il n'avait aimé en dehors de sa mère. Pourquoi faut-il qu'un jour ce sublime et fidèle amour ne puisse plus suffire au cœur de l'homme? Il n'avait eu que des aventures passagères. Tendre et passionné, il souhaitait reporter sur une épouse virgine le culte pieux que Mme Mérelle lui avait inculqué pour la femme. Hélas! quand il aimait enfin de tout la puissance de son être, l'élue se détournait en tendant sa main à un fiancé secret!

Des larmes, refoulées courageusement, obscurcissent ses yeux sombres. En abaissant les paupières, il aperçoit le bout de ses souliers vernis, ses guêtres claires et cela lui fit sentir le ridicule de sa situation. Il était en redingote, cérémonieux, dans un sentier de chèvres!

Puis, un peu d'indignation monte en lui. Persuadé que Miranda est amoureuse, il ne peut s'empêcher de trouver qu'elle a agi bien légèrement avec lui! Il faut le reconnaître, l'enfant candide se révèle rusée, aguicheuse, singulièrement habile à mener de front plusieurs intrigues. Se serait-il trompé sur son compte plus gravement encore? Aurait-il été simplement "refait" comme un collégien par une fillette provinciale? Peut-être a-t-elle voulu se venger de son incorrection sur le chemin d'Eze.

A grands pas il rentre à son hôtel, le cœur et l'esprit en désarroi et il se heurte à M. Sansevino qui lui prend le bras :

—D'où revenez-vous ainsi vêtu d'une solennelle redingote? Vous ne vous êtes pas mariée, je suppose? demanda-t-il en riant.

Il tombe à pic, l'excellent Sansevino. Francis répond nerveusement :

—Je viens de chez le tailleur et j'estime qu'il faut un peu porter les choses pour savoir si elles vont bien.

—Ah! c'est ainsi que vous procédez?

Elle étouffait en montant les escaliers

TROP GRASSE

Cette femme a diminué son poids de 7 lbs., seulement. Cependant, elle considère que cela fait une différence énorme. Il n'y a certainement rien de dangereux à suivre un traitement pour maigrir, quand celui-ci redouble l'énergie et la vigueur.

Voici sa lettre : "J'ai 53 ans et je mesure 5 pieds. Je pesais 154 lbs. l'an dernier. Pendant six mois, sans changer ma diète, j'ai pris une demi cuiller à thé de Sels Kruschen. Mes hanches sont moins grosses, et habillée, je ne pèse que 147 lbs. Je me sens plus légère et monte les escaliers en courant. Avant j'étouffais en montant. Tous me disent que j'ai l'air très bien, car je suis dans un magasin et je n'ai pas beaucoup d'exercice à la marche. Le résultat n'est peut-être pas merveilleux, mais l'important c'est que je me sens beaucoup mieux qu'avant — moins lourde — et j'ai du plaisir à danser." — (Mlle) J. H.

Basé sur un principe scientifique — composé de six sels différents — Kruschen assure un fonctionnement normal des glandes, nerfs, sang et organes du système, et maintient un bon état de santé. En même temps que vous vous appliquez à rendre votre poids normal, il refait votre énergie et votre vigueur.

GRATIS!

Fortifiez votre Santé et Embellissez votre Poitrine

Toutes les Femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil.



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang, avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, éprouvé pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

ENGRAISSERA RAPIDEMENT LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont : Jeudi et samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
BOITE POSTALE 2353 — Dépt. 2
5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA

UNE OFFRE EXTRAORDINAIRE POUR UN TEMPS LIMITE !

Afin de permettre à tout le monde, cet hiver, de se procurer de la lecture divertissante au meilleur marché possible, nous avons décidé de réduire, pour un temps limité, le prix de certains abonnements.

Pour \$ **2.00**

Vous recevrez pendant un an :

La Revue Populaire et Le Film

Pour \$ **4.00**

Vous recevrez pendant un an :

Le Samedi et Le Film

Pour \$ **4.50**

Vous recevrez pendant un an :

La Revue Populaire et Le Samedi

Pour \$ **5.00**

Vous recevrez pendant un an :

Le Samedi, La Revue Populaire
et Le Film

(Cette offre est pour le Canada seulement)

BULLETINS D'ABONNEMENT

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement combiné à LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$4.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement combiné au SAMEDI et au FILM.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$4.50 (Canada seulement) pour un an d'abonnement combiné à LA REVUE POPULAIRE et au SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement combiné au SAMEDI, à LA REVUE POPULAIRE et au FILM.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Prov. _____

Comme vous avez raison. Du reste, j'admire toujours votre élégance si réelle et si virile tout ensemble, achève avec composition le brave homme qui, menacé d'embonpoint, a toujours l'air d'être perdu dans les flots amples d'un pyjama.

Puis, il commença une fastidieuse dissertation sur les mérites respectifs et comparés des tailleurs anglais, parisiens et romains. Francis n'entendait rien. Sansevino insista :

—Vous ne me dites pas si vous préférez les cravates ton sur ton ou...

Puis, soudain, sans achever sa phrase, il se frappa le front en criant :

—Bon! j'allais oublier de vous dire que je vous cherchais juste au moment où vous êtes entré!

—Charmé, répliqua brièvement Francis.

—Nous vous enlevons, mon cher, c'est dit n'est-ce pas?

—Ah! oui, enlevez-moi au bout du monde si vous le voulez! s'écria Méréle avec un dégoût emporté.

—De la modération, jeune homme! Nous vous emmenons tout à l'heure à Nice.

—Je ne veux plus voir Nice!

—Oui, mais, dans le port de Nice, il y a un petit bateau qui va sur l'eau. Nous montons dans le petit bateau. Nous y avons le mal de mer. C'est délicieux. Et, demain, nous nous réveillons à Ajaccio, en Corse.

—Oui, je connais encore mes départements...

—C'est la dernière fantaisie de ma femme. Fantaisie à laquelle vous souscrivez.

Eh bien, il est heureusement inspiré ce terne Sansevino. Jamais Francis n'a au-

tant désiré fuir. Il lui semble qu'en s'éloignant il va laisser ici toute sa douleur comme on laisse un vêtement au fond d'une malle. Avidé, sans vouloir réfléchir ni se reprendre, il s'engage à fond:

—Je vous suis. J'irai n'importe où pour échapper à l'agacement que me cause ce pays!

—Alors, allez faire votre petite valise. L'auto nous emmène à Nice à 6 heures. Et, excusez-moi de ne pas vous faire voyager en yacht. Ce serait infiniment plus chic mais mes modestes moyens me refusent ce luxe...

—Mon cher, si vous n'aviez pas trois limousines vous pourriez vous payer un yacht, répond Francis en s'éloignant.

Sansevino le laisse partir; Méréle monte dans sa chambre et jette rageusement du linge dans un sac de voyage. Ah! oui, quitter ce pays où il vient de souffrir à pleurer, lui, un homme!

Pourtant le voici qui, déjà, se dit qu'il ne peut partir, même temporairement sans avertir Nicolette. Puis, il y songe, cette Nicolette n'est-elle pas complice de la jeune fille? Auraient-elles tout d'abord calculé qu'il serait intéressant de le capter? Allons donc, il ne peut se résoudre à croire à tant de vilénie. Du reste, Mlle Grimaldi n'est pas fine. En l'interrogeant adroitement il va très vite savoir ce qu'il en est. Raison de plus pour aller la voir.

En tenue de voyage, cette fois-ci, il se hâte vers la villa Fausta. Il entre sans bruit et voit sur la terrasse Nicolette travaillant seule. Il s'approche:

—Ah! vous voici, dit la brave fille. Miranda vient justement de retourner chez elle. Elle ne tenait plus en place!

—Est-ce possible? dit-il anxieux. Je

gage, Nicolette, que vous savez ce qui la rendait si trépidante.

—Mon Dieu, elle m'a dit qu'elle venait d'éprouver un grand bonheur. Elle semblait porter de la lumière en elle!

Cette lumière c'est — en réalité — l'espoir d'être bientôt demandée en mariage par Francis. Mais le jeune homme croit que seul l'aveu du jeune inconnu est cause du rayonnement de Miranda dont parle Nicolette et, rapidement, il quitte la villa Fausta. A la pensée qu'un autre la serrera dans ses bras en l'appelant sa femme, une douleur aiguë le frappe au cœur.

Il devrait regagner son hôtel. Il ne peut s'y résoudre et ses pas incertains le conduisent vers le cap Ferrat. Il arrive, presque sans s'en apercevoir devant la villa des Portiques.

Il tressaille, se rappelant que c'est dans ce lieu d'une grâce si noble que, jadis, on trouva Miranda, couchée près d'une touffe d'asphodèles. Il y pénètre et fit un bond de côté en apercevant Paliano suivi de sa fille.

Elle! Un chapeau clair l'abritait du soleil et dérobait son visage mais il reconnaissait entre mille son pas flexible qui gardait jusque dans la marche l'harmonieuse élasticité d'une danse.

Puis il remarqua que Paliano semblait quereller la jeune fille. Celle-ci baissait la tête sans répondre. Francis entendit quelques éclats de voix: "Jamais, entendstu, jamais je ne permettrai cela!" De quoi parlait-il?

Intrigué, Méréle tendit l'oreille. Mais l'archéologue s'éloignait, gagnait une porte dérobée et finalement il disparut. Et Miranda?

Elle était restée dans le jardin, pensive, ouvrant et fermant machinalement un livre qu'elle tenait à la main et si absorbée qu'elle poussa un cri en s'entendant appeler:

—Mlle Paliano!

Elle releva la tête et resplendit en s'écriant:

—Vous! vous ici!

—Je regrette infiniment de vous déranger, dit-il froidement. Je ne m'attendais certainement pas à vous trouver là. Autrefois, vous ne fréquentiez guère les Portiques. Auriez-vous donné rendez-vous à... celui que vous avez choisi...

—Celui que j'ai choisi? répéta-t-elle en levant sur lui ses yeux clairs pleins d'étonnement.

Mais ce regard transparent, cette figure ingénue l'irritèrent plus que tout. Il riposta, âpre comme il ne l'avait jamais été avec une femme:

—Oh! cessez vos petites comédies! Elles sont peut-être délicieuses et vous y faites preuve d'un talent supérieur. Je vous en félicite. Toutefois, je me demande si votre mari de demain n'aura pas quelquefois à regretter que sa femme possède une habileté si remarquable.

—Mais je ne comprends pas un mot de ce que vous dites! s'écria Miranda douloureusement. Moi, un mari? un fiancé? Je ne connais personne. Qui vous a raconté cela? Oh! c'est Mme Sansevino qui aura eu la perfidie de dire de telles choses!

—Ne parlez pas sur ce ton de ma cousine Grâce. Toute coquette, toute minaudière qu'elle soit, elle est incapable de duplicité! On ne m'a rien raconté. J'ai vu et cela suffit!

—Et qu'avez-vous pu voir? je ne connais personne!

—Personne? vous êtes bien sûre?

—Certaine! balbutia-t-elle, glacée par l'air sombre de Méréle.

—Et le jeune homme qui, tout à l'heure, vous entretenait passionnément sur le sentier de l'île de France!

Antoine! s'écria Mlle Paliano en reculant de surprise.

—Tiens, vous admettez que "personne" ait un nom?

—Mais pourquoi penser, balbutia-t-elle, que nous sommes fiancés? Que je l'ai choisi?

—A la façon éperdue dont il vous parlait; à votre attitude recueillie, émue, troublée!

—Oui, j'étais émue, troublée en l'écoutant. C'est vrai. Il y avait des mois qu'il était sorti de ma mémoire, des mois que je ne l'avais vu, et, brusquement, je le rencontre. Il me dit qu'il part pour Rome et me demande si je consentirai à devenir sa femme, plus tard, quand il sera un grand artiste. Hélas! peut-on recevoir en dansant l'aveu d'un grand et sincère amour?

Francis respira: il la croyait. Son récit était spontané, véridique et la joie de la retrouver aimante le suffoquait. Il murmura pourtant:

—Sans doute l'avez-vous encouragé...

—Oh! comment pouvez-vous le supposer après nos paroles d'hier soir, au casino, pendant la Redoute.

—Vous lui avez tendu une fleur...

—Oui, machinalement, pour remplacer les mots de consolation que je ne trouvais pas parce que je suis trop heureuse. Et, tenez, ajouta-t-elle, ouvrant le livre qu'elle tenait, regardez ces morceaux déchirés, c'est une carte qu'Antoine a glissée tout à l'heure dans mon livre. Bon papa vient de la trouver à l'instant...

—Est-ce pour cela qu'il semblait vous gronder?

—Oui. Rapprochez les fragments, lisez: "Chère Mademoiselle Miranda, je ne sais si j'aurai l'occasion de vous voir avant de partir pour Rome. Et si je vous vois, hélas! je crains que vous me repoussiez. Hé bien, laissez-moi vous jurer en dépit de tous vos refus je travaillerai dans l'espoir de gagner, à force de fidélité, le cœur rebelle de la Sirenetta!"

—Mimi, petite Sirène, pardonnez-moi!

Il s'était agenouillé devant elle et baissait respectueusement sa main. Elle dit:

—Comme vos doutes m'ont fait du mal!

—J'ai été puni, j'ai beaucoup souffert!

—Je le vois, dit-elle. Vous avez des yeux plus profonds qu'autrefois et qui

me feront bien plus de peine encore que jadis!

—Non, toute peine, tout malentendu est à jamais fini entre nous. Ah! Sirenetta, enfant chérie, m'aimez-vous?

—Si je vous aime!

L'amour et le bonheur se répandirent sur son visage comme un flamme pourprée; ses yeux eurent un éclat extraordinaire. Appuyés à un portique, tous deux prenaient le ciel à témoin de leur tendresse. A l'horizon les cimes violettes s'évaporaient subtilement dans le ciel, une douceur universelle les entourait. Elle murmura :

—Francis, ma vie entière est à vous!

—Oui, je la veux cette vie en fleurs, dit-il passionnément. Allons tout de suite au cloître. Je demande votre main dès ce soir. Hélas, je sais qu'il y aura une résistance opiniâtre de la part de ma mère, nous serons plus forts si nous sommes fiancés!

Miranda pâlit. Elle interrogea :

—Votre mère ne consentira pas à... ?

—Pas tout de suite, certainement.

—Oh! c'est vrai. Je suis une enfant trouvée!

Et elle fondit en larmes.

—Mimi, calmez-vous. Mon Dieu, dois-je vous faire souffrir dès nos premières paroles d'amour? Ne rougissez pas du hasard de votre naissance. J'en suis fier moi, très fier!

—Vous êtes avocat... on vous jettera peut-être au visage l'humble extraction de votre femme!

—Et moi, je répondrai aux insultes que je m'honore d'avoir préféré à la bêtise ancestrale de quelque fille sotte et bien née, l'esprit, la beauté, la noblesse d'âme d'une enfant élevée par un savant et une sainte!

—Que vous êtes bon et fier, cher Francis! Mais, votre famille pensera autrement.

—A moi de les convaincre, de les gagner à vous!

—Votre mère me dédaignera...

—Ma mère a résolu de me marier à Vittoria. Même si je lui présentais le plus beau parti de France, elle lui serait hostile au début, par principe, choquée, outrée que j'aie osé faire un autre choix que le sien! Je l'ai si peu habituée à m'accorder ce que je veux. Je l'ai horriblement mal élevée, ma mère, ajouta-t-il en souriant.

—Alors?

—Puis, il y a toute une kyrielle de Mèrelle que vous ne connaissez pas. Des oncles revêches, de respectables tantes...

—Tous contre moi! murmura Miranda avec effroi.

—Eh bien, je ne le crois pas, dit le jeune homme avec décision. Il y aura certainement un parti pour vous. Par esprit de contradiction chez les uns. Et, chez les autres, par sympathie véritable. Malgré cela, il faudra certainement un peu de temps. Est-ce que vous avez peur de manquer de patience, Mimi? demanda-t-il avec un reproche tendre.

—Oh! ce n'est pas à cela que je pense. Tout à l'heure, comme je vous le disais, bon papa a trouvé la carte d'Antoine dans un livre... dans *Paul et Virginie*, justement.

—Grands dieux! auteur et missive n'ont pas dû avoir un succès!

—Ce fut un fiasco épouvantable. Bon papa, après avoir manipulé Bernadin de Saint-Pierre avec l'expression du plus outrageant dédain...

—Soyez donc un innovateur!

—L'a ouvert d'un doigt malveillant. Crae! il tombe sur la carte, la lit et crie: "Nom d'un trap." Il n'a même pas eu la force de le dire en entier. Je vous assure que je ne risais pas. Je suis très désolée avec bon papa pour les petites choses, mais je le crains beaucoup pour les grandes. Il m'accusa d'avoir une correspondance clandestine avec M. Donadei. Je lui jurai le contraire, ce qui est vrai. Mais, quand je lui racontai qu'Antoine m'avait demandée en mariage pour une date éloignée, il fut plus irrité que jamais!

—Pourquoi cela?

—Il dit qu'il a l'horreur des longues fiançailles pendant lesquelles la jeune fille attend que le jeune homme... veuille bien l'oublier... Ce sont là ses propres paroles et je craindrais qu'il vous éconduisit! Que dirait-il en apprenant que je vous ai connu sans qu'il le sache, sans que votre mère soit consentante? Enfin, il est fier, et refuserait de me laisser en-

trer dans une famille qui m'accueillerait mal!

—Oh! Miranda, quelles idées vous vous faites!

Il insistait, mais, nerveuse, prise d'une panique soudaine, elle reprit :

—Francis, j'ai confiance en vous. Je sens que nul serment ne nous liera mieux que celui que vous me faites. Ne parlez à bon papa que lorsque nous pourrions fixer la date des noces. Actuellement, il m'empêcherait de vous écrire. Déjà, tout à l'heure, il a parlé de content...

—Vous religieuse? C'est impossible!

—Religieuse, non, mais pensionnaire jusqu'à ma majorité!

Elle se mit à sangloter. Emu, Francis l'entraîna vers un bloc de marbre. Il s'assit près d'elle tendrement. La splendeur crépusculaire les entourait. Pas un souffle ne courait la houppe des graminées, le lieu était grandiose, muet et immobile comme une imagination fixée sur une toile; et Francis parlait de l'avenir près du berceau de Miranda.

XII

L'adieu

Miranda aidait Joconde à balayer la pauvre mesure de la vieille Thélise quand Joconde lui dit :

—Tu peux aller faire un tour maintenant. Je vais faire la soupe.

Mais Thélise retient la jeune fille au passage et lui dit :

—Je veux d'abord lui dire son avenir. Tiens, petite, prends dix épingles dans la main et jette-les sur la table en fermant les yeux.

Elle sort dix épingles rouillées grosses comme des clous. En riant, Miranda les prend et les jette tandis que Joconde hausse les épaules, incrédule.

—Oh! oh! dit Thélise, en baissant la voix, je vois là un amoureux... deux amoureux... un que tu aimes... un que tu repousses!

Miranda palpite. Heureusement Joconde, cherchant un chaudron, fait un bruit qui couvre les paroles de la vieille.

—Et l'amoureux qui me plaît me sera-t-il fidèle? demande Miranda.

—Lui? ma foi je vois d'abord du soleil sur vous... puis une grande ombre... Un étrange obstacle que je ne puis expliquer... C'est comme un mur dressé entre vous...

—Je devine, dit la jeune fille, ce mur c'est le Monde, la famille qui s'oppose à notre bonheur. Aurons-nous beaucoup d'épreuves.

—Je n'en vois qu'une, mais si grande!

—Distingues-tu la fin de nos misères?

—La fin, oui j'étudie... je vais la voir... Ah! voilà Joconde qui ouvre la fenêtre et le mistral a dérangé les épingles au moment où j'allais voir la Vérité!

—Oh! quel malheur que Joconde ait ouvert!

—Va, dit Thélise, ce n'est pas ta maman qu'il faut accuser. C'est le Destin qui, tout d'un coup, n'a pas voulu se laisser voir...

—Miranda, va donc faire un tour, insiste Joconde qui n'aime pas les discours de Thélise à sa petite.

Elle sort et soudain tressaille. Car, non loin, dans la rue, elle aperçoit Francis. Lui aussi la voit et se hâte vers elle.

—Vous ici ce matin, dit-elle. Je dois aller cette après-midi à la Fausta.

—Je n'y serai pas. Mon départ est avancé de deux jours. Je viens de recevoir ce télégramme de Rome: "Mariage fixé jeudi, Mme Mèrelle sera Rome mercredi soir, presse ton départ—Tomaso."

—Nous quitter si vite! murmura-t-elle.

—Miranda, dit-il, l'entraînant vers un banc de pierre, voici à Rome l'adresse à laquelle vous pourrez m'écrire poste restante car je ne veux pas que les Sansevino puissent surveiller ma correspondance!

—Resterez-vous longtemps là-bas?

—Le moins possible, bien que ma mère, venant à Rome pour le mariage de mon ami d'enfance...

—Et pour le vôtre certainement, achève Miranda, elle tentera de vous faire séjourner là...

—Miranda, dit-il d'un ton net, j'engagerai immédiatement la bataille. Je crains de peiner ma mère, c'est vrai. Mais j'ai charge de votre âme charmante et délicate, de votre cœur confiant et

l'on devra s'incliner. Très vite je reviendrai vous chercher pour vous emmener ensuite à Neuilly dans la bonne vieille maison familiale...

—Qui sera choquée de m'abriter...

—Miranda! cria Joconde tout à coup. Ils tressaillirent. Miranda allait-elle refuser à Francis le baiser des fiançailles si ardemment souhaité? Non, il ne peut la quitter sans ce viatique délicieux, sans cette affirmation éphémère et enivrante de leur amour. Il enfonce ses épaules dans ses bras et, sans un mot, fatalement, leurs lèvres se scellent, éperdues, serment passionné échangé au bord de l'avenir; avenir, contrée mystérieuse où l'oeil humain ne peut jamais rien distinguer...

XIII

Le bonheur comme un page...

Le bonheur, comme un page, suit les pas de Miranda.

Un bonheur léger, câlin, infini comme la brise d'été, comme toutes les choses douces et suaves de la vie; un bonheur sans l'émotion quotidienne des paroles de Francis, mais fleuri de confiance et de rêves ingénus. Dans quelques jours elle recevra une première lettre de M. Mèrelle. Elle pressent que celle-ci la comblera de félicité et sent passer sur sa bouche la glorieuse saveur de la vie. Malgré elle, son imagination court sur les routes de la joie.

Elle imagine la surprise triomphante de Joconde, le consentement revêché et—au fond—charmé de Paliano quand on viendra la demander en mariage. Puis ses noces dans la chapelle, l'émotion du curé, le miroitement argenté de sa robe de satin blanc, la beauté de la tunique de Venise, portée un soir à la Redoute Blanche et que Nicolette lui donnera, comme présent de noces, a dit Mlle Grimaldi. Elle voit Neuilly, enfin, et le salon de lampas vert, avec la petite alcôve où il doit faire bon se blottir et se sentir aimée sous le portrait limpide et innocent de l'aïeule peinte par Devéria.

La côte d'Azur ne compte plus...

Et Saint-Jean, autour d'elle, se fait toute beauté et toute grâce comme un tendre ami qui craint d'être abandonné. Chaque jour les couleurs semblent s'accroître pour lutter contre le soleil éblouissant. Le rose des géraniums et des rosiers s'enflamme, les pins ont des tons d'émeraude, la blancheur des maisons devient adamantine et la mer est bleue comme la gorge des paons.

L'Ascension est venue dans un envol de carillons et de bénédictions, Miranda a reçu une lettre de Francis.

"Rome, place d'Espagne.

"Tendre petite fiancée j'ai votre bague; elle est là, sur ma table. C'est une émeraude. Elle semble fixer sur moi un doux oeil vert, son regard me rappelle le vôtre. Et cependant je ne l'envoie pas ce soir car il faut que je fasse changer l'anneau, trop grand pour le doigt fuselé de ma délicieuse petite Sirène.

Ici, à Rome, j'habite chez les Sansevino et ma mère arrive tout à l'heure. Dès demain (je veux lui laisser le temps de se reposer et d'être de bonne humeur) je lui parle de vous. Je veux même que ce soit elle qui vous envoie l'émeraude.

"Joignez vos chères petites mains, ô ma fiancée, et priez de tout votre cœur pur pour que cette entrevue nous soit favorable. A vos prières je confie notre double bonheur: intéressez à notre cause tous les Saints du Paradis et Dieu lui-même.

"A jamais votre Francis.

"P. S. — Tout de suite après mon entrevue avec ma mère, et quelqu'en soit le résultat, je vous écris."

On imagine avec quelle anxiété Miranda attendit la prochaine lettre. Elle n'était plus maintenant en présence de rêves plus ou moins précis mais face à face avec la réalité. Celle-ci serait-elle cruelle?

Or, deux jours après, Francis écrivait: "Notre cause est presque gagnée! Il serait trop long de vous raconter notre conversation ou plutôt ma plaidoirie car j'ai plaidé notre union devant un juge

partial et, après mille alternatives de reproches, de larmes... je suis parvenu à lui faire accepter — en principe — notre mariage.

"Je suis fou de joie. Mais ma mère m'impose une condition: elle veut, dit-elle, éprouver la constance de mon amour pour vous. Les Sansevino partent pour une croisière ces jours-ci et m'invitent ainsi que ma mère. Nous partons.

"Ce voyage doit durer quinze jours à trois semaines. Nous touchons à Athènes, à Constantinople. De là nous gagnons la côte roumaine, puis Bucarest où nous prendrons l'Orient-Express qui me ramènera à Paris avec ma mère. Si à mon retour je suis toujours décidé à vous épouser, elle s'engage à demander votre main.

"Donc la partie est gagnée. Imaginez-vous qu'une tendresse comme celle que je vous porte puisse s'user en trois semaines de voyage, même avec le concours de Vittoria et de Grâce Sansevino qui, elle, ne se tient pas pour battue!

"Je vous écrirai à chaque escale; je ne verrai les beautés de la Grèce et de la Turquie qu'au travers de votre souvenir. Je vous emporte dans mon cœur. Dans trois semaines vous serez officiellement ma fiancée!"

Alors Miranda qui croyait son bonheur arrivé à son apogée constata qu'elle est encore plus heureuse que la veille parce que sa confiance a augmenté. Et elle pressent que dans trois semaines son allégresse sera encore plus vive! Beaux jours de printemps, beaux jours couronnés de roses et d'amour... sans un pressentiment. C'est la période de soleil prédite par la vieille Thélise.

Et, fidèle à sa promesse, Francis lui écrit d'Athènes. Chaque pays traversé n'est pour lui qu'un cadre où il place la silhouette de celle qu'il aime. Il l'imagine — en danseuse sacrée — sous le péristyle du Parthénon ou entre les colonnes énormes d'Olympie. A Constantinople elle devient une petite Caucasiennne blonde, récemment dépoignée de son voile. A Stamboul elle est sultane tandis qu'elle est une marchande de figues sur la rive des Eaux-Douces d'Asie.

Ces métamorphoses emplissent ses lettres et amusent Miranda. Il lui conte aussi les mille ruses de sa mère et des Sansevino pour le rendre amoureux de Vittoria.

"Cela en devient ridicule, écrit-il, on croirait qu'elle est laide et sans dot et qu'en dehors de moi nul sur terre ne l'acceptera! Alors qu'elle peut si aisément se marier quand elle le voudra et avec qui elle voudra!

Mais la Sirennetta devine très bien le motif qui pousse la belle Romaine à s'attacher à Francis; il lui plaît, elle l'aime, Miranda trouve cela très naturel. Aussi elle tremble un peu malgré tout et elle a hâte que cette fameuse croisière prenne fin.

"Cette après-midi, écrit Francis, nous levons l'ancre pour la mer Noire et les côtes roumaines où nous aborderons à Constantza. Nous ne serons pas à Bucarest avant mardi prochain; je n'aurai plus le temps de recevoir de lettre de vous avant mon retour à Paris. Oh! j'espère trouver en y arrivant un doux et précieux petit billet de vous! Je l'attends, je l'espère, bientôt nous serons réunis."

Miranda embrasse cette missive. La coupe du bonheur est posée devant elle, elle s'approche pour la saisir...

Mais il y a si loin, parfois, de la coupe aux lèvres.

XIV

Après le soleil...

Frappée d'insolation, Beaulieu est morte... ou semble telle. Les rues sont vides d'auto et les jardins désertés... Tous les hôtels sont fermés. Le Bristol, où Francis a séjourné, est muet comme un grand mausolée blanc. Partout les volets clos ont un air morne et hostile de choses butées, repliées obstinément sur des secrets. Sur les rideaux de fer des magasins en lit les adresses estivales. Succursales à Vichy, Aix-les-Bains, Biarritz, Deauville. Est-ce que les gens chics demeurent sur la Côte d'Azur pendant la chaleur? Jamais de la vie! Ils abandonnent ces rivages splendides pour le nord où l'on gèle en plein mois d'août, le nord où il pleut sans trêve.

Les indigènes, par contre, saluent l'été avec joie. Ils se retrouvent entre eux et ils retrouvent leur pays. On cesse, dans les rues, d'entendre parler toutes les langues sauf le français, on se sent enfin en famille.

Miranda, par la promenade Maurice Rouvier, se hâte vers le Val Majour et la villa Fausta. Le souci creuse son front. Elle arrive, ouvre une petite porte dérobée et, par une allée de mandariniers, se dirige vers la terrasse. Nicolette y est installée. De plus loin qu'elle l'aperçoit, Mlle Paliano crie d'une voix inquiète :

—Y a-t-il du courrier, aujourd'hui, Nicolette ?

La vieille femme tressaille puis ouvre ses mains vides et secoue la tête.

—Rien ! encore rien ! rien depuis trois semaines ! dit sourdement la jeune fille en se laissant tomber près de Nicolette. Je suis désespérée !

—Voyons, Miranda, prends patience, dit la bonne femme, sans grande conviction cependant. Depuis le départ de Constantinople, reprend-elle, bien des choses ont pu arriver... Il est peut-être souffrant... un accident est survenu sans doute.

—Ah ! je l'ai cru ! je l'ai cru ! Tu sais par quelles angoisses je suis passée ! mais je ne puis plus redouter cela qui était à la fois ma torture et mon espoir. J'ai vu ce matin dans le *Figaro* qu'on annonçait l'arrivée à Paris, au Ritz, de Mme Sansevino et de sa belle-sœur Vittoria "dont le mariage sera célébré l'hiver prochain." Je comprends tout !

—Montre-moi ce journal, dit Nicolette inquiète.

—Ce n'est qu'un fragment que j'ai trouvé par hasard. Il enveloppait un livre. Tu vois : M. et Mme Sansevino reviennent de la mer Noire où ils ont fait une croisière en compagnie de M. et de Mme Mèrele.

—Le reste manque...

—Il est facile de le reconstituer. Francis s'est fiancé à Mlle Sansevino. Nicolette, je le sens : On a réussi à le circonvenir, il a obéi à sa mère, il ne m'écrit plus...

—Il t'écrit au moins pour s'excuser.

—On se dispense souvent de lettres pareilles. Et, cependant, tant que je n'aurai pas reçu de réponse à mes questions — car je lui ai écrit trois fois à Neuilly — en dépit de tout, j'espère contre l'évidence même.

Cette fois Nicolette qui toujours l'encourageait à espérer, sursauta et dit :

—Ma pauvre enfant, il ne faut pas conserver d'illusion. Il n'est pas certain qu'il ne t'écrit jamais plus, mais il est probable qu'il va épouser cette Mlle Vittoria... on en a une autre.

Une autre ?

—Sait-on jamais ! Les hommes sont si fourbes, il savent si bien jouer la comédie. Jadis j'ai été fiancée et abandonnée comme toi. Maintenant je n'ai plus confiance en Francis. Je le croyais différent des autres ; je vois que les hommes sont tous pareils !

—Je ne veux pas te croire !

Mais qu'importait la confiance de Miranda ? Le fait était là : depuis sa lettre de Constantinople, Francis n'avait plus donné signe de vie depuis des semaines.

Impossible de croire à un accident puisque les journaux parlent de leur retour. Il n'y avait, pensait-elle, rien d'autre que la vie cruelle qui avait eu raison de la tendresse de Francis pour Mlle Paliano. Une mère a de tels arguments ! L'ambiance luxueuse l'avait détaché de son humble amoureux. Peut-être, au retour, s'était-on détourné de la route pour aller au château de Lempz où habitaient le prince et la princesse Polesky, les cousins de Vittoria, dans ce domaine où la chasse était aussi fameuse que les collections. Il avait mangé dans le service de vermeil, célèbre dans toute la Pologne, couché sous des plafonds peints de déesses et, séduit par ce faste, il s'était fiancé à Vittoria afin de pouvoir désormais, lui, bourgeois de France, appeler "cousins" des quantités de hobereaux ou de grands seigneurs égaillés sur toute l'Europe.

Toutes ces visions défilaient tumultueusement dans la pensée de Miranda et, incapable de supporter sa détresse, la jeune fille quitta la villa Fausta, se hâtant vers Beaulieu dans un besoin d'étourdir sa peine en marchant.

Quel soleil ! La petite ville déserte est en léthargie...

Soudain, cette mort ardente des choses étreint Miranda...

L'abandon... l'oubli...

Non, elle se refuse à manquer ainsi de confiance. Il faut chasser ces idées torturantes. Thélise, la vieille indigente d'Eze, lui a prêté, après une période de soleil, une pénible période d'ombre... mais, au moment de voir si ce moment d'obscurité se terminait et comment il prenait fin, le mistral à soufflé, dispersant les épingles comme si le destin lui-même étendait sa main pour empêcher qu'on levât de force le masque derrière lequel il cache son visage. Qu'est-ce donc qui se dérobe ? quel espoir ou quelle affreuse réalité ? La période d'ombre se terminerait-elle par la mort ?

Puis, soudain, Miranda se reproche d'ajouter foi à des prédictions de vieille paysanne. Mais elle ne peut chasser le doute. Où était-elle cette bague de fiancée, l'émeraude pareille à ses yeux de sirène et que la mère elle-même devait lui envoyer ! Sans doute ornait-elle maintenant la main de Mlle Sansevino. Oh ! ce n'était pas la gemme que Miranda regrettait. Avec quelle ferveur elle eût chéri un simple et rigide anneau de fer, pareil à celui que les patriciens romains donnaient à leur fiancée. Que lui importait l'hôtel de Neuilly, le salon vert et l'alcôve étroite ? Une petite maison humble avec lui et sa joie l'emplit de richesse.

Elle prit sa tête dans ses mains, puis se redressa. Non, elle voulait espérer encore. Elle reprit sa marche, tâchant de se remémorer les commissions qu'elle devait faire. Puis, soudain, la vision nette de Francis tenant Vittoria dans ses bras passa devant ses yeux et elle tomba sur la route.

XV

La brisure

Elle était bien malade leur petite Mimi depuis cette après-midi où on l'avait ramenée de Beaulieu. Pas de délire, peu de fièvre, mais le souffle court dans sa poitrine perpétuellement oppressée.

Elle ne se plaignait pas, prenait les médicaments ordonnés, se levait quotidiennement. Mais, souvent, comme aux mauvaises heures du siroco, elle se dressait, étouffant, pétrissant entre ses mains amaigrées la couverture que Joconde posait sur ses genoux.

Alors, on ouvrait les fenêtres, Paliano agitait un éventail et l'on ne cessait de craindre que lorsqu'elle retombait épuisée, mouillée de sueur, dans son fauteuil.

Le curé connaissait la cause de sa souffrance. Mais elle avait exigé le secret et, au cloître, on se disait :

—Qu'a-t-elle donc ? Elle était enfin robuste, débordante de vie. Voici que, de nouveau, ses yeux deviennent mornes, elle demeure muette pendant des heures entières et sanglote quand Nicolette ne vient pas la voir !

Hélas ! Nicolette, désespérée du résultat de son intervention, arrivait toujours les mains vides. Francis n'écrivait pas... Rien en réponse aux six lettres éperdues que Miranda avait envoyées à Neuilly.

Que de femmes ont connu ces attentes déchirantes !

Un jour Paliano, fatigué par la chaleur, somnolait dans son cabinet de travail.

Soudain il se réveilla en sursaut. Il venait de rêver que Miranda, assise devant lui sur un escabeau, s'amusait à rayer avec un stylet son plus précieux camée ! Il s'éveilla donc brusquement, ouvrit de grands yeux indignés et ne rencontra que le vide.

Non, Miranda n'était plus là, juchée en équilibre sur l'escabeau gothique. Il ne voyait plus le minois enjôleur sous les boucles aussi folles que les volubilis du jardin et, avec un subit pignon au cœur, il se rappela qu'elle devait dormir, exténuée.

Paliano n'était pas un spirite, mais, il croyait fortement à la vertu de la suggestion et de l'auto-suggestion. Il était persuadé que la distraction guérirait sa petite fille. Seulement, le pauvre homme n'imaginait pas plus sûre distraction que des lectures ou des conversations archéologiques. Aussi, quand ses yeux tombèrent sur son travail, étalé sur la table

devant lui, il tressaillit de joie. Il avait trouvé la "distraction" cherchée.

Ce travail était un rapport détaillé sur les étonnants bijoux d'un chef barbare de la secte des Gnostiques, qu'il venait de découvrir fortuitement dans un terrain à lui. Comment avait-il été enfoui là ? C'est ce qu'il s'attachait à expliquer au moyen d'une série de déductions savantes. Il décrivait les bracelets, les torques, les anneaux et enfin un collier à intailles gnostiques avec les sept voyelles des planètes.

Souvent, au milieu de son travail, il se levait, allait soulever le couvercle du coffre et regardait les bijoux d'or. Nul n'était au courant de cette découverte, hormis le curé, et Paliano avait même été très content que, depuis trois mois, Miranda ne vint plus aux fouilles. Car il avait toujours souhaité lui faire un jour la surprise de cette trouvaille en lui annonçant victorieusement : "Siretetta, dix, quinze, peut-être vingt mille francs, vont rentrer ici !"

Il pourrait donc acheter d'autres terrains, exécuter des fouilles importantes. Il exultait.

Sa joie tomba. Cela, c'était un avenir incertain. Miranda malade était le présent. Et bien ! il renonçait au plaisir de la surprendre. Il allait lire immédiatement son rapport à la jeune fille. Il se leva, ramassa les feuillets, vérifia le numérotage et, d'un pas encore alourdi de sommeil, remonta au jour et gagna le cloître où Miranda rêvait.

—Siretetta, dit-il d'un ton alégre, je vais te lire une communication sur de nouvelles trouvailles. Hein ! tu es contente ?

Et il ne doutait pas, le pauvre homme, que la jeune fille ne dût être enchantée.

Mais Miranda secoua la tête :

—Cela ne t'intéresse donc pas ? s'écria Paliano stupéfait, tandis que ses rares cheveux gris se hérissaient sur son crâne brillant.

—Rien ne m'intéresse plus sur terre ! répondit la jeune fille.

—Que dis-tu là ? Ah ! Miranda, tu me caches quelque chose !

Alors elle eut un grand sanglot et, jetant ses bras autour du cou du vieillard, elle lui raconta tout.

—Par exemple ! s'écria Paliano en l'écoulant, par exemple !

Il étouffait de stupefaction et de colère. Ainsi Miranda, sa petite Mimi, la fille de son esprit, l'avait dupé ! Elle trahissait ses chers rêves d'avenir, mentait à toutes ses prévisions ! C'était la faillite de ses théories sur l'éducation "spartiate" qui devait faire d'elle une âme forte, insensible aux faiblesses de l'amour !

Miranda, comme n'importe quelle petite fille, s'était laissée gagner par de douces paroles. Elle devenait une vulgaire femme, une âme inconsistante, un chiffon dans les mains d'Eros ! Loin de dominer sa peine, de penser à autre chose, elle se mourait de désespoir !

—Et tu croyais en ses serments, disait-il, furieux. Ne t'ai-je pas enseigné que l'amour est menteur par essence ? Cet homme, un Parisien ! (Dieu sait pourtant quelle réputation de légèreté ils ont !) s'est moqué de toi.

—Oh ! non, c'est impossible ! protestait la jeune fille.

—Mais, ma pauvre petite, si tu m'avais raconté qu'un inconnu avait voulu t'embrasser en descendant d'Eze, je t'aurais tout de suite prévenue contre ce jeune homme : un libertin, un débauché, un misérable !

—Oh !

—Et Nicolette ! elle a fait un joli métier !

—Nicolette avait le droit de recevoir chez elle qui elle voulait !

—Eh bien ! qu'elle ne remette jamais les pieds ici. Elle est la cause de tout !

Il allait et venait dans la chambre, plein d'un brusque mépris pour la faible jeune fille qui s'était laissée tenter par Eros moqueur. Puis, il sortit tumultueusement.

—Es-tu fou de lui parler ainsi ! lui dit Joconde le soir. Tu sais bien qu'il ne lui faut pas d'émotions, le pauvre agneau.

Il haussa les épaules. Mais quand il l'aperçut, couleur de cierge dans son étroit lit blanc, son cœur creva. Il caressa les mains frêles. Il la confessa sa petite Mimi et, dans son chagrin de la voir si mal, ce fut pour lui une grande joie de la trouver pure.

Allons, c'était un moment pénible. Bientôt, comme sous les arceaux du cloître. Pour la faire sourire, il échafaudait des projets... scientifiques naturellement. Miranda secouait la tête sans répondre.

Toute sa vie se concentrait sur ce petit carré de papier qui ne venait pas. Savoir, savoir ! Ne plus être un pauvre cœur douloureux, suspendu entre un abîme de joie et un abîme d'angoisse. Un seul mot finissait par compter pour elle : certitude. Même la certitude de l'oubli, l'annonce de son mariage avec un autre, mais, savoir !

Parfois, elle se disait : "C'est fini, je sais qu'il ne pense plus à moi, j'offre mon sacrifice à Dieu. Je me résigne." Et, dès que l'heure du courrier venait, tout son être de nouveau se tendait vers la lettre attendue. Une impression dominait toutes les autres : Il m'a demandé d'être patiente et confiante, peut-être que je perd courage juste au moment où je vais entendre parler de lui !

Ainsi le cœur de Miranda s'obstinait dans l'espérance. Et les jours s'effeuillaient, tombaient un à un dans l'éternité.

La Côte d'Azur se desséchait sous la canicule. Depuis trois mois, pas une goutte de pluie n'était tombée sur la contrée. Les bois brûlaient sur les pentes des montagnes. Les jardins irrigués luttaient contre le soleil mais les potagers souffraient. Au Cloître, les lauriers-roses, couverts de corolles merveilleuses, ne semblaient pas sentir la chaleur. Un parfum amer et doux emplissait la demeure de Paliano. Miranda rêvait, étendue sur une chaise-longue et parfois Paliano, levant ses yeux au-dessus de son livre, disait sentencieusement, presque machinalement :

—Siretetta, l'amour est une chimère.

Mais la jeune fille le regardait si gravement qu'il se taisait, oppressé.

Eros... l'Amour... le vieillard le sentait, puissant, impalpable et présent dans la petite maison où souffrait Miranda. Il était là, embusqué sous les arceaux du Cloître, assis au chevet de la jeune fille. C'était lui qui emplissait ses prunelles d'une rêverie si douloureuse, lui qui la tenait engluée dans ses draps de malade. L'Amour ? Toute sa vie Paliano l'avait défié. Il se vengeait aujourd'hui en venant lui voler le cœur de sa petite fille.

Il changeait bien, Paliano. Accablé, il n'avait plus que des paroles de mansuétude pour tous et regardait sans colère, mais avec une pitié infinie, les couples qui se promenaient, le dimanche, dans les bois de Saint-Jean.

Et l'automne parut au seuil de l'horizon. De grandes pluies chaudes tombèrent sur la terre qui commença à se reposer des fatigues de l'été.

XVI

L'inattendu

Le train se précipite sous le tunnel.

Dans un des wagons la lampe éclairait mal et Antoine Donadei cessa de lire, regardant les rondes volutes de fumée qui s'épaississaient de chaque côté de la voie.

Puis, les pierres suintantes d'humidité de la voûte brillèrent faiblement à l'approche de l'issue, et bientôt, il cligna des yeux sous l'afflux de clarté bleue qui frappait ses regards.

La voie s'étirait comme une souple couleuvre le long de la Côte d'Azur. Encore un tunnel, la petite Afrique, la gare de Beaulieu. Le cœur d'Antoine bat avec force. Quelques mois plus tôt il quittait son pays. Son âme ardente et désespérée souhaitait Rome et regrettait Miranda. Aujourd'hui, il vient à Villefranche pour recueillir la succession de son parrain qui l'a nommé son légataire universel. Antoine a désormais de petites rentes qui lui permettent d'étudier tranquillement, sans recevoir d'aide de ses parents, et même de prendre femme s'il le souhaite.

Or, Antoine est descendu à Beaulieu, la station précédant Villefranche et, de là, il gagne Saint-Jean, se hâtant vers la maison violette de la pointe Saint-Hospice. Il dit bonjour à des connaissances et leur recommande de ne pas parler de son arrivée à ses parents qui ne lui pardonneraient pas d'être allé à Saint-Hospice avant de les avoir vus.

Il attend enfin le cloître branlant. Le bougainvillier est défleuré à cette époque

de l'année et n'a que des feuilles vertes. Il se décide à sonner. C'est Miranda qui lui ouvre.

—Vous, Monsieur Donadei! s'écrie-t-elle surprise. Nous vous croyions à Rome.

—J'en arrive.

Il s'informe de la santé de chacun, on lui répond évasivement. Il dit :

—M. Paliano est-il ici? je serais heureux de lui parler.

—Bon papa est sorti. Je ne sais où il est allé. Entrez donc.

Il la suit dans la petite salle dont le carrelage disparaît sous une jonchée de feuillage d'eucalyptus et de géraniums.

—Vous m'excusez, dit Miranda, il faut que j'aie terminé mes bouquets avant midi. C'est pour la chapelle.

Elle s'agenouille sur les feuilles odorantes de l'eucalyptus, courbées comme de petits cimetières et, tandis que Joconde parle, Antoine l'examine.

Cette visite inattendue anime la jeune fille. Du reste, la fraîcheur de l'automne l'a un peu remise et, seuls le petit menton pointu de chatte, la chair transparente comme l'albâtre lui donnent l'air d'une enfant anémiée par la croissance.

—Et vos études? demande-t-elle, en êtes-vous satisfait?

Il donne des détails et parle enfin de l'héritage qu'il vient recueillir. Cela transforme sa vie. Il va déménager, changer de quartier à Rome. Il décrit complaisamment la rue grave et paisible où il compte habiter. Son appartement aura vue sur les jardins de la villa Doria Pamphili et la pointe des cyprès se balance devant les fenêtres comme de grands pendules de bronze. Le matin, le froufrouement des oiseaux rasant les vitres l'éveillera. Le soir, par une échappée, il apercevra Rome entière se profilant sur l'or rouge du couchant.

C'est là qu'il rêve d'amener un jour l'épouse de son choix.

En disant cela, il regarde Miranda, qui se trouble un peu et se détourne, gênée.

Alors, il développe soigneusement une petite toile et la montre aux deux femmes :

—C'est une étude, dit-il, la "Vierge aux colombes". Si vous daigniez l'accepter...

Miranda se lève et saisit vivement le tableau.

Sur un fond de portiques dans le goût de l'Ecole d'Athènes de Raphaël, c'est une Vierge affinée, aux yeux verts, aux nattes blondes — Miranda enfin — qui, d'une main, soutient l'Enfant-Jésus et, de l'autre, offre des graines à un vol neigeux de colombes.

—Oh! la jolie imagination, s'écrie la jeune fille. Ces oiseaux d'un blanc si pur sur l'ombre mordorée des portiques! Ne faites-vous que des tableaux religieux?

—Non, mais j'ai pensé que pour vous...

—Je vais aller tout de suite l'accrocher dans ma chambre. Tu permets, Joconde?

Joconde acquiesce. Elle est si heureuse de voir s'animer cette petite Miranda devenue depuis des mois silencieuse comme une ombre. Un peu de bonheur et elle refluerait comme une plante sous la rosée.

Elle revient en fredonnant et Paliano qui rentre entend cette chanson esquissée. Quoi! serait-ce sa petit sirène dolente qui...? Il écoute avant d'entrer et reconnaît la voix d'Antoine Donadei.

Or l'archéologue se rappelle fort bien que c'est ce jeune homme qui le premier, voici des années, a jeté un oeillet à Miranda, dansant sur l'herbe dans un flot de tulle blanc. Comme Antoine, à ce moment-là, indigna Paliano! Et c'est lui aussi qui osa envoyer des déclarations à la jeune fille. Le vieillard n'a pas oublié la carte postale trouvée dans le *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre. Mais c'est aussi cet Antoine Donadei qui chérit la Sirenella d'un amour sûr! Ah! comme il a eu tort de ne pas favoriser cette union-là! Enfin, tout n'est peut-être pas perdu. Une tendresse reconnaissante envahit Paliano pour Antoine, resté fidèle à Miranda.

Cependant, en entrant, il ne peut s'empêcher de l'apostropher :

—Ah! c'est vous, dit-il, qui vous permettez d'écrire en cachette à une jeune fille?

Donadei connaît les théories de Paliano sur l'éducation spartiate et, se levant, il riposte en souriant :

—Je suis persuadé qu'à Sparte, un citoyen possédait une petite fille remarquable, était tenu de la garder enfermée dans le gynécée pour ne pas troubler ses compatriotes!

—Ah! jeune homme! répondit Paliano en lui frappant sur l'épaule, moquez-vous d'un vieux bonhomme comme moi!

—Oh! M. Paliano je vous respecte trop pour cela et je suis même venu pour avoir un entretien particulier avec vous...

—Il est midi, dit Joconde, il vaudrait mieux d'abord que vous vous missiez à table avec nous.

—Quoi, il est midi? s'écria le jeune homme. Alors, il faut que je me sauve. Que diraient mes parents s'ils savaient qu'arrivant de Rome, j'ai déjeuné ailleurs que chez eux? M. Paliano, me permettez-vous de revenir cette après-midi?

—Revenez dîner avec nous et allez chez vos parents, jeune homme.

—A ce soir dit Miranda, égayée, tandis qu'il s'éloignait en courant.

Quand il arriva chez son père la première exclamation de chacun fut : "Par quel train arrives-tu donc?" Mais, il embrouilla si bien les demandes et les réponses qu'on ne poursuivit point l'interrogatoire. On avait tant de choses à raconter. Après le déjeuner, Antoine dit à son père :

—Je voudrais te parler, papa...

—Oh! je devine pourquoi! s'écria Irène, sa sœur, une jolie fille qui riait toujours. Ce matin, je suis sûre que tu es allé à Saint-Hospice et que tu veux épouser la Sirenella!

—Mon pauvre enfant, dit M. Donadei, on n'épouse pas une enfant aussi malade!

—Malade? elle est anémique comme beaucoup d'adolescentes. Un changement d'air...

—Evidemment, dit Mme Donadei, un changement d'air lui ôterait peut-être du cœur le tourment qui la mine... Mais il est bien dur d'épouser une femme qui près de vous ne pense qu'à un autre!

—Que voulez-vous dire? interroge Antoine en pâlisant.

—Comment, tu ne sais pas qu'elle est folle d'un Parisien qui l'a abandonnée? Je ne t'ai pas dit cela dans une lettre? s'écria Irène.

—Je ne sais rien, balbutia Antoine.

Alors on lui donna tous les détails qu'Irène tenait de Teresa, la confidente de Miranda. Terrassé, il répétait : "Elle en aime un autre."

—Tu comprends, mon garçon, dit M. Donadei, il est impossible que tu l'épouses. Non point qu'elle ait cessé d'être honnête, je suis persuadé du contraire, mais ce serait trop triste pour toi!

Il n'entendait plus et fuyait hors de la maison, gagnant le sentier montant à la chapelle de la Vierge Noire pour trouver un coin où souffrir seul. Il fuyait, ivre de chagrin et de consternation. Elle aimait, la Sirenella, aimait! Il se déchirait le cœur à se répéter cela. Il s'assit sous un olivier, s'appuya contre le tronc bossu. "J'ai été fou d'espérer, c'eût été trop beau. Un autre lui a plu, elle en aime un autre et moi, je suis malade d'elle!"

Il se releva, continua d'errer. La précoce nuit d'automne arrivait. Il descendit sur la route et, machinalement, s'engagea dans le sentier de l'Île de France. Brusquement, il reconnut le pavillon mauresque abandonné, ses fines colonnettes de marbre rose, là où Miranda, quelques mois plus tôt, lui désignait la gloire comme seul but à son activité en lui offrant une passiflore!

Il sanglota sans larmes, éperdu de jalousie et de fureur contre cet inconnu qui lui volait le cœur de Miranda sans même la rendre heureuse en retour.

Et, peu à peu, un autre sentiment crût en lui.

Pure, intacte et délaissée, Miranda était une victime. Eh! bien ne pourrait-il la consoler, lui faire oublier l'infidèle? Oui, certes. La ferveur de sa tendresse guérirait la pauvre âme endolorie et, sur son cœur, elle perdrait le souvenir de sa première infortune.

Antoine se releva d'un bond. Il voulait maintenant épouser la jeune fille. A Rome, loin de ce pays qui lui rappelait sa peine, à Rome, près de lui, dans le tranquille appartement ombragé par les

cyprès antiques, elle se reprendrait à aimer la vie.

On la disait malade...

Non, on se trompait. Quelle maladie, sinon la tristesse pouvait, l'abattre? Et, de cette maladie-là, il jurait de la guérir.

Jamais il n'avait tant aimé Miranda. Consolé, possédé par un espoir violent, il s'en alla vers le cloître sous la pluie qui commençait à tomber.

Il arriva presque au moment de se mettre à table et s'excusa. Il avait, disait-il, été retenu par des cousins mais il comptait causer après le dîner avec M. Paliano.

Joconde avait soigné le menu et le petit vin de Bellet, que Paliano venait d'acheter tout exprès, eut vite fait de mettre son éclat artificiel sur les joues de Miranda. Pourtant, elle demeurait pensive, ailleurs, se rappelant sa dernière entrevue avec Antoine et la méprise de Francis.

Le dîner pourtant s'anima, grâce aux efforts de Paliano, et se termina presque gaiement. Puis, sous prétexte de fumer un cigare, les deux hommes sortirent sous les arcades du cloître.

Il pleuvait à torrents. Un bruit continu de gargouilles crevées emplissait la nuit sombre. Antoine parlait, enfiévré. En désordre il disait à l'archéologue qu'il avait appris la cause du dépérissement de Miranda. Hé bien, Si M. Paliano y consentait, il tâcherait de l'arracher à cet enlèvement mortel.

Soudain, dans l'ombre, Donadei entendit un sanglot étouffé : Paliano pleurait. Antoine n'osait plus parler ni montrer qu'il se rendait compte de l'émotion du rude vieillard. Mais l'archéologue lui dit :

—Ah! mon enfant il a fallu que j'arrive à mon âge pour pleurer, moi si dur, pleurer sur quoi? sur une enfant de 18 ans! sur un pauvre petit être qu'on a meurtri, piétiné. Ah! le misérable, si je le tenais!

—Je le lui ferai oublier, balbutia Antoine, permettez-moi de l'appeler ma fiancée!

Dans l'ombre il cherchait les mains de Paliano mais celui-ci, brusquement, gauchement le serra sur son cœur en répondant :

—Oui, oui, épousez-la...

Il se calma. Donadei sentait une profonde tendresse grandir dans son cœur pour cet homme rude qu'il avait cru dénué de bonté. Assis sur un banc, ils élaboraient un plan. Evidemment, Miranda se montrerait d'abord rétive à tout projet matrimonial. Mais, en persévérant, peut-être en suscitant en elle le désir de voir l'Italie, parviendrait-on à lui faire envisager le mariage avec Donadei.

Ils causèrent longtemps et comme ils rentraient dans le cabinet de travail ils aperçurent Miranda, debout dans la pénombre.

—Comment, tu es encore levée à cette heure-ci gronda le vieillard.

—Je viens d'entendre vos projets, dit-elle et je ne veux pas, non je ne veux pas que vous vous fassiez d'illusions! Je n'ai qu'un désir au monde et ce n'est point le mariage mais...

Elle s'arrêta.

—Qu'est-ce que c'est? interrogea Paliano.

—Savoir, savoir exactement ce qui s'est passé entre Francis et moi. Savoir s'il est marié ou non, s'il m'a complètement oubliée!

—Ah! s'écria l'archéologue, que signifie cette persistance d'illusion! N'est-il pas évident que tout est fini entre vous? Comment peux-tu en douter, ma pauvre petite? Du reste, un tel "contretemps" arrive tous les jours et à presque toutes jeunes filles. N'est-ce pas Antoine!

Antoine ne répondit pas.

—Non, dit Miranda avec fermeté, je ne pense pas que Francis m'ait oubliée purement et simplement. Un événement grave a dû motiver son attitude et c'est cette raison-là, ce puissant et secret motif que je veux connaître... J'ai le pressentiment qu'il y a un mystère là-dessous, comprends-tu, bon papa?

L'archéologue protesta pour la forme car, au fond de lui, il avait eu parfois l'impression que cet abandon si brusque n'était pas naturel et qu'un mystère se cachait derrière cet épais silence...

—Et, reprit la jeune fille, si je savais enfin, j'aurais le courage de me résigner.

Je voudrais aller à Neuilly, voir de mes yeux, entendre de mes oreilles...

Antoine et Paliano se regardèrent. Ils se rendaient compte que la jeune fille avait raison. Rien pour elle ne vaudrait de se rendre compte de visu, de l'innuité de son espoir. Enfin ce grand voyage, en la distrayant, serait le remède le plus salutaire pour l'arracher à l'obsession qui la minait.

—Oui, dit Antoine, il faut qu'elle aille à Paris.

—Mais, objecta Paliano, c'est un grand voyage...

Depuis quelque temps la maladie de Miranda avait épuisé ses économies et il n'avait pas encore trouvé à vendre les bijoux découverts. Il songeait aux frais considérables qu'entraînerait un tel déplacement pour lui et sa fille. Antoine étendit la main vers lui et allait lui proposer de lui avancer une somme quand un petit fait se produisit.

Miranda était accotée à un vieux meuble et, son écharpe s'étant accrochée dans une poignée, elle tira, sans même s'en apercevoir, sur un des tiroirs de ce meuble et l'ouvrit. Les yeux de Paliano tombèrent ainsi sur un petit carton bleu... le carton contenant le camée rose...

Il tressaillit. Et lui qui n'était pas superstitieux eut cependant l'impression très vive que le Destin se manifestait à lui. Ce camée n'avait-il pas été remis à l'archéologue pour qu'il pût, un jour, aider Miranda dans une circonstance difficile? Si Paliano ne suffisait pas à couvrir les frais de ce voyage, il vendrait le camée à Paris. N'était-ce pas la mère coupable et malheureuse qui venait maintenant inspirer l'archéologue et réparer un peu, par son intervention à ce moment douloureux, son abandon de jadis?

—Miranda, dit le vieillard, nous partons pour Paris dès que tu le voudras.

—Oh! tu y consens?

—Oui. Mais, en échange tu vas me faire un grand serment...

—Oh! mon Dieu, que vas-tu exiger?

—Nous ne partirons qu'à cette condition. Tu vas me jurer d'être forte là-bas à Paris, de te soumettre à la réalité, si cruelle qu'elle puisse être...

—Hélas!

—Jure ou nous ne partons pas!

—Père, je me soumettrai...

—Et tu accepteras d'oublier, de faire le bonheur d'un être qui le mérite, de te marier enfin.

Antoine trembla. Il avait compris. Miranda aussi. Et son désir d'aller à Paris était tel qu'elle s'engagea.

—Je me marierai...

—Avec Antoine.

Elle regarda le jeune homme. "Faire du bonheur avec son propre malheur." Oui, cela serait noble. Elle murmura d'une voix blanche :

—Je le jure.

Antoine prit la main de la jeune fille et la serra, n'osant la baiser. Une joie angoissée l'étouffait et, pâle, il songeait :

Il faut à tout prix que les événements tournent en ma faveur.

Et, résolu, il dit tout haut :

—J'avais l'intention d'aller à Paris, M. Paliano, je vous en conjure, permettez-moi d'être du voyage...

L'archéologue acquiesça et le peintre réprima un mouvement de triomphe :

bientôt la Sirenella serait à lui, il n'en doutait plus.

XVII

Vers la vérité

Quand ils arrivèrent tous trois dans la capitale, il faisait un vrai temps parisien : très frais, nuages et soleil mêlés, un temps vif et charmant qui fit sur les voyageurs, venant de la chaude Riviera, l'effet d'un cordial.

Tout de suite, Miranda voulait courir à Neuilly. Mais, le train ayant eu du retard, l'heure du déjeuner approchait et Paliano insista pour qu'on prit d'abord le repas sur la terrasse d'un des nombreux restaurants qui avoisinent la gare de Lyon.

Aucun des trois voyageurs du reste n'avait d'appétit. Ils ne parlaient pas, étreints par la démarche qu'ils allaient tenter l'après-midi. Paliano avait décidé d'aller trouver Mme Mérelle. Mais rien qu'à l'idée de lui parler de Francis, de ce "misérable", il entraînait en fureur. Et

Antoine proposa d'aller, en estafette, tâter le terrain et voir si elle ne pourrait pas apprendre la vérité simplement en interrogeant les fournisseurs entournants.

Ils s'arrêtèrent à ce plan et, après le déjeuner, Antoine héla un taxi-auto et donna l'adresse des Méréls.

Le temps avait finalement opté pour le soleil et le Paris d'automne s'étalait devant les voyageurs. L'auto suivait les quais, la Seine luisait. Ce furent d'abord les vieux quais bordés d'hôtels du XVI^e siècle puis le flanc de l'Hôtel de Ville, le grand murmure d'oiseaux échappant des cages serrées chez les marchands. De l'autre côté de l'eau s'élevait la Cité et les tours célèbres de Notre-Dame, l'aiguille en dentelle de la Ste-Chapelle, la masse gothique du Palais de Justice.

Miranda détournait les yeux, ne voulait rien voir, indifférente aux siècles défilant de chaque côté de la Seine; le siècle de la St-Barthélemy et le balcon doré du Louvre, le siècle révolutionnaire et les Tuileries; le Directoire embusqué sous les Champs-Élysées; l'Arc de Triomphe seul fit battre son cœur: il lui semblait un présage de bonheur.

Ils descendirent l'avenue de la Grande-Armée, franchirent les portes de Paris, aperçurent le Bois de Boulogne et l'auto longea sa masse de verdure dorée par l'automne. Près de la porte St-James, l'auto tourna dans une rue dont Miranda reconnut le nom.

— Arrêtez, dit-elle, je veux descendre là.

Ils quittèrent la voiture et avaisant un thé: le Pavillon de la Reine, au début même de la rue, Antoine proposa à Paliano et à Miranda de l'attendre là tandis qu'il irait se renseigner.

Le vieillard et la jeune fille s'installèrent sur une terrasse et là, bien qu'ils fussent dans de bons fauteuils d'osier, au frais sous la verdure, ils souffrirent aussi cruellement que s'ils eussent été perdus dans un désert de glace.

La rue tournait, et tout de suite, ils perdirent Antoine de vue. Celui-ci, en approchant de la maison des Méréls, s'étonnait de voir des autos stationner devant la porte. D'autres survenaient bondées de gens. Il pensa que Mme Méréls donnait une réception ce jour-là bien que ce ne fût pas encore le moment des *raouts*; une garden-party peut-être... il songea: "Ce serait extraordinaire si je tombais juste le jour du mariage du fils Méréls!"

En arrivant devant la maison, il vit le jardin rempli d'invités et songea qu'il lui serait aisé de s'introduire et de se renseigner sans avoir à interroger directement Mme Méréls.

Il lui fut en effet très facile de se mêler aux arrivants et il fut très frappé par les premières réflexions qui parvinrent à ses oreilles:

— C'est formidable, disaient les invités en s'abordant; c'est inouï une aventure pareille à notre époque...

— Oh! avec ces gens-là il ne faut s'étonner de rien!

— Dès demain tous les journaux vont raconter l'affaire.

— Ceux de ce matin en ont déjà parlé.

— On dit que le Gouvernement va porter le cas devant la Société des Nations.

Ah! disait une vieille dame, on voit que Francis a souffert. Son visage a pris une expression plus intense.

Antoine qui ne comprenait rien à toutes ces réflexions regarda dans la direction indiquée par les invités et aperçut, donnant le bras à une dame à cheveux blancs — la mère certainement — un jeune homme dont la haute taille et la noblesse d'expression lui ravagèrent le cœur. Oh! comme il était compréhensible que Miranda lui préférât un tel homme et comme il le haïssait spontanément!

Mais cette jeune femme, là, à son côté, n'était-ce pas sa femme? Ou bien une parente, une cousine?... Non, il devait être marié.

Pendant quelques instants, Antoine erra dans le jardin et gagna l'angle de la maison. Soudain, il tressaillit.

Par une porte-fenêtre, largement ouverte, il avait vue dans un petit salon de lampas vert. Or, Mme Méréls venait d'y entrer, elle cherchait des coussins. Son fils qui la suivait, lui dit vivement:

— Alors c'est entendu, n'est-ce pas, je file à l'anglaise et, quand je serai par-

ti, tu expliqueras à nos invités la cause de mon départ.

— Voyons, Francis, ne peux-tu prendre le train du soir?

— Ah! mère, cela est impossible, s'écria le jeune homme avec véhémence. Tu m'as déjà imposé un dernier sacrifice en me retenant ici pour voir nos amis. Maintenant il faut que j'attrappe le train de quatre heures sans quoi ils sauront tout par les journaux.

— Je t'avais dit de leur télégraphier.

— Un tel télégramme était impossible. Je veux m'expliquer de vive voix. Songe que tu n'as jamais répondu pour moi aux lettres reçues à mon nom. Au revoir, chère mère. Dans dix minutes je pars par la petite porte. On m'excusera quand on connaîtra la raison de ma disparition.

Tous deux quittèrent le petit salon vert et Antoine voyant passer un jardinier près de lui, l'interrogea vivement:

— Je suis journaliste, dit-il, rusant ainsi pour avoir tous les renseignements nécessaires. J'ai besoin d'avoir des détails au sujet de l'aventure de M. Méréls.

— Ah! dit le jardinier, quelques journaux en ont déjà parlé ce matin, mais ils n'ont dit que des choses fausses.

— Justement, dit vivement Antoine, je tiens à avoir des détails exacts et nul mieux que vous ne pourrait me renseigner, acheva Donadei cauteusement.

Flatté, le jardinier lui demanda s'il savait que, quelques mois plus tôt, M. Méréls avec sa mère et la famille Sansevino, faisait une croisière.

— Oui, dans la mer Noire, dit Antoine.

— C'est ça dans une mer noire. Hé bien ils ont eu un mauvais coup de vent qui les fit échouer sur la côte d'Asie.

— L'Asie Mineure?

— Oui, celle qui est mineure. Ils ont pu quitter le bateau sans dommage pour aller chercher de l'aide dans le village turc qu'ils apercevaient non loin de là. Ils traversèrent, sur un tronc d'arbre, un torrent profondément encaissé dans un ravin. M. Méréls glissa et tomba dans le gouffre. Et comme, après beaucoup de recherches, on ne le retrouva pas, on pensa que le torrent avait emporté le pauvre Monsieur jusqu'à la mer!

— Comment, dit Antoine surpris, les journaux n'en ont-ils pas parlé à cette époque?

— Si, il y a eu une petite note dans les journaux mondains mais ça s'était passé trop loin pour que les faits-divers en parlent. Et puis, ce fut surtout la volonté de Madame. Elle répétait: je suis sûre que mon fils n'est pas mort, et elle n'a jamais voulu qu'on annonce son décès. Ah! Monsieur, le cœur des mères, ça connaît l'avenir!

— Enfin, qu'était-il arrivé? demanda Antoine, pâle d'impatience.

— Ah! c'est ça Monsieur le Journaliste qui va faire du bruit dans la Presse! M. Francis s'était blessé en tombant mais il avait été de suite repêché dans le torrent par des Mahométans — des fanatiques. Monsieur — qui par haine du Christianisme le séquestrèrent. Comment il a guéri, Dieu le sait! Monsieur le journaliste, dites bien qu'il est resté des mois prisonnier. Et avec la complicité des autorités! Cependant notre Consul finit par avoir vent de la chose; la France s'est émue, a fait secrètement une enquête et, un beau jour, on a rendu la liberté à M. Francis.

Tout s'expliquait, il n'y avait plus de mystère. La gorge serrée Donadei demanda:

— Depuis quand est-il arrivé?

— Depuis avant-hier. Il n'avait pas prévenu car le Gouvernement lui avait ordonné de ne rien ébruiter maintenant. Mais déjà des sacrés journaux... oh! pardon vous êtes journaliste.

Antoine n'écoutait plus le jardinier, car il venait d'apercevoir Francis qui, en costume de voyage, se disposait à gagner la porte dérobée du jardin. Le cœur d'Antoine battait. Où Francis voulait-il aller? Retrouver un amour certainement, mais cet amour était-il à Rome ou à Beaulieu?

Antoine courut après Francis et l'aborda:

— Monsieur, dit-il nettement, un mot d'entretien.

— J'ai un train à prendre, Monsieur. Si vous êtes journaliste, je vous en prie, ne parlez de rien d'ici quelques jours.

— Je viens de Saint-Jean-Cap-Ferrat de Saint-Hospice.

— De Saint-Hospice! s'écria Francis en s'arrêtant. Vous êtes de ce pays?

— Oui.

— Alors vous savez... vous connaissez sans doute...

— Miranda Paliano... acheva Antoine d'une voix blanche.

— Oui. Qu'est-elle devenue? Elle a dû croire que je l'avais oubliée? Elle a dû me maudire, n'est-ce pas?

— Naturellement, riposta Antoine sans ménagements.

— Mon Dieu! Et, de dépit, se serait-elle mariée?

— Mariée? répéta Antoine en baissant le front.

— Oui, est-elle encore libre? Je vous en conjure, dites-moi la vérité.

Il n'y avait pas à douter: il aimait toujours la Sirenetta. Antoine se sentait glacé. Il demanda:

— Si cela était, Monsieur, que feriez-vous?

— J'ai envisagé ce malheur pendant ma captivité, dit Francis sombrement, je me ferais prêtre, Monsieur.

Stupéfié, Antoine le regarda. Il ne s'attendait pas à une telle résolution de la part d'un mondain. Et, surtout, il ignorait combien une dure captivité peut changer, murir, dramatiser l'esprit d'un homme.

— Prêtre, murmura-t-il.

Puis, devenant livide, Antoine ajouta:

— Alors, Dieu vous consolera, vous...

XVIII

La tentation d'Antoine

Ils restèrent silencieux pendant quelques minutes. Francis n'osait plus répéter sa question, une angoisse atroce le rendait muet. Hélas pourquoi sa mère avait-elle froidement déchiré les lettres éplorées de Miranda au lieu d'y répondre en lui communiquant son espoir que son fils vivait? Pourquoi les autorités avaient-elles exigé, depuis sa libération, qui tût son odyssée! Il se cacha les yeux avec la main. Et une tentation terrible s'empara d'Antoine.

Il n'avait qu'à dire à Méréls: elle est mariée, et Francis entrerait dans les ordres. A Miranda, Antoine dirait que son ex-fiancé se consacrait à Dieu. Elle s'inclinerait devant cette vocation et, un peu plus tard, épouserait Antoine.

Francis murmura enfin:

— Elle est mariée, n'est-ce pas?

Et Antoine répondit:

— Oui.

— Ah! murmura Francis, je n'ai plus besoin de partir pour Beaulieu.

Il s'était accoté à un arbre, les yeux clos. Et, soudain, Antoine vit sourdre sous les paupières du jeune homme deux larmes qui, malgré lui, coulèrent sur ses joues pâles, amaigries par son incarcération.

Le cœur honnête du Méridional se révolta et il s'écria:

— Non, non, ce n'est pas vrai! elle vous aime, elle est libre, elle est ici même, venue de Saint-Hospice pour vous revoir. Elle vous attend au Pavillon de la Reine.

Mais déjà Francis n'écoutait plus. En courant, il se jetait au travers du jardin, s'arrachait à ses invités, bousculait un groupe de journalistes — des vrais ceux-là — qui descendaient d'auto, et s'élançait dans la rue, courant vers le Pavillon de la Reine, vers elle!

Or Miranda, presque défaillante d'angoisse, venait de quitter la terrasse et guettait, dans la rue même, le retour de Donadei.

Ce ne fut pas Antoine qu'elle vit mais Francis, Francis qu'elle reconnaissait, qui accourait vers elle, bras tendu. Que s'était-il passé? Elle ne demanda rien; peu lui importait de savoir; une joie folle s'emparait d'elle, effaçant toute surprise, toute curiosité. Francis la reçut dans ses bras palpitante, enivrée.

Antoine arrivait à son tour, le visage ruisselant de larmes d'émotion. Du Pavillon le vieux Paliano surgissait aussi et, béant, sans exiger d'explications, sans rien savoir de la vérité, il regardait ces deux pauvres enfants qui sanglotaient dans les bras l'un de l'autre et comprenait une chose: les épreuves étaient finies, le Bonheur venait, radieux, immense et à ses yeux de vieillard montèrent aussi des larmes chaudes.

EPILOGUE

Monseigneur de Ferrière, évêque de Nice, monte à l'autel pour célébrer le Saint-Sacrifice dans la chapelle de Saint-Hospice.

C'est un jour d'hiver bleu comme le manteau de la Vierge, doré comme un ostensoir. La foule envahit la presqu'île et, comme la chapelle est exigüe, tout le monde est dehors pendant que l'évêque consacre aujourd'hui l'union de Francis Méréls avec Miranda Paliano.

L'aventure de Francis a failli causer un incident diplomatique, toute la France s'est entretenu de lui et de la tendre aventure de sa fiancée. Aussi l'évêque a tenu à marier lui-même ces deux enfants séparés puis réunis par la Providence.

Mais la cloche humble s'ébranle, les mariés vont sortir. On se montre dans le cortège Mme Méréls très élégante, Tomaso Sansevino et sa femme, Grâce Sansevino, fastueuse comme toujours, et Vittoria qui a épousé un comte vénitien. On fait des signes d'amitié à Joconde rouge de joie, et à Nicolette couverte de dentelles de Venise (elle a sur le dos son éventaire entier!)

Mais la mariée retient les regards. Elle est délicieusement blonde sous son voile de tulle. Et, sur sa robe blanche, on s'étonne un peu de voir un grand camée rose, retenu par un fil de platine.

Nul ne connaît l'origine de ce bijou. Quelques-heures plus tôt, avant de partir pour la cérémonie, Miranda et Francis avaient vu s'avancer vers eux le vieux Paliano — superbe dans une redingote ornée de la Légion d'honneur. — Il présentait le bijou à la jeune fille:

— Il te vient de ta mère, dit-il. Il t'a porté bonheur et je crois qu'elle sera heureuse, de l'autre côté, si tu l'as au cou aujourd'hui.

Miranda, des larmes dans les yeux, prit le bijou. Puis, le regardant, elle dit mi-émue, mi-malicieuse:

— Hé quoi, bon papa, tu veux que je porte un camée représentant Eros! Eros, ton ennemi mortel?

— Mon enfant, dit alors le vieux Paliano en tremblant, tandis que l'humble cloche commençait d'appeler les futurs époux à la chapelle, mon enfant j'ai toujours détesté Eros, Cupidon, l'amour païen enfin. Je l'ai poursuivi sans cesse. Mais, aujourd'hui, mon cœur est rempli de joie car j'ai découvert qu'il n'y avait pas que lui! Miranda, tu me quittes pour le plus beau, le plus pur des sentiments, celui auquel je ne pensais pas et que Dieu nous a donné pour consoler la pauvre humanité: l'Amour permis, l'Amour béni, l'Amour chrétien!

F I N

Le mois prochain

A LA DEMANDE GENERALE

L'AUBE

par

Henri Ardel

"La Revue Populaire" a retenu de magnifiques romans nouveaux pour 1933!

Voyez nos conditions spéciales d'abonnement page 26

et nos Mots Croisés, page 58, qui peuvent vous rembourser de votre prix d'abonnement.

AMOUR ET BEAUTE AUX U. A. S.

Par Jean Lasserre

1

NAISSANCE DE LA BEAUTE

Dès quinze ans, les jeunes filles américaines savent sur l'hygiène tout ce qu'il est possible de savoir.

Il en est évidemment quelques-unes qui, le premier jour qu'elles sont femmes et que leur mère leur a dit que, ce jour-là, il ne fallait pas se mouiller les pieds dans l'eau froide, ont pris un bain en gardant leurs pieds hors de la baignoire. Mais, à part cela, elles sont renseignées sur tout. Comment cela s'est-il fait? On ne pourrait le dire, car on ne s'est pas plus soucié de le leur apprendre que les mathématiques ou la couture.

D'ailleurs, à cet âge, l'hygiène précède l'élégance et la recherche de la beauté. Elle tient leur place.

Le souci de la beauté n'aurait pu prendre aux Etats-Unis les formidables proportions qu'il a, s'il ne s'était mêlé à celui-ci l'hygiène ou, plus exactement, si celui-ci ne l'avait voilé, ne lui avait servi de paravent.

Les Américains étaient vraiment de bons puritains avant de devenir de vilains hypocrites. Ils aimaient les belles femmes. Surtout leurs femmes aimaient être belles. Seulement il ne fallait pas le dire. Mais avec des mots et des formules tout s'arrange: c'est pour se bien porter qu'il faut être belle. Ou bien on est belle parce qu'on se porte bien.

L'une ou l'autre chose. Enfin, dans ce genre-là...

Mais la morale passait d'abord. Et c'est tout ce qu'il fallait. Mais cette hypocrisie a servi les fem-



Les Américains sont aussi fiers de leurs femmes que de leur drapeau

mes. Elle leur a interdit les excès, les excès stupides auxquels par leur nature essentiellement faible et veule, elles sont portées.

Dans les vieux pays d'Europe — en France et en Allemagne particulièrement, — on se teint beaucoup les cheveux. Les blondes sont brunes et les brunes sont blondes. On en a même vu des bleues et des vertes... L'Américaine fait aussi usage de la teinture. Non pas avec plus de modération, mais avec plus d'habileté. La brune se fait plus brune. La blonde devient champ de blé mûr ou sable clair au bord de l'eau, et la rousse, c'est le soleil. C'est mieux. Car tout de même les rousses sont faites pour être rousses et les noires pour être comme elles sont. La mesure dans l'article produit un résultat beaucoup plus éclatant.

Peu à peu la femme se fabrique.

La sortie d'un collège de jeunes filles à New-York est absolument différente de celle d'un lycée de Paris. Il y a tout autant de garçons à la porte. Mais ces filles savent aller vers celui qui les attend, avec plus d'aisance et sans gaucherie. C'est peut-être parce que, avant de leur apprendre la danse, on leur a appris à marcher.

La gamine qui, hier, allait sur ses talons plats, comme un pingouin, un soir prochain, vous la voyez femme, et charmante et désirable, et sachant qu'elle est charmante et désirable. Elle a seize ans. Elle est plus rouée que la plus rouée.

Elle sait se maquiller. On ne lui défend pas. On le lui apprend. Elle n'est pas obligée de le faire à la hâte, se cachant dans les lavabos loin d'une pionne quelconque. Enfin, elle n'a pas cette maigreur dégoûtante et provocante des filles dans l'adolescence, parce qu'elle a fait de la gymnastique et du sport tous les jours.

Et cela ne se passe pas seulement dans les classes de la société américaine où les jeunes filles ont des loisirs. Ouvrez n'importe quel journal américain, n'importe quel annuaire de téléphone, vous y lirez cinquante annonces sur les soins de la beauté.

Ainsi la femme la plus ignorante des soins à prendre pour être belle peut trouver une direction. On redressera le dos courbé de la dactylographe penchée tout le jour sur sa machine. On gardera au mannequin sa ligne sans l'obliger à suivre des régimes qui la rendent tuberculeuse ou anémique. On rentrera les ventres sans le secours de ceintures en caoutchouc qui em-



C'est grâce au sport, en premier lieu, et aux artifices des instituts de beauté ensuite, que la femme et la jeune fille américaines restent si longtemps fraîches et belles

pêchent de respirer, coupent la circulation et rendent impossible toute digestion.

Le résultat, c'est la santé.

Puis vient la beauté.

Qui ne connaît le nom d'Elizabeth Arden ?

Elizabeth Arden, c'est, à New-York, sur la cinquième avenue, un magnifique building aux portes d'or. C'est, sur Wall Street, une valeur haut cotée. Ce sont des actionnaires, des commanditaires, des savants, des chimistes, des artistes, des ingénieurs, des électriciens, des masseurs, des physiciens et des poètes...

C'est un immeuble à Paris, un immeuble à Londres, un immeuble à Nice, un immeuble à Berlin...

C'est, dans les magazines du monde, cette femme au calme visage d'idole, le front bandé d'une mystérieuse compresse. Vous l'avez vue dans le salon d'attente de votre dentiste, au dos de l'*Illustration*, dans le hall d'un hôtel de New-York, sur la page de garde de *Vanity Fair*, entre un article de Paul Morand et la photo d'un champion de Polo. sur le paquebot, l'idole était là encore dans le journal imprimé à bord, parmi les nouvelles reçues par T. S. F. A Los Angeles, c'est une énorme vitrine. Et, pour les Japonais, on lui a un peu bridé les yeux.

Avec son nom, doux comme l'eau du Nil, Elizabeth Arden est partout.

Elizabeth Arden est Américaine.

Elizabeth Arden, c'est la plus grande usine de beauté humaine.

La plus puissante machine à perfectionner l'oeuvre imparfaite de Dieu.

C'est Elizabeth Arden, ce sont ses milles soeurs plus ou moins fortunées qui ont formé la beauté américaine avec le secours de ces écoles, de ces mille écoles que l'on trouve jusque dans la plus petite cité des Etats-Unis.

L'Américain du Nord possède l'art de toutes les fabrications.

Il peut produire ce qu'il veut.

Des automobiles, des fruits, des robes, des obus... On peut trouver tout ce dont un être humain a besoin pour vivre dans un bazar des Etats-Unis. Mais rien ne porte la marque d'une personnalité ou d'un talent propre. Tout est en série. Tout appartient à une catégorie. Tout peut être classé dans une catégorie, un genre, ramené à un type. On peut toujours trouver le même objet: que ce soit un porte-cigarettes ou un écrou de machine à fabriquer les sandwiches. On n'a jamais à craindre de dépareiller quelque chose. Vous perdez à San Francisco un bouton de manchette d'une paire que vous offrit une girl à Kansas City, vous pourrez trouver le même à New-York ou à Chicago.

Pour la beauté, il s'est passé exactement la même chose. En la

nationalisant, les Américains l'ont «dépersonnalisée».

La personnalité de chacune, c'était la marque de sa race et, en même temps, de sa sauvagerie. Cela, elle l'a perdu. Ou, ce qui en reste, c'est très peu et perceptible seulement à des Etrangers. Ceux sous les yeux de qui cette évolution s'est passée ne peuvent percevoir la différence.

Restons un instant sous le porche du Palace qui est le rendez-vous de tous les mauvais garçons de New-York et de quelques marchands de cocaïne. Avec ces messieurs regardons passer les femmes.

En voici une dont les yeux clairs révèlent l'origine scandinave. Une autre aux cheveux de lin, très «gretchen» pour Danube bleu. Une autre aux lourdes boucles de gitane. Une autre et une autre et d'autres encore qui viennent des coins les plus opposés de l'Univers. Elles sont différentes comme tous les êtres humains le sont et cependant toutes pareilles dans leur façon de marcher, de porter leur poitrine, de sourire...

Ce qui les distingue ne s'explique pas. Cela tient à de profondes hérédités et se surprend plutôt que ce n'apparaît, se surprend dans d'imperceptibles signes. Mais ce ce sont les mêmes dos, les mêmes jambes, les mêmes hanches...

Un de nos compatriotes m'a expliqué son point de vue sur cette chose:

—En France, la difficulté, c'est de trouver des femmes qui se res-

semblent. Avant de travailler ici, j'organisais des tournées. Il m'était presque impossible d'appareiller des femmes. Ici, au contraire, on ne voit que des *sisters* jumelles, des *twins*... Toutes se ressemblent. C'est d'une désolante monotonie. Il est vrai que dans ce pays tous les hommes se ressemblent aussi...

Un chiffre :

D'après un rapport officiel du Dr Paul H. Mystrom de l'Université de Columbia, l'industrie de la beauté, le «Business of beauty», se chiffre par an aux Etats-Unis à cent millions de dollars.

Si l'on mettait à la file toutes les misses qui servent dans les petits bars B. G. dont la devise — encore une, mais tout ici a la sienne — est «a national institution», on aurait l'impression d'avoir en face de soi la plus sensationnelle troupe de girls de l'univers. Toutes ces jeunes femmes se ressemblent. Non pas de cette ressemblance qui tient à la similitude des costumes, du cadre et des fonctions. Mais celle, parfaite, de ces girls de music-hall qui sont les Dolly sisters multipliées par dix ou par vingt.

Toutes ces *waitresses* des B. G. de New-York, de Philadelphie, de Chicago, de Détroit, de Pittsburgh, de Kansas City, de San Francisco ou de Seattle sont prêtes à entrer en scène avec leurs jolis costumes bleus, leurs bouches peintes et hu-

mides, leurs jambes de soie et leurs tablier de dentelles.

Au budget de leur habillement figurent pour la Société qui les emploie les frais de beauté de chacune d'elles: coiffeur trois fois par semaine, masseur deux fois, manucure quatre fois, professeur de gymnastique une fois... Et jamais ces femmes ne travaillent plus de trois heures de suite, pour ne pas avoir mauvaise mine.

Chez «Childs» — devise: «*from coast to coast*», «d'une mer à l'autre», toute l'Amérique (rien que ça) — on ne fait pas travailler les femmes le soir, parce que le conseiller sanitaire de l'établissement a trouvé que le soir les femmes sentent la sueur plus que le matin. Ce sont des boys qui opèrent le soir. Entre eux, à l'office, ils s'appellent mademoiselle...

II

L'HOMME QUI MONTRE LES PLUS BELLES FEMMES DU MONDE

Il y a à New York un homme qui s'appelle Earl Carroll.

Earl Carroll a un long visage triste. Il est vêtu d'une blouse grise de droguiste de quartier. Il a sûrement une maladie d'estomac. Il ne boit pas et ne mange guère. Sa femme est neurasthénique. Son frère — qui est l'administrateur de ses théâtres — n'a en tête que comptes de caisse et budgets de publicité. Son cousin est un grand savant dans toutes les choses qui tiennent à la chimie et à l'électricité. C'est lui qui invente les machineries compliquées sur lesquelles on expose la chair nue. Il y pense sans cesse. Il y a encore un oncle qui tient une agence exclusive de billets et un neveu qui finance un atelier de costumes.

La famille Carroll est très unie. Chaque soir, elle fait cercle autour d'une grande table et, servie par une douzaine de laquais italiens, mange en silence.

Au-dessus de la porte d'entrée des artistes de son théâtre qui donne sur une des rues les plus fréquentées de Times Square, et autour de laquelle il y a, après chaque représentation, de véritables assauts, Earl Carroll, qui est patriote et qui veut faire honneur aux femmes de son pays, a fait inscrire ceci :

Par cette porte passent chaque soir les plus belles femmes du monde

Et cela est vrai.

Parfois, quand la nudité d'une dame dépasse un peu trop les li-

mites permises par la loi, Earl Carroll va en prison. Car la Justice est aussi injuste ici qu'ailleurs.

Alors Earl Carroll sort de son théâtre. Il retire sa blouse grise et ne rentre pas dîner chez lui. Il fait le tour des salles de rédaction de New-York et en appelle à tous les artistes des siècles passés et présents.

Va-t-on mettre sous les verrous un homme qui est l'apôtre de la beauté ?

On l'y met et, le soir, le prix des places est doublé. Tandis que l'apôtre médite derrière les grilles, entre un faussaire et un marchand d'alcool, l'oncle écoute les loges et le neveu invente un nouveau soutien-gorge.

L'apôtre prisonnier continue à gagner des millions. Car le spectacle ne s'arrête pas, sinon il y aurait une émeute.

Le spectacle ne s'arrête pas depuis des années. On le rafraîchit tous les douze mois avec de nouvelles femmes. On ne modifie même pas son nom. Il s'intitule — et ce nom est assez philosophique au fond — *Vanities*.

Chaque nouvel an, on change le numéro des *Vanities*: *Earl Carroll's Vanities No...* Elles en sont au chiffre neuf. Elles iront bien jusqu'à la fin du siècle.

Quand on veut écrire à Earl Carroll, il suffit de mettre sur l'enveloppe: *M. l'Apôtre de la Beauté, U. S. A.*

La poste lui fera parvenir.

Même s'il est en prison.

Il y a des spécialistes pour chaque partie du corps.

A Chicago, Kathryn Murray s'occupe des bras et du cou. Kathryn Murray est un grand monsieur maigre qui suce des pastilles à la menthe. Il a fait ses études médicales à Vienne:

—Quand j'étais un enfant, j'avais déjà le souci de l'esthétique. Ma soeur avait une poupée de porcelaine. Elle n'était pas pour moi l'idéal de la beauté féminine et je voulais qu'elle le fût, car j'aimais cette poupée. Je lui coupai les cheveux et lui en mis là où il en manquait. Je fus assez battu par mes parents: les vraies vocations sont toujours contrariés.

Si Kathryn est un monsieur, *Martin from Vienna* est une dame. Si vous la demandez, 557, Fifth avenue, on ne vous la laissera pas voir tout de suite, mais on vous adressera, pour vous faire patienter, à toute une pléiade de jeunes Saxons romantiques qui vous masseront les mollets en fredonnant *Le Beau Danube bleu*.

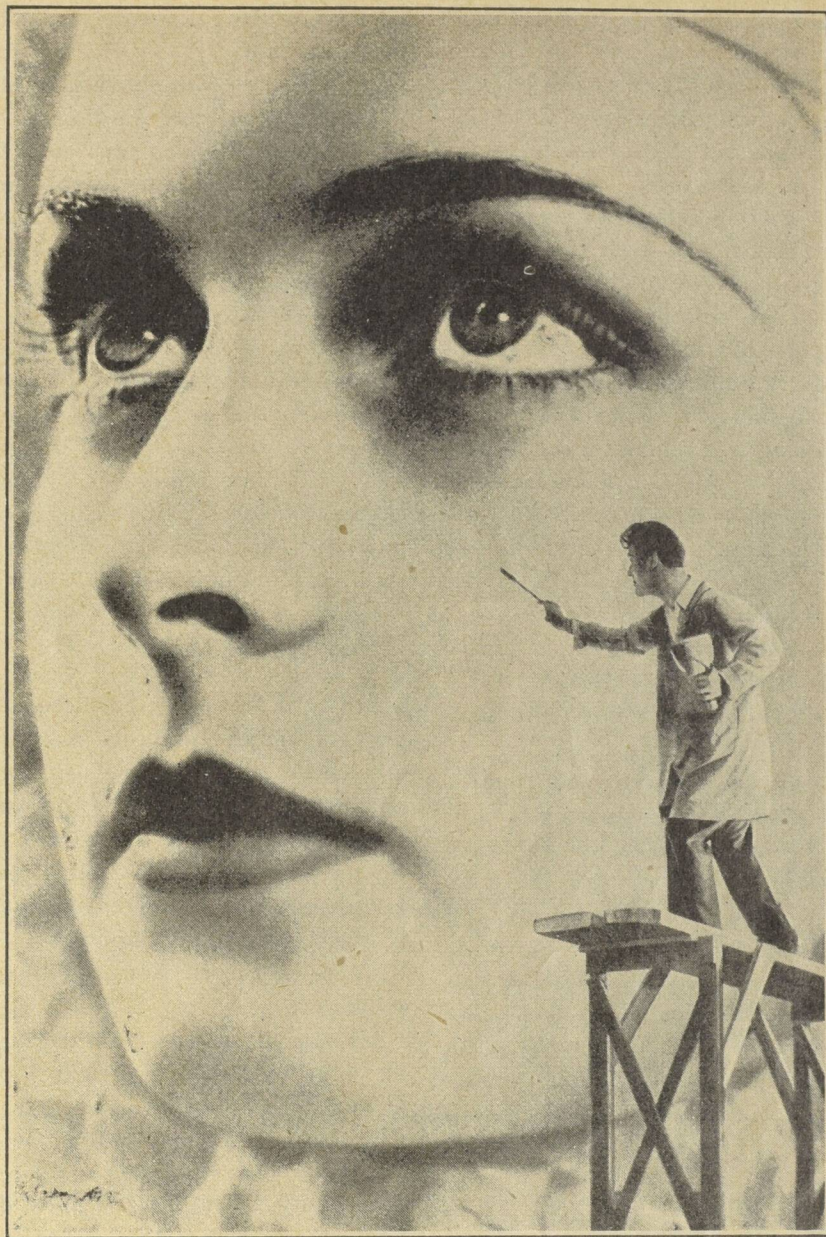


Photo Helene Rubinstein

La beauté américaine, standardisée par les instituts de beauté

Ils viennent d'ailleurs de Vienne comme M. Pierre Laval de Pékin.

Le Dr Richard Hudnut a placé ses produits sous le patronage de la Du Barry. La «Du Barry Special Cleaning Cream for Beauty» est fameuse. Elle se vend dans des petits pots où l'on voit la célèbre favorite tirer sa révérence à François Ier.

La médecine et l'histoire sont deux choses qu'il ne faut pas confondre.

Yardley and Company, à New-York, ont une spécialité assez curieuse. Ils donnent aux femmes, en dix séances, le teint anglais... et l'accent. L'accent anglais étant une marque de distinction, Yardley and Company ne manquent pas de clientes. Elles entrent avec un teint de pêche et sortent avec un teint de rose et un terrier écossais auquel elles savent dire de s'aller coucher ou de ne pas s'oublier sur les coussins de la voiture, avec l'accent des grandes dames de la cour du roi George.

«Is your hair youthful?» demandent les soeurs Ogilvie. «Est-ce que vos cheveux ont l'air jeune?»

Distraitement, une femme qui n'est plus trop jeune a lu cela. Et

elle s'approche d'un miroir. Et la voilà à la recherche d'un cheveu blanc.

Un cheveux blanc? En voici déjà presque une mèche. Se savait-elle ainsi touchée par les heures d'angoisse où elle attend un amant de vingt ans, puis par les heures de plaisir, puis par toute la vie qui a passé sur elle? Eh! non, ses cheveux n'ont plus cet air qu'ils avaient lorsqu'elle laissait le vent la décoiffer et la main d'un flirt de son âge les caresser doucement.

«*A skin you love to touch*», dit John Woodburry.

Ceci est plus évocateur. «Une peau que vous aimez toucher...»

Et la femme promène avec angoisse une main un peu fiévreuse sur ses hanches trop grasses, sur ses coudes au grain trop gros ou sur son menton qui s'empâte.

Enfin la reine, Elizabeth Arden, 691, Fifth avenue. Trois mots seulement, mais trois mots que l'on n'oublie pas: «Your masterpiece. Yourself» :

«Votre chef-d'oeuvre. Vous-même».

Et j'en passe. J'en passe qui ne font pas de publicité, qui n'ont pas de devises, ni de portes en or avec

des nègres en or pour les ouvrir. J'en passe qui coupent, charcutent, ravalent, massent, percent, défont, recousent, allongent, étirent, teignent et épilent dans des échopes, dans des petites boutiques, et qui ne sont connus que des femmes d'un quartier qui courent se faire rectifier le sourire et rajuster la paupière, pendant que les toasts au beurre cuisent sur le gril électrique entre une tranche d'ananas et du saumon fumé ou bacon.

Car, dans ces affaires de beauté, on observe la même loi sociale qui préside à tout aux Etats-Unis: le cinéma pour tout le monde, l'automobile pour tout le monde, la salle de bain, le lait frais, la chaise électrique...

Et la beauté...

Voilà du bon socialisme.

La mode de la beauté peut changer.

Les lignes générales sont immuables parce qu'elles portent la marque essentielle, le cachet des Etats-Unis. Mais il y a une différence entre le type «Mary Pickford», qui fit jadis longtemps fureur, et le style «Greta Garbo» auquel il semble que les femmes américaines tendent en ce moment à se rattacher. Tout cela est, en effet, toujours lié au cinéma qui donne au public la forme tangible de ses idoles.

Le rêve du bon citoyen américain est donc réalisé: il peut dîner tous les soirs avec une star du cinéma. Seulement, s'il s'en va quelque temps, son rêve peut changer. Ayant quitté Lilian Gish, il retrouve Gloria Swanson ou Lupe Velez. Il faut une certaine qualité d'adaptation. Il est vrai que, quand on laisse une femme américaine seule pendant quelque temps, on a bien des chances de ne pas la retrouver.

C'est la besogne principale des Instituts de Beauté de mettre les visages à la mode.

—Cela, m'a-t-on dit chez Elizabeth Arden, est beaucoup plus difficile que de fabriquer une simple beauté ou d'en perfectionner une. On peut toujours arranger un nez défectueux. Mais quand il s'agit de faire avec un joli nez un autre joli nez, la tâche est très délicate. Cette année, on épile les sourcils, mais si, dans huit mois, ils doivent être touffus...

—C'est à vos chimistes de trouver l'onguent qui les fera pousser.

—Ils le trouveront, soyez-en sûr. Mais ça ne va pas sans péril, car nous n'avons pas le droit de nous tromper.

—N'avez-vous point de sujets de bonne volonté pour se prêter aux expériences ?

—Oh! Monsieur, jamais... Qu'allez-vous croire? Pourquoi pas de la vivisection!...

Je n'osai, devant la vigueur de la protestation, dire que l'on m'avait raconté que des gens dans la misère prêtaient leurs corps aux expériences des pionniers de l'esthétique. Mais cela est probablement vrai.

J'aurais voulu savoir quelle misère pouvait contraindre une jolie fille à risquer sa beauté, à la vendre comme une cobaye, pour qu'on essayât sur elle, en grand danger d'être défigurée, quelques remède destiné à s'en aller sur la peau répugnante d'une vieille millionnaire de la Cinquième avenue.

Enfin, il ne s'agit pas seulement de modifier des nez, des mentons ou des lèvres, il faut encore donner une expression nouvelle aux visages sur lesquels le bistouri et les pâtes ont travaillé: que serait le visage de Marlène Dietrich avec le regard de Bébé Daniels?

Et voici le marchand d'expressions...

On lui apporte la figure retaillée selon les derniers principes de la mode d'aujourd'hui. Le regard — encore à la mode d'hier — y est dépaycé, c'est une chose égarée et un peu morte, une espèce de lampe qui brûlerait encore dans une maison vide. Il va le transformer. Il l'adaptera au nouveau nez, aux nouveaux sourcils, à la bouche nouvelle.

Le marchand d'expressions est un médecin psychiatre, pas un fakir, pas un charlatan. C'est encore — et surtout — un homme qui a une force de persuasion extraordinaire: il rend tristes les femmes gaies, il fait de celles qui étaient funèbres des petites rusées pleines de malice.

Il gagne beaucoup d'argent.

Il fait beaucoup d'économies.

Avec ses économies, le «marchand de regards» a ouvert une clinique de fous.

III

LA BEAUTE CONTRE LA FEMME

Ce sont les Américains qui, les premiers, osèrent appliquer la chirurgie et ses sanglants procédés à l'esthétique du visage et du corps.

Auparavant, on s'en tenait à des massages à la vapeur ou à l'électricité, à l'alcool ou à tout autre matière ayant quelque action sur l'épiderme. Avec des pâtes, on arrivait à niveler des visages creusés de rides ou crevassés.

Le grand jeu enfin, c'étaient les injections à la paraffine. Pour supprimer, par exemple, les poches qui se creusent sous les yeux, on gonflait la chair des pommettes et des tempes. Pour atténuer la chute des fanons d'un noble menton, on tendait la peau sous les oreilles et dans la nuque. Ce n'était pas un procédé d'une sûreté absolue. Une fameuse vedette de cinéma s'était fait arranger de la sorte et l'opération avait donné un excellent résultat. Son mari, qui n'était plus de la première jeunesse, voulut suivre son exemple, mais, pour des causes mystérieuses, la paraffine, au lieu de rester dans les tissus où elle avait été injectée, subit la loi de la pesanteur et, des tempes, des ailes du nez, des paupières, des joues, glissa dans le menton. Le malheureux homme se trouva affligé d'une mâchoire gigantesque. Il aurait pu attendre que le tout fût descendu jusqu'à ses pieds, mais il préféra aller trouver un chirurgien qui, sans soucis esthétiques, le libéra, d'un coup de bistouri, de ce menton monstrueux.

Les premières expériences chirurgicales furent faites sur le corps.

Et c'est alors que les charlatans se mirent de la partie. Pour opérer quelqu'un de l'appendicite, il faut des titres. Pour couper une oreille ou un morceau de nez, il n'en est pas besoin, si le patient y consent. Tous les gens qui se sentaient des dispositions pour la boucherie et un peu de goût pour la sculpture se mirent de la partie. Cela n'alla pas sans quelques accidents et jeta sur la chirurgie esthétique un certain discrédit.

Mais, en Amérique, une affaire, pour prospérer, doit s'entourer de garanties. L'Amérique aime les fruits contrôlés par les services de l'hygiène et le pain passé à l'autoclave. C'est absolument le contraire chez nous.

Les Instituts de beauté durent composer leur personnel d'une façon irréprochable. Ils prirent des professeurs, des savants, des médecins célèbres à qui ils firent quitter leurs malades pour les avoir en permanence à leur service. Bien entendu, cela s'entourait d'une publicité formidable. Des millions furent dépensés. Ils ne furent pas perdus. Ils rapportèrent à ceux qui avaient su les dispenser toute la clientèle de l'Amérique.

Un fou, inspiré par toutes les histoires merveilleuses qu'il entendait raconter sur les usines de beauté, coupa un jour le nez de sa femme.

—Pourquoi avez-vous fait cela? lui demanda le juge.

—Parce que la forme du nez de ma femme était défectueuse. Cela l'empêchait d'avoir du succès et ma vue s'en trouvait offusquée. Elle devrait s'en faire mettre un autre.

Pour la publicité, un Institut de beauté s'en chargea. Il y eut un referendum pour savoir quelle sorte de nez on allait mettre à la pauvre femme. Le style grec l'emporta.

A sa sortie de clinique, l'épouse du fou divorça — car le fou étant pauvre ne pouvait pas avoir une belle femme — et convola avec un homme qui était riche et pouvait donc avoir une jolie femme. Car, jolie, elle l'était devenue d'une façon merveilleuse. Elle nasillait bien un peu, mais comme, en Amérique, tout le monde parle du nez, ça n'avait pas une grande importance.

—J'ai vu, dans un night club de Broadway, engager des girls. Avant même de les regarder, le manager, en fumant son cigare, leur demandait, sans lever le nez: —Quel âge avez-vous?

Elle ne mentaient pas. Toutes avaient une pièce d'identité. La plus vieille avait vingt-trois ans.

Elle fut engagée tout de même.

Dans les restaurants B. G., c'est exactement la même chose. On donne aux femmes qui demandent un emploi une liste de questions auxquelles elles doivent répondre: la première est: «Etes-vous une jeune fille?» Et la seconde: «Etes-vous honnête?» On répond toujours oui.

Puis vient l'âge. Là il ne faut pas mentir, car le contrôle est sévère.

Ce n'est qu'ensuite que l'on s'inquiète de savoir si la postulante a les cheveux teints, les yeux bleus, les dents saines, si elle est bonne catholique et si elle se fait peindre les ongles.

Ce qu'il y a peut-être de plus étrange, c'est le travail de ces usines. Travail absolument américain, en série.

On fabrique de la beauté comme des automobiles, des conserves et des disques de phonographe.

Nous sommes habitués, surtout en cette matière, à prendre en considération, avant tout, la personnalité. Ici rien de cela. On peut en avoir le plus évident exemple chez les couturiers. Les nôtres — les meilleurs du monde et copiés par le monde entier — cherchent avant tout à adapter un modèle à celle qui le portera. On crée pour une personne. Chez les Américains, tout est pareil pour tout le monde, et

c'est ce qui explique que des Américaines très élégantes ne portent jamais que des vêtements faits d'avance. Il est naturel que chacune d'elles s'y adapte, puisque chacune d'elles est pareille à l'autre et que le modèle est fait pour elles toutes.

La même carrosserie pour les Ford, les Packard et les Auburn. Le même sandwich dans tous les restaurants. Le même rythme pour tous les airs de musique. Les mêmes robes pour les femmes. Et les mêmes chapeaux.

Et la même beauté.

Cette année, on épile les sourcils, on porte les chignons bas et la bouche doit être assez grande.

Une femme entre dans un Institut de beauté. On ne lui demande pas ce qu'elle veut. C'est évident qu'elle veut être comme les autres. Elle est dans l'engrenage, comme le cochon rose dans le sien aux abattoirs de Chicago. Elle en sortira beauté cent pour cent américaine, comme les saucisses et pâtés cent pour cent américains, comme les films sonores et le linge de table en papier pelure.

Le scandale, c'est de n'être point comme tout le monde: porter par exemple un chapeau en feutre en été et non un canotier ou un panama. Pour une femme, c'est d'avoir une beauté qui surprenne.

Dans les Instituts de beauté, il y a celles qui viennent pour la première fois.

Souvent c'est une fantaisie qui les a conduites jusqu'ici: elles n'ont dans le visage qu'un tout petit défaut et elles s'amuse de le voir si vite corrigé, à peine après avoir eu le temps de frissonner devant les instruments d'acier.

Et puis il y a celles qui sont déjà venues et qui reviennent.

Celle que l'on connaît, les vieilles clientes, les bonnes clientes qui obtiennent immédiatement les rendez-vous et qui passent vite, le dos déjà voûté, le long des somptueux couloirs qui mènent aux salles d'opération et où il y a trop de glaces, trop de glaces qui ont reflété trop de sourires rajeunis et leur enchantement, la première fois que, parées d'une nouvelle beauté, elles s'y regardèrent, et leur lassitude maintenant qu'elles viennent en vain chercher encore le miracle...

Et c'est là la tragédie du «Business of Beauty»; c'est là, en même temps, la revanche de la nature sur l'artifice.

Une femme qui a eu recours une fois au bistouri du chirurgien de l'esthétique est comme une femme

qui aura pris une fois un amant sans l'aimer...

L'opération la mieux réussie ne peut donner un résultat éternel, ni même aussi durable que la matière dans laquelle elle a été pratiquée. Une chair travaillée se relâche. Les tissus modifiés perdent une partie de leurs qualités nutritives; et, contre cela, il n'y a rien à faire. C'est une espèce de mort.

Alors, la femme qui voit ainsi mourir lentement cette beauté pour laquelle elle a déjà souffert revient vers celui qui, une première fois, put un instant la lui rendre. Il recommence. Mais c'est moins bien. Et cela dure moins longtemps encore. C'est une espèce de course hallucinée...

—Un visage refait quatre fois, m'a dit un homme qui occupe une place éminente dans le «Business of Beauty» américain, est un visage sur lequel on ne doit plus honnêtement rien tenter.

En Amérique, une femme est vieille à trente ans.

Le «Business of Beauty» a fait des Américaines les plus belles femmes du monde.

Il les fait aussi mourir vite à la brillante vie pour laquelle il les a faites et qu'elles aimaient.

Alors elles se résignent à la vie pour laquelle elles ne sont pas faites et qu'elles n'aiment pas: elles ont des enfants...

De très beaux enfants...

L'excès de la beauté, le fait qu'on la rencontre parfaite à chaque pas et qu'on la croise à chaque coin de rues ont détruit sa valeur.

Il y a tant de belles femmes que la vraie notion de la beauté, ses principes et ses lois se sont trouvés déplacés.

Un homme ne peut tirer aucune vanité d'être vu avec une belle femme, puisque tous les mâles, autour de lui, ont aussi des belles femmes.

C'est alors par la parure que les femmes se distinguent. Une parure insensée et à laquelle se mesure exactement, pour la société américaine, la valeur esthétique d'une femme. Les dépenses auxquelles cette conception entraîne sont énormes, mais elles permettent à l'homme qui peut les faire de démontrer ainsi l'état de ses affaires, son «standing».

Pourtant ces femmes seraient assez belles pour aller vêtues de toile à sac, mais, dès leur plus jeune âge, elles ont été préparées à ce rôle de vitrine et elles ne pensent plus qu'à être la plus belle vitrine.

Le succès d'une nuit au Casino de Central-Park — trente dollars

TOUX NOCTURNES

s'enraient vite sans
"drogues"



Etant un traitement externe, le Vicks est spécialement apprécié par les mères parce qu'il évite l'usage continu de médicaments internes qui si souvent dérange la digestion délicate des enfants.

Les toux rauques nocturnes des enfants peuvent généralement être enrayerées par une application de Vicks Vapo-Rub sur la gorge et sur la poitrine.

Ses vapeurs médicamenteuses, dégagées par la chaleur du corps, sont aspirées directement par les voies respiratoires; en même temps, le Vicks agit à travers la peau comme un cataplasme, aidant ainsi les vapeurs inhalées à détacher les mucosités et à soulager la respiration difficile.

Ce simple traitement externe, agissant de deux façons à la fois pour apporter du soulagement, assure un sommeil reposant et pour la mère et pour l'enfant.

VICKS
VAPORUB

AGIT DE **2** FAÇONS A LA FOIS

DOLLFUS-MIEG & C^{IE}
SOCIÉTÉ ANONYME

MAISON FONDÉE EN 1746

MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

le couvert — est au monsieur qui aura bu le plus de champagne en compagnie des plus belles perles de New-York.

La beauté est un fait tellement acquis pour les femmes des Etats-Unis qu'elles ne se regardent que très rarement dans une glace. Par contre, elles consultent les yeux de leurs rivales pour savoir à quel prix elles sont évaluées.

Et c'est la beauté qui a ainsi détruit dans les femmes américaines ce qui fait justement le charme profond de la femme et son enchantement, quand on lui demande autre chose que le plaisir d'un instant.

Mais celui qui demande cette autre chose est un fou.

Et, en Amérique, on ne travaille pas pour les fous.

Les filles d'Amérique sont comme toutes les filles du monde: elles veulent se marier.

Il est certain que les femmes américaines sont bien supérieures aux hommes. Leur intelligence est plus ouverte et leur culture plus étendue. On a souvent l'impression en parlant à des vieillards qu'ils sont — en dehors de leurs affaires, de leur «business», de véritables enfants. Impression que confirment les faits. Les femmes sont très différentes. Dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1931, dans une excellente étude consacrée à la *Génération présente aux Etats-Unis*, M. Charles B. Vibbert le constatait :

«De l'avis de tous, c'est d'elle la jeune fille, que dépend l'avenir moral des Etats-Unis. Non seulement sa psychologie s'est transformée bien plus profonde que celle du jeune homme, mais son rôle social a également beaucoup plus changé.»

Les femmes profitent beaucoup mieux de leurs études que les hommes. Elles acquièrent, sinon des connaissances profondes, au moins un vernis qui leur permet d'avoir une conversation à peu près humaine.

J'ai vu un soir, dans une rue de Pittsburgh — ville sinistre, — une automobile arrêtée devant un magasin de sport. Sur la carrosserie, le nom de l'équipe de football de l'Université de Pittsburgh était écrit en grandes lettres blanches. Et il y avait au volant une sorte de monstre au front de taureau, au regard de nouveau-né et avec un visage tout en emplâtres, en papier gommé et en coutures: des gosses qui passaient, des jeunes gens, des vieillards respectables re-

gardaient avec considération cet intellectuel.

En face de tout butor il y a une Finette.

Le femme américaine n'a pas besoin d'être très fine pour être Finette. Mais il lui faut son butor.

les restrictions qu'une union pourrait imposer à leur liberté. Fonder un foyer et s'y consacrer ne leur apparaît plus comme le but lui-même de l'existence. Si elles se marient, elles ne veulent pas que le mariage entraîne une diminu-

Quant à la crainte de perdre leur indépendance, je ne crois pas qu'elle leur vienne, une minute, à l'esprit. Ni l'idée que le mariage, c'est fonder un foyer.

Le mariage, c'est le plus d'argent possible, des toilettes, des flirts, une voiture chaque année plus belle, un bon camarade qu'on ne voit pas souvent et dont on porte le nom.

IV

LES GRANDS MARIAGES

Un building neuf, Cinquième avenue. D'un bond, l'ascenseur m'emmène au quatorzième étage. Une demi-douzaine de valets de pied, dix dactylographes, puis, derrière un bureau qui appartient à Mazarin, voici Mrs Kay J...

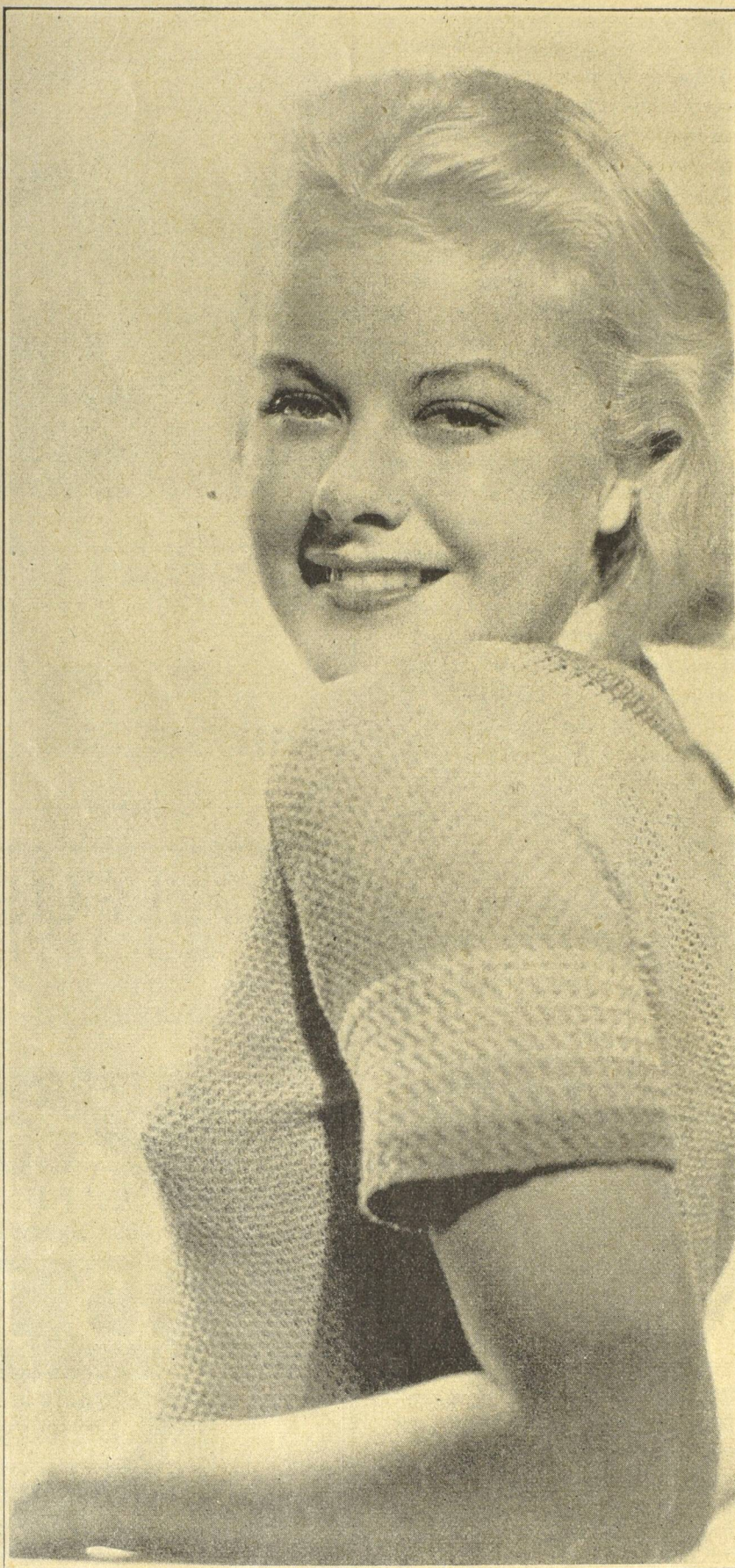
Mrs Kay J... donnait, il y a dix ans, les plus belles fêtes de New-York. Toutes les célébrités des deux mondes passèrent dans son salon: hommes politiques, chefs d'orchestre, rois détrônés, stars de cinéma, médecins, écrivains, explorateurs et savants, elle connut tous ceux qui avaient un nom dans l'univers.

Les romanciers lui dédiaient leurs livres, les hommes politiques lui demandaient son avis sur les concessions à accorder et le suffrage universel, les musiciens lui prenaient la main, l'appelaient «chère grande amie» et lui faisaient payer l'impression de leurs musiques, les chirurgiens lui donnaient des tours de faveur pour l'opérer de l'appendicite ou d'un ongle incarné et un anarchiste jeta, un jour, une bombe dans son salon parce qu'un roi renversé y complotait.

Par malheur, Mrs Kay J... avait parmi ses amis des financiers — de grands financiers, bien entendu. Ils lui donnèrent gratuitement des conseils qui lui revinrent très cher, car elle y perdit toute sa fortune que lui avait laissée son mari.

Que faire ?

Mrs Kay J... qui parlait six langues et avait fait une dizaine de fois le tour du monde, n'était plus très jeune. Elle ne pouvait s'imposer dactylographe ou manucure. De plus, la fréquentation des grands de ce monde ne lui avait pas donné le goût des petits emplois. Mrs Kay J... garda son salon, sa bibliothèque, son aquarium, ses automobiles, son masseur et ses lévriers russes. Elle doubla son personnel et engagea des dactylographes. Puis elle fit savoir qu'elle consentirait à donner des conseils sur la façon de se conduire dans la bonne société à ceux qui lui en demanderaient.



La jeune Américaine dans toute sa fraîcheur et son ardente jeunesse

Et là où M. Charles B. Vibbert se trompe après avoir dit des choses fort justes, c'est quand il écrit:

«Bon nombre de jeunes filles américaines tiennent avant tout à se préparer à une carrière. Tout les incline vers cette ambition... Le mariage n'est plus leur principale préoccupation; elles craignent

tion de leur indépendance et de leur activité.

Les jeunes filles d'Amérique tiennent avant tout à être entretenues.

Et le mieux possible.

Et le meilleur moyen — et le plus sûr — d'être entretenues, c'est le mariage.

Un an plus tard, Mrs Kay J... avait la clientèle de tous les millionnaires de l'Amérique du Nord et avait refait sa fortune.

Derrière le bureau du cardinal Mazarin, écoutons-la téléphoner :

—...Vos petits fours sont trop grands, ça ne fait pas distingué. Il faut qu'on puisse les manger avec les doigts... Allo... Vous m'entendez? Oui, trop grands... avec les doigts... Mille dollars exactement... au kirsch si vous voulez... Des beaux serveurs surtout...

Elle raccroche. Sonnerie.

—Allo? Oui, Excellence... Dans trois jours exactement... Non vous ne serez que le deuxième témoin. Avez-vous été chez le tailleur?... Non... Pas de gilet croisé... Nous ne sommes pas au cirque.

Sonnerie.

—Comment allez-vous, chère amie? Non... Je n'ai pas de roi... Non... Il est à Miami. Je l'ai envoyé faire la saison... Si vous voulez, j'ai un ancien président de république ou un ambassadeur en disgrâce... Quatre mille... Trop cher?... Je peux vous donner un écrivain français... Je vous ferai un prix... Du champagne aussi?... Entendu...

Retour de la dactylo.

—Le duc de W... est venu?

—Pas encore. Il a téléphoné qu'il passerait dans la soirée seulement, parce qu'il s'est couché tard à cause de Mme Jones qu'il a dû raccompagner chez elle.

—Bien. Vous lui donnerez son chèque si je ne suis pas là. Mais vous lui direz qu'il doit changer de tailleur. Le sien lui fait des pantalons de gigolo et, à son âge, ce n'est pas convenable.

Téléphone.

—Allo! Ici, Mrs Kay J..., et ces robes, Mademoiselle? C'est pour Pâques ou la Trinité? Je les attends toujours... Oui, vous livrez chez sa Majesté et vous mettez le tout à mon compte.. Non, je ne paie pas les souliers... Faites-lui un prix...

Une nouvelle dactylo:

—C'est de la part de la Rolls-Royce.

—Donnez les armories du Comte, mais qu'on ne les peigne pas trop grandes. La dernière fois, on a cru que c'était une publicité de Paramount.

Encore le téléphone:

—Non. Je n'y suis pas pour la Reine-mère.

Mrs Kay J... raccroche, signe trois papiers, allume une cigarette et se tourne vers moi:

—Comment vas-tu, mon petit pote?

C'est une vieille amie. Quand je passe à New-York, je ne manque jamais d'aller la voir.

Cette femme qui, depuis dix ans, a organisé tous les grands mariages, toutes les cérémonies importantes de la vie de l'aristocratie dorée des Etats-Unis, est plus secrète qu'une porte de prison. Que ne sait-elle pas?

—Je sais tout, dit-elle. Je sais des choses énormes, fantastiques. J'ai commencé à donner des conseils simplement d'ordre matériel, puis on m'en a demandé d'autres. Au fond, tous ces gens qui ont fait leur fortune hier sont très simples. Ils sont imides même. Leur brutalité tient justement à leur timidité. Un millionnaire d'ici est aussi embarrassé pour marier sa fille qu'un petit bourgeois de ton pays quand il ne peut pas doter la sienne. J'ai mis en rapport des tas de gens.

Sonnerie au téléphone.

—J'ai déjà dit que je n'y étais pas pour la Reine-mère.

Elle raccroche:

—Quelle vieille raseuse! Elle veut absolument avoir à dîner un révolutionnaire guatémalien.

—Vous n'en avez pas un?

—Si. Mais je l'ai marié l'autre jour à la fille d'un roi du papier pelure.

—Bonne affaire?

—Pour lui, oui. La fille a vingt-sept millions de dollars de revenu. Et son père va financer une révolution pour le gendre. Le papier pelure subit une crise de surproduction. Alors on va l'abandonner et on fabriquera des balles et des obus. Dans une révolution on a besoin de ce matériel. Puis, après les révolutions, il y a les guerres... Enfin ce sera une dizaine d'année de prospérité.

—Mais la fille là-dedans?

—Oh! elle, c'est différent. Les filles de millionnaires, c'est comme les filles de rois. Ça doit faire des mariages de raison. Et pourtant, tu sais, elles sont comme toutes les femmes: elles n'auront de bonheur que si elles font des bêtises. Seulement ça leur est plus difficile qu'aux autres.

—Pourquoi?

—Parce que, à partir d'un certain chiffre de rente, il n'y a plus de bêtises. Il y a ce qui vous plaît. C'est tout. Ce qui plaît et que l'on peut avoir...

Le téléphone sonne avec allégresse. Il y avait longtemps qu'on ne l'avait pas entendu. Cette fois, c'est une discussion sans fin avec l'ambassadeur du Japon. Mrs Kay J... déploie une politesse de vieux samouraï. Elle appelle tour à tour son interlocuteur fleur de lotus ou

Tous les numéros du magazine

Le Samedi

sont des numéros de luxe

LE SAMEDI se doit de maintenir intacte sa réputation en rendant tous ses numéros également agréables, abondants et artistiquement présentés.

Aucun autre magazine ne donne, dans chacun de ses numéros, sans exception, autant de gravures et de matière à lire pour le prix de dix cents.

DANS CHAQUE NUMERO :

Quatre histoires sentimentales
ou d'aventures illustrées;

Deux ou trois feuilletons choisis
soigneusement;

Deux contes illustrés pour les
enfants;

Trois pages humoristiques avec
illustrations;

Notes encyclopédiques;

La chanson française;

L'actualité à travers le monde;

Les mots croisés, avec prix en
argent;

Autres chroniques diverses.

LE SAMEDI

En vente partout
chaque semaine

10 cents

Coupon d'Abonnement **Le Samedi**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville et Province

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE, 975, rue De Bullion, Montréal, Can.



Helen Barclay, épouse du peintre américain McClelland Barclay, qui sert de modèle à son mari pour ses illustrations et couvertures de magazines. Cette jolie femme représenterait le type américain le plus parfait.

volcan vomissant les flammes de la sagesse. Puis elle raccroche.

—Il faut penser, reprend-elle, à la responsabilité qu'ont les filles des grands hommes d'affaires. Les alliances de deux familles ont une influence considérable sur la marche de leur affaires! En Bourse, on les connaît. Que tel banquier dont les valeurs baissent marie sa fille avec un couliissier d'envergure, aussitôt les valeur du beau-père remonteront. Ici on ne joue que sur la confiance. Il y a même des gens qui font courir la nouvelle des fiançailles de leurs enfants pour réaliser quelque bonne opération. Ici, partout où il y a de l'amour, il y a de l'argent.

La haute société commence cependant à se méfier des alliances avec l'étranger. Si elle y acquiert de grands noms, de belles armes à graver sur son argenterie et des châteaux historiques à restaurer dans tous les coins de la vieille Europe, elle y joue souvent un rôle de dupe.

Si l'on en croit tous les Russes qui sont en Amérique et se disent anciens maréchaux ou généraux, l'armée du Tsar en 1914 devait avoir plus d'officiers que de soldats.

Et les comtes italiens! Et les barons de Prusse! Et les Grands d'Espagne! Et les Infants...

—On a été un peu trop fort avec les millionnaires du nouveau monde, a dit Mrs Kay J... On s'est un peu trop figuré qu'ils étaient tous des sauvages. Tout de même, ils ont un peu voyagé. Ils ont appris à connaître l'ancien monde et le monde tout court. Ils ont envoyé leurs enfants en France et il y a pas mal de filles d'Amérique qui en savent plus maintenant que les vieilles de vos provinces. Alors on commence à en avoir assez, des petits fauchés qui croient nous faire honneur en s'alliant à nous parce qu'un de leurs ancêtres a broisé le plûmet de Henri IV, aidé Louis XIV à se faire la barbe, couché avec François Ier, chargé en gants blancs au mois d'août 1914... Tu comprends, mon petit pote?

Le petit pote comprend très bien. Pourtant il se risque à demander:

—Et si j'épousais une Américaine?

—Bah! Tu ne serais pas le premier, ni le plus célèbre, à faire cette bêtise. J'espère que ça te réussirait mieux qu'à deux de tes compatriotes que j'ai connus et qui étaient charmants.

—Comment s'appelaient-ils?

—Boni de Castellane et Georges Clemenceau.

Un silence pendant lequel ma vieille amie signe quelques chèques:

—Ce sont deux références.

V

PETIT GUIDE DE L'AMOU-REUX AMERICAIN

Il y a toute une stratégie sentimentale dont il est inutile de faire usage en Amérique.

Pour les rendez-vous, par exemple. Ne pas jouer à arriver en retard pour voir si la dame tient à vous et vous a attendu. Les femmes américaines sont assez exactes. Trois heures, c'est trois heures, ce n'est pas une demi-heure après. Si quelqu'une vous fait attendre, c'est qu'elle est mal élevée. Elle n'a d'excuse que si elle était chez son coiffeur. Mais alors c'est une hurluberlue, car on ne doit pas donner de rendez-vous le même jour qu'on va se faire indéfriser.

Au téléphone soyez bref:

—Bonjour. Comment vas-tu? Veux-tu qu'on se voie aujourd'hui? Oui?... Bien... Non?... Je suis désolé. Au revoir, mon amour.

Mais vous pouvez téléphoner à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. A cinq heures du matin plutôt qu'à neuf, car ce n'est pas élégant d'appeler dans la matinée: on dort ou on travaille. Mais

la nuit, tout moment est bon. Mais être bref, avant tout, être bref...

Il faut envoyer des fleurs. De très belles fleurs. A New-York, pas de roses: des orchidées; les roses sont vulgaires, à moins qu'elles n'aient été expédiées par glacière de la Californie. A Chicago, on apprécie les oeillets. Les camélias et gardénias sont bien vus. Ou bien un wagon de pois de senteur.

Les femmes américaines n'aiment pas que l'on fasse du tapage dans les boîtes de nuit, que l'on casse des verres ou que l'on attrape le garçon. Elles ont horreur des disputes. Certaines femmes, les Russes par exemple, adorent les discussions sur l'amour. Ce n'est pas à faire avec les Américaines. Elles ont d'ailleurs une conversation généralement agréable, car elles ont voyagé et savent apprécier les hommes à leur valeur.

Un jour, j'entendais un prince russe dire à une girl en lui prenant la main:

—Croyez-vous à une amitié désintéressée entre un homme et une femme?...

C'était peut-être très bien dit, mais c'est exactement le genre de choses à ne pas dire. Tout simplement parce qu'une femme un peu raisonnable ne peut pas croire à ce genre d'amitié.

Et avec les Américaines, la raison prime tout.

Donc: ne pas promettre ce que l'on ne peut pas tenir; ne pas avoir de crises de jalousie; ne pas dépenser plus d'argent qu'on ne paraît en avoir. En un mot: ne pas bluffer.

Si l'on bluffe on est perdu. Si l'on ne bluffe pas, on peut être aimé. Avant tout, il faut être estimé.

Sans rire, une des bases de l'amour en Amérique est un mutuel respect.

On dit que les Américains sont froids, alors qu'ils sont au contraire les gens les plus enthousiastes du monde. Mais ils n'aiment pas les manifestations extérieures de sentiments intimes.

Ils hurleront à un match de football, mais ils ne pleureront jamais en public. Pas de femmes se frottant les yeux dans une salle de restaurant. Elle attendra d'être rentrée chez elle — et seule — pour laisser aller sa douleur.

Il est encore une chose qu'il ne faut pas faire si elle n'est pas exécutée: des menaces... Si vous menacez d'une gifle, donnez-la. Il est à peu près sûr d'ailleurs qu'on

Comment porte-t-on ses ongles au Ritz?

de toutes couleurs



MME JULIAN GERARD
MME OLIVER CARLEY HARRIMAN
MLLE BETTY GERARD

Dans une des salles à manger du Ritz. Mme Julian Gerard, habillée de noir (comme toujours), porte ses ongles RUBIS, la grande mode à Paris en ce moment. Mme Oliver Carley Harriman, crêpe vert et renard argenté, a les ongles ROSES. Mlle Betty Gerard, robe beige, ongles CORAIL.



Naturel un poli qui ne fait qu'accentuer légèrement le rose naturel de vos ongles. Va avec toutes vos toilettes, mais surtout avec les couleurs claires — rouge, bleu, vert, pourpre, orange et jaune. C'est la nuance la plus populaire aujourd'hui.

Rose une charmante nuance féminine que vous pouvez porter avec n'importe quelle robe de couleur, pâle ou vive. Les blondes la préfèrent souvent à toutes les autres nuances. Subtile et charmante avec les roses pastel, les bleus et le mauve... vert foncé, noir et brun.

Corail les ongles ainsi rougis vont à merveille avec le blanc, rose pâle, beige, gris, bleu, noir et brun foncé — qu'il s'agisse de robes de jour ou du soir. Très chic aussi avec couleurs plus foncées, le rouge excepté.

Cardinal une nuance qui contraste agréablement avec le noir, le blanc ou les nuances les plus pâles. Bien avec gris ou beige; très chic avec le nouveau bleu. Colorez vos ongles Cardinal dans vos meilleurs jours!

Grenat d'un riche rouge vin, pour robes dans les nouvelles nuances brûlées ou brun cannelle, noir, rouge, beige, gris perle ou orange brûlé.

Rubis (teinte nouvelle) si rouge que vous pouvez la porter avec n'importe quoi quand vous voulez être gaie.

C'EST au Ritz, comme chacun sait, que se portent les plus chics toilettes et se voient les plus belles élégantes.

Et la première chose que vous y remarquez, pour peu que vous soyez observatrice, c'est la diversité des ongles teints!

On en voit de toutes les teintes, de toutes les nuances, assorties, bien entendu, à la couleur dominante de la toilette.

Mme Oliver Carley Harriman, qui se rendra tout à l'heure à une réunion féminine, est habillée de vert vif — et ses ongles sont d'un Rose tendre.

A la même table, Mme Julian Gerard, en noir, a adopté la teinte Rubis, pareille à de la laque rouge, qui est aujourd'hui la grande mode à Paris.

Mlle Betty Gerard est tout à fait gentille avec ses ongles Corail et sa robe beige.

Si vous n'avez pas encore le souci de vos ongles, il est grandement temps d'y voir. Des

ongles teints vous communiqueront leur assurance et leur gaieté. Mais méfiez-vous des erreurs que vous pourriez commettre. L'effet que vous produirez dépend *entièrement* de la Couleur et de la Qualité du poli que vous choisirez.

Les 7 nuances de la plus grande autorité du monde en manucure

Les élégantes ont découvert deux choses — que Cutex offre les plus charmantes nuances, à Paris comme ailleurs, et que *celles-ci restent en place*. Avec Cutex, vous ne craignez pas d'arriver à un rendez-vous important avec des ongles fendillés, écaillés ou décolorés! Cutex s'applique uniment et facilement et sèche en un rien de temps. Il n'y a pas plus chic.

Si vous avez encore dans votre garde-robe une toilette qui ne comporte pas sa nuance particulière de poli, achetez tout de suite cette dernière, avant que la saison soit terminée.

La couleur fait ressortir le manucure

Maintenant que la couleur fait ressortir vos ongles et vos mains, vous devez soigner particulièrement votre manucure. La cuticule doit être lisse. Adoptez l'exquis manucure Cutex. Brossez vos ongles. Puis repoussez la cuticule et nettoyez le dessous des ongles avec Cutex Cuticle Remover & Nail Cleanser. Enlevez le vieux poli avec le Cutex Liquid Polish Remover. Appliquez ensuite la nuance de Poli Liquide de Cutex — la nuance qui va le mieux avec votre toilette. Finissez avec un soupçon de Blanc pour les Ongles Cutex (crayon ou crème) et l'Huile ou la Crème à Cuticule Cutex. Après chaque manucure, et tous les soirs avant le coucher, faites-vous les mains avec la nouvelle Crème Cutex pour les mains.

NORTHAM WARREN - Montréal - New York - Paris



2 nuances de Poli Liquide Cutex et 4 autres accessoires essentiels pour 12c.

NORTHAM WARREN, Dépt 3 S-2 C. P. 2320, Montréal, Can.

Ci-inclus 12c pour le nouveau Nécessaire de Manucure Cutex, comprenant le Poli Liquide Naturel et une autre nuance indiquée par moi

☐ Rose ☐ Corail ☐ Cardinal

Poli Liquide Cutex

Chic... et bon marché

Fabriqué au Canada



Un voyage de noces en avion, la dernière nouveauté.

vous la rendra. Puis l'incident sera clos.

Là-dessus: bonne chance !

J'oubliais: quand vous dites que vous partez pour toujours, ne restez pas.

Et ne revenez jamais.

VI

LA CAPITALE DE L'HYPOCRISIE

On n'arrive pas toujours en Amérique par New-York et les quais somptueux des grandes compagnies du Havre, de Hambourg ou de Southampton.

Il y a des ports beaucoup moins brillants où ne vous amènent pas des paquebots qui ont, l'un le record du luxe, l'autre le record de la vitesse, l'autre le meilleur barman, l'autre Marlène Dietrich pour passagère.

Il y a Boston aussi, où j'arrivai un soir sur un petit cargo crasseux.

A la vérité, je ne venais pas de bien loin: exactement de New-York, une journée de voyage. La nuit d'avant, j'avais célébré avec de vieux amis leurs noces d'or. Ils n'étaient en réalité mariés que depuis deux ans. Mais ils avaient avancé la cérémonie, comme on fait dans les théâtres parisiens où l'on annonce la 100e représentation quand la cinquantième n'a pas encore été jouée. Nous avions fêté l'avant-veille les noces d'argent. Puis, le jour suivant, les noces d'or. Où en étaient mes amis ce soir-ci, divorce ou remariage? Je ne le savais pas, je ne l'ai jamais su. Je ne saurai jamais non

plus à la suite de quels événements je m'étais réveillé sur ce bateau, en pleine mer, en face d'un capitaine sympathique, plein de whisky et de bonnes intentions, qui m'assurait que des gentlemen m'avaient confié à sa garde et qu'il ne me laisserait jamais descendre avant Boston, ce dont je n'avais d'ailleurs nulle envie, car la mer était forte, la côte lointaine et je nage très mal.

Maintenant j'étais sur ce quai d'une ville inconnue. J'étais seul, célibataire, et il neigeait. Deux policemen, quatre douaniers et un détective se ruèrent sur moi. Quand ils m'eurent entouré, un vieux monsieur à barbe blanche vint vers moi:

—Que cachez-vous ?

—Rien, je n'ai pas de bagages.

—Pourquoi ?

—Parce que je n'ai rien à cacher.

—Vous le jurez devant des témoins? Vous ne cachez ni mauvaises intentions envers le maire de la cité, envers la religion, envers les monuments publics, la loi de prohibition et l'instruction universelle et obligatoire?

—Je le jure...

—Etes-vous anarchiste ou hydrocéphale? Usez-vous de stupéfiants? Non? Jurez... Etes-vous marié? Non?... Jurez...Avez-vous été en prison ou au séminaire? Savez-vous lire? Etes-vous imbécile, bègue ou enfant trouvé? Non? Jurez...

Je jurai tant que j'en avais mal au bras droit. Quand ce fut fini, le petit vieux me sourit avec gentillesse et me tendit la main:

—C'est bien, jeune homme, fit-il, vous pouvez circuler librement sur notre territoire. Je vous félicite. Je suis le président de la Ligue pour la liberté et l'affranchissement de l'Individu.

Je pensai qu'il devait serrer la main à pas mal de voyous dans sa journée. Je ne le lui dis pas et lui secouai la main en lui assénant une tape énorme sur l'épaule comme cela se fait pour témoigner cordialité et sympathie. Il parut enchanté et me rendit la tape. Puis au moment où je m'éloignais, il me rappela :

—Connaissez-vous un hôtel ?

—Je lui dis que non. C'était la première fois que je venais.

—Avez-vous pris votre dîner ?

—Non plus.

Je pensai qu'il allait m'inviter. Il porta un sifflet à ses lèvres. D'une baraque en planches, deux jeunes filles vêtues de kaki, avec des guêtres, des ceintures de cuir et des feutres de scouts, parurent.

Il leur dit quelques mots. Elles l'écoutèrent au garde-à-vous. Il se tourna vers moi:

—Une girl de «l'Assistance à l'Homme seul» va s'occuper de vous.

Une des jeunes filles, en effet, me prit par le bras:

—Venez, Homme Seul.

Elle m'entraîna. Que faire, sinon la suivre?

Je fus chargé dans un camionnette Ford et, après avoir roulé le long d'avenues sinistres, déposé devant un cottage d'une dizaine d'étages, poussé contre une porte et lancé dans une salle où une dizaine d'hommes hurlaient en chœur.

—Asseyez-vous et mangez, Homme Seul.

—Dieu bénit l'Homme Seul, me cria mon voisin.

—Vous êtes un homme seul? lui demandai-je.

—J'ai cet honneur...

Il sentait le whisky à tuer à vingt pieds un policeman, rien qu'en soufflant dessus.

J'essayai de m'informer:

—Qu'est-ce qu'on va nous faire faire?

Il ricana:

—On ne va pas nous laisser seuls.

Je vis alors que les girls-scouts avaient quitté leurs uniformes d'opérette et se glissaient parmi nous.

—Dieu a envoyé la femme à l'homme dans la solitude, me confia la mienne.

—Amen, fis-je. Amen, ma chère soeur.

FIN



Le 3e Centenaire Trifluvien

(Suite de la page 15)

avec honneur à la cour du roi d'Angleterre et se fit le promoteur de la plus vieille compagnie à charte qui existe actuellement dans le monde entier: la Compagnie de la Baie d'Hudson, fondée en 1670. D'autres explorateurs de chez nous sont Pierre Pépin qui possédait un emplacement où se trouvent les Ursulines d'aujourd'hui. Il parcourait le Minnesota

dation des Trois-Rivières se trouve dans une petite brochure agréablement illustrée et qui porte pour titre: *Fastes Trifluviens*. Elle a été publiée par la Société Saint-Jean-Baptiste des Trois-Rivières, en collaboration avec la Société d'Histoire Régionale. Voici ce résumé:

Avant 1634, notre terre avait été le théâtre de bien des événements



Le monument Lavolette, aux Trois-Rivières (1908). Fusain de Rodolphe Duguay.

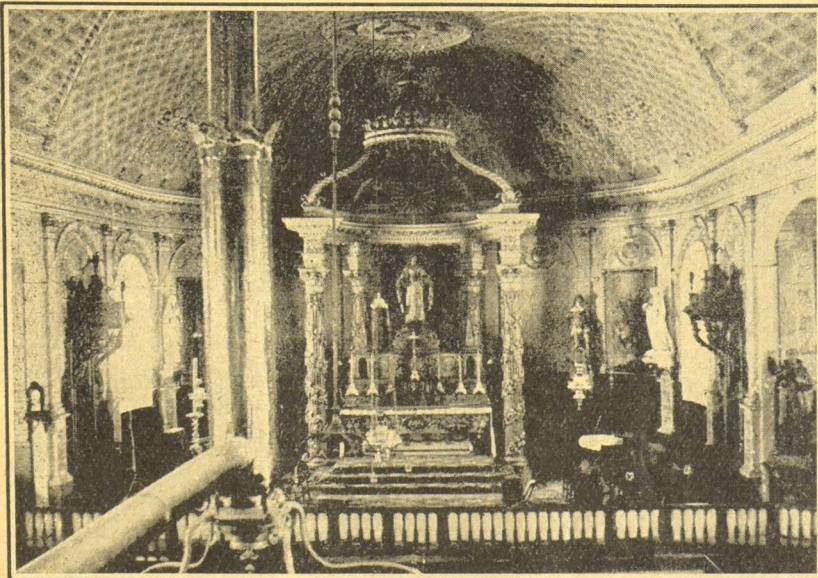
où un lac de plus de vingt-cinq milles de longueur, porte son nom. Puis Nicolas Perrot dont un parc national du Wisconsin porte le nom. La seule gloire de La Verendrye et de ses fils est suffisante pour rendre à jamais mémorable dans l'histoire le nom des Trois-Rivières.»

LAVIOLETTE FONDE TROIS-RIVIERES

Le meilleur résumé que nous connaissons de l'histoire de la fon-

qui lui donnent une place importante dans notre histoire. Toutefois, rien de permanent n'avait encore marqué l'empreinte française chez nous. En dehors de Québec, aucun établissement stable. Champlain voulut, après l'épreuve de l'occupation anglaise, élargir les cadres de la colonie.

Son premier geste fut d'établir aux Trois-Rivières, dont il appréciait depuis longtemps les avantages, un poste fortifié qui serait le



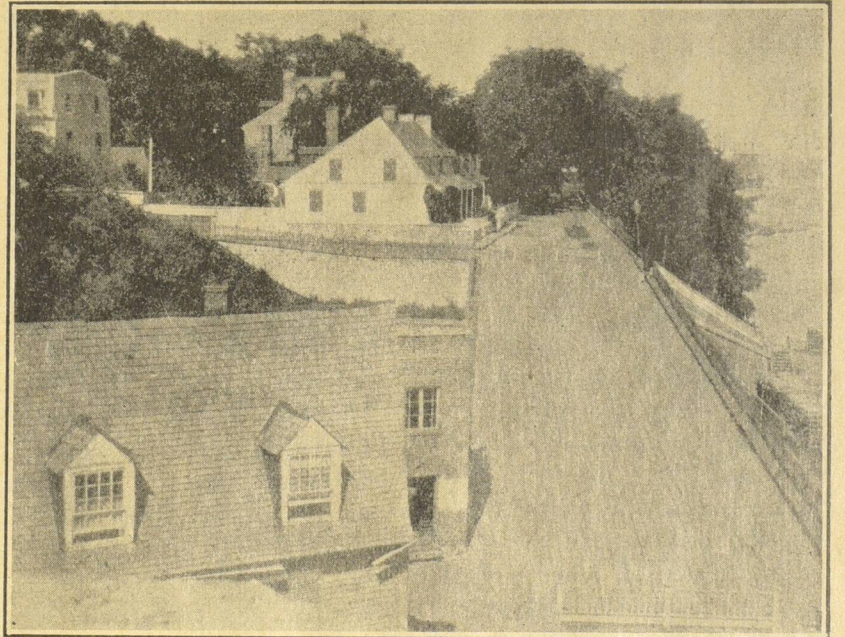
Intérieur de l'église paroissiale des Trois-Rivières, détruite lors du grand incendie de 1908.



L'église paroissiale des Trois-Rivières, 1713-1908. Fusain de Rodolphe Duguay.

noyau d'une ville future. Il chargea le sieur de Lavolette de l'expédition. La barque qui portait le fondateur de notre cité quitta Québec le 1er juillet 1634. Elle atteignit les Trois-Rivières, le mardi, 4 juillet suivant. Avec quelques artisans, elle portait deux jésuites, les PP. Jean de Brébeuf et Antoine Daniel. L'interprète Jean Nicolet était aussi du groupe.

française sur la vallée du Saint-Laurent. Le 3 août, il était de retour à Québec. L'année suivante, il écrivait au cardinal de Richelieu ces lignes qui montrent en quelle estime il avait le pays trifluvien: «L'habitation des Trois-Rivières est placée dans un des plus beaux endroits de tout ce pays où la température de l'air est bien plus modérée qu'à Québec.»



Le boulevard et la maison Ogden, en 1875.

Le 4 juillet 1634 marque la naissance officielle de notre cité. Dès son arrivée, Lavolette mit ses hommes au travail et rapidement les premières fondations du fort couronnèrent le sommet du Platon. Lavolette avait ordre de bâtir le fort trifluvien de grosses pièces de bois fichées en terre et de lui donner des dimensions spacieuses pour fournir le logement requis.

Champlain vint lui-même surveiller les travaux et donner des instructions utiles. Il vit avec satisfaction s'élever cette deuxième habitation qui consolidait l'emprise

JACQUES HERTEL, PREMIER COLON TRIFLUVIEN

Avant même que fût fondée officiellement la ville, des volons vivaient sur l'emplacement qu'elle devait occuper. Jacques Hertel, par exemple, qui reçut la première concession de terre sur le sol trifluvien à la fin de l'année 1633. Voici donc, empruntée encore aux *Fastes trifluviens*, l'histoire du coin de terre qui devait devenir la ville des Trois-Rivières, de 1608 à 1634:

(Suite à la page 42)

LITTERATURE CANADIENNE

(Suite de la page 16)

LA MUSIQUE AU SANCTUAIRE
par Eugène Lapierre

Le Dr Eugène Lapierre, directeur du Conservatoire et organiste de Saint-Jacques, vient de publier aux Editions Albert Lévesque un ouvrage de 225 pages, sur la Musique religieuse et les habitudes de nos musiciens d'Eglise.

L'oeuvre est originale et l'auteur n'a pas hésité à faire une critique loyale de nos institutions musicales. Le franc parler de l'écrivain relève encore la saveur du livre. Le dernier chapitre, «Querelle de Lutrins», fera certainement du bruit. Il s'agit en effet de la trop fameuse querelle des signes rythmiques dont autrefois nous eûmes un écho jusque dans nos journaux les plus paisibles. L'auteur reporte aussi la discussion jusqu'aux origines de la musique actuelle et découvre au lecteur intéressé l'incontestable filiation grégorienne de la notation musicale et même des écoles de musique. Une autre découverte que cet ouvrage propose aux musiciens d'Eglise et même aux fidèles, c'est la valeur lyrique du Psalme, un des plus vénérables genres littéraires de l'histoire universelle, réservoir de lyrisme où Voltaire lui-même a puisé largement.

Le principal chapitre constitue sans doute une nouveauté en musicographie: «Le Style religieux et les moyens de le reconnaître». Grâce aux points de repère qu'y propose l'auteur, on peut à première vue et même à l'audition décider à coup sûr, entre deux pièces lentes, laquelle convient aux prescriptions du Motu Proprio. En somme, un ouvrage utile et qui s'imposait depuis longtemps, vu l'importance en notre pays de la musique religieuse, vu la valeur esthétique de ce genre dans lequel tous les grands maîtres ont produit quelque chef d'oeuvre.

LOI MORALE ET PAIN
QUOTIDIEN

par l'abbé Jean Bergeron

Tant que la crise présente ne sera pas terminée, tous les économistes et les financiers tenteront d'en chercher les causes et de suggérer des remèdes. C'est une question qui a fait couler beaucoup d'encre, mais on ne saurait s'en désintéresser, parce qu'elle touche à toutes les classes de la société.

M. l'abbé Jean Bergeron, dans le volume «Loi morale et Pain quotidien» qu'il vient de publier aux Editions Albert Lévesque, envisage le côté religieux de la question. Il pose comme point de départ que le mal a pour cause l'abus des appétits sensuels. Mettant en regard la doctrine évangélique et celle mise à profit par les gouvernements contemporains, il tire d'intéressantes leçons qui jettent une lumière nouvelle sur le sujet. L'ouvrage abonde en observations pénétrantes, en raisonnements profonds, en conclusions sages et éclairées.

L'INITIATION PRATIQUE A
LA BOURSE

par Louis-A. Bélisle

Cet ouvrage, qui vient d'être publié aux Editions Albert Lévesque, dans la série «Documents Economiques», est le premier du genre écrit en langue française dans notre pays. «Il s'adresse, dit l'auteur dans son introduction, non pas tant aux experts en spéculation qu'aux novices, aux spéculateurs occasionnels et à ceux qui font des placements à long terme. Son but n'est pas d'encourager la spéculation chez ceux qui n'ont pas les moyens de s'y adonner; l'intention première de l'auteur a été d'aider à prévenir les pertes qu'entraîne presque toujours une connaissance insuffisante des lois auxquelles sont assujettis les marchés mobiliers et les transactions de Bourse.

M. Bélisle a divisé son ouvrage en deux parties. Dans la première, il relate l'histoire de la Bourse, des valeurs immobilières, de l'inscription des valeurs, des intermédiaires de Bourse, de la transaction sur marge, des moyens de protection, des prêts aux courtiers, etc., etc. Dans la deuxième partie, il envisage le côté pratique, en exposant la manière de faire des placements à long terme, la théorie des grands courants, les points que le spéculateur amateur doit surveiller dans ses opérations, etc. Un dernier chapitre est consacré aux Bourses de marchandise, en particulier du marché aux grains de Winnipeg.

L'ouvrage se complète d'un index alphabétique très au point, qui contient les expressions courantes anglaises et françaises et permet de trouver facilement tous les renseignements désirés.

«L'Initiation pratique à la Bourse», fort volume de 385 pages, for-

mat bibliothèque, enrichi de nombreux graphiques dressés ou adaptés par l'auteur, est en vente, au prix de \$1.50 l'unité, dans toutes les librairies bien assorties.

LA DEFENSE DE L'INTELLIGENCE

par Hermas Bastien

M. Hermas Bastien, professeur à l'Université de Montréal, auteur de «Itinéraires Philosophiques», des «Energies Rédemptrices», etc., vient de publier, aux Editions Albert Lévesque, dans la série «Documents sociaux», un nouvel ouvrage, intitulé «La Défense de l'Intelligence».

Cet ouvrage traite d'instruction et d'éducation. Question infiniment importante, si on l'envisage en vue de notre avenir national, avenir que l'auteur considère comme intimement lié à la défense de l'intelligence française et catholique en notre province. Le premier chapitre, «Rationalisons notre enseignement», donne le ton au livre tout entier. Chez un traditionaliste, la rationalisation n'a rien d'un zèle d'iconoclaste. Rationaliser signifie alors adaptation. Et un vaste programme est énoncé par ce seul mot adaptation. Tel programme embrasse les trois cycles de notre enseignement: primaire, secondaire, supérieure. Le point délicat, c'est l'enseignement secondaire. M. Bastien exprime ses desiderata en appuyant sur les autorités les moins contestables qui ont officiellement postulé et réclamé, entre autres réformes, une plus large part aux sciences dans nos humanités. L'avenir national des Canadiens français dépend du rôle que notre race saura jouer dans le mouvement scientifique canadien.

A L M A N A C H DE LA
LANGUE FRANÇAISE

L'éditeur Albert Lévesque vient de publier la dix-huitième édition de l'«Almanach de la Langue Française». C'est un ouvrage de 272 pages d'un texte condensé et substantiel, orné de nombreuses illustrations en particulier d'une série de douze caricatures fantaisistes exécutées par M. Robert Lapalme, jeune artiste canadien.

L'Almanach de la Langue Française est en vente chez l'éditeur, 1735, rue St-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies et kiosques bien assortis.

Le 3ième Centenaire
Trifluvien

(Suite de la page 41)

«De la fondation de Québec, en 1608, à sa prise par les Anglais, en 1629, la colonie canadienne reste limitée à des proportions qui auraient découragé le fondateur le moins exigeant. En vingt années d'efforts opiniâtres, Champlain n'avait réussi à amener au pays qu'une poignée de Français et il n'y avait pas assez de terre défrichée dans toute la colonie pour faire vivre cinq familles!

Lorsque le Canada lui fut remis et qu'il y revint en 1633, il se remit à la tâche avec une énergie décuplée. Le petit noyau de population qu'il avait pu attacher au pays n'avait pas quitté le Canada même pendant l'occupation anglaise. Les interprètes en particulier avaient délibérément tenu leur poste d'agents de liaison auprès des Indiens et ils avaient réussi à les garder fidèles à la France.

Ces interprètes tiennent la place dominante dans le premier quart de siècle de la Nouvelle-France. Cela ne doit pas nous laisser indifférents, puisque les plus fameux étaient des Trifluviens: «Marguerie, dont le courage, la force physique et la mâle beauté restent légendaires, eut des aventures à défrayer dix romans de Fenimore Cooper;... Jacques Hertel, qui portait des gants à frange d'or et des manteaux fastueux jusque parmi les souches de son «désert», et qui fut le premier syndic des Habitants; les trois Godefroy, canotiers sans rivaux, vainqueurs des sauvages dans les jeux athlétiques, fondateurs de seigneuries, commerçants et «Canadiens» ardents; voilà quels étaient ces fameux interprètes qui ont donné leur nom aux trente premières années de la colonie.»

Champlain eut dans ces hommes des auxiliaires inestimables. Ils étaient jeunes, pleins d'entrain et de vigueur; leur résistance physique et leur culture leur permirent de prendre sur les Indiens un ascendant qui assura à la France un prestige incontesté. Ils se firent également les aides de l'apostolat missionnaire, de sorte que leur oeuvre civilisatrice fut complète.

C'est peut-être le plus beau titre de gloire de notre ville d'avoir à son origine de pareils hommes. Jacques Hertel, qui avait prévu la fondation prochaine des Trois-Rivières, fut le premier à vouloir y fixer sa vie. Il reçut la première concession de terre sur le sol trifluvien, à la fin de l'année 1633»

PETITES CHOSSES A SAVOIR

DES GOÛTS, DES COULEURS... ET DES CHEVEUX

C'est une loi mystérieuse et inconnue qui, à travers les âges, semble pousser la femme, sous maints prétexte, à changer la nuance naturelle de sa chevelure.

Ne remontons pas plus loin que le Second Empire, où la majorité des élégantes s'efforçait d'obtenir le blond ardent de l'impératrice Eugénie et ne citons que pour mémoire, le henné des modèles du peintre Henner, qui triompha, durant une vingtaine d'années et idéalisa quantité de *femmes fatales*.

Voici que la mode est au blond Hollywood, un blond presque blanc, lancé par quelques stars californiennes. Un de nos maîtres de la coiffure l'obtient, paraît-il, en traitant la chevelure de ses clientes, par des lotions à base d'eau de Javel.

Et nombre de femmes coquettes, qui possèdent une belle et soyeuse chevelure blanche, la teignent de bleu-violet, grâce à des lavages au bleu de Méthylène.

RECETTE POUR NETTOYER ET BLANCHIR LES ÉTOFFES DE LAINE

Préparez une certaine quantité d'eau de savon et délayez dedans une cuillerée de farine par pinte d'eau. Placez sur le feu et remuez constamment. Dès que cette lessive est bouillante, plongez-y l'étoffe que vous frotterez comme à l'ordinaire dès que la température le permettra. Rincez à l'eau claire et répétez l'opération jusqu'au nettoyage complet.

SUPPRIMEZ LE GRINCEMENT DES PORTES

Qu'il s'agisse des portes d'entrée ou des portes d'armoires, rien n'est agaçant comme de les entendre grincer chaque fois qu'on y touche.

Il est heureusement extrêmement simple de faire cesser ces bruits peu harmonieux sans les enlever entièrement. Soulevez la porte coupable et, sur toutes les parties accessibles du gond ainsi dégagé, frottez sans ménagement la mine d'un crayon que vous taillez aussi souvent qu'il faudra. Le crayon y passera peut-être tout entier, mais le graphite dont sa mine est faite adoucissant notablement les frottements, votre porte ne grincera plus désormais.

Par FRANCINE

L'ENTRETIEN DU CHEVREAU

Le chevreau, que ce soit un gant ou un soulier (en particulier les souliers bleus d'enfant) se nettoie avec de la flanelle trempée d'abord dans du lait doux, et ensuite frotté sur du savon de Marseille blanc; on achève avec une flanelle trempée dans du lait seulement et on fait bien sécher.

Les souliers de chevreau ou cuir verni seront brossés, puis essuyés avec une éponge ou un chiffon doux, trempé dans le lait. Ensuite, on frottera avec une pâte ainsi composée: mêler par proportions égales de l'huile, du vinaigre et de la mélasse, avec un peu de noir de fumée. Le lait empêche le vernis de durcir et de se fendiller.

LES PÂTES ET LA BEAUTÉ

Voici, chères lectrices, une simple recette de beauté qui m'a été confiée par une artiste, fort jolie, et qui garde, malgré les années, un teint très clair et une peau très unie. Ne salez pas l'eau dans laquelle vous faites cuire des pâtes alimentaires: macaroni, nouilles, spaghettis, etc., et, surtout, ne la jetez pas une fois les pâtes retirées. Avec cette eau vous vous laverez le visage matin et soir. C'est là un cosmétique des plus simples et des plus efficaces et qui a le mérite de ne rien coûter.

CHAUSSURES MOISIES

S'il arrive qu'une chaussure dont on ne se sert pas habituellement se couvre d'une couche blanche de moisissure, il faut d'abord nettoyer soigneusement avec une brosse ou un chiffon, jusqu'à ce qu'il ne reste plus trace de mois. Ensuite frotter avec une flanelle imbibée d'essence de térébenthine, et pour terminer, appliquer une légère couche de vaseline sur tout le cuir. Les chaussures seront ainsi à l'abri de ce petit accident.

UTILISATION DES FEUILLES DE ROSES

Gardez précieusement les feuilles de roses des bouquets fanés, ou celles qui tombent des rosiers de vos jardins. Éparpillez-les sur des journaux pour bien les sécher, au soleil si vous en avez la possibilité. Quand les feuilles sont bien sèches et flétries, elles

peuvent être utilisées pour emplir les coussins. En même temps qu'économiques, elles donnent aux coussins un parfum léger très agréable.

POUR RENDRE LA FAÏENCE INCASSABLE

Pour endurcir les faïences qui supportent mal la chaleur, se cassent ou se fêlent facilement, un bon moyen consiste à les mettre à bouillir dans de l'eau de lessive pendant deux heures, et à les laisser refroidir avant de les rincer à l'eau claire.

EN PREVISION DES INCENDIES AYEZ TOUJOURS SOUS LA MAIN DU BICARBONATE DE SOUDE

On a d'autant plus de chance d'éteindre un incendie qu'on intervient plus tôt, plus près du moment où il éclate. Partout où existe un risque assez gros d'incendie, on a donc intérêt à avoir sous la main de quoi le combattre. Il est, à ce point de vue, excellent de savoir que la plupart des matières pulvérulentes sont très efficaces.

La terre, les cendres, la sciure de bois sont du nombre. La meilleure d'entre ces poudres paraît être, cependant, le bicarbonate de soude, dont la décomposition immédiate sur le foyer donne du gaz carbonique, extincteur par excellence des flammes. Il est donc prudent d'en avoir toujours en réserve chez soi.

Dans le même ordre d'idées, il n'est pas sans intérêt de savoir qu'en faisant dissoudre, à raison de 30%, de l'hyposulfite de soude dans l'eau, on renforce considérablement le pouvoir extincteur de cette eau.

COLLE DE RIZ

Les Chinois et les Japonais emploient cette colle pour fabriquer tous les objets en papier; elle est très blanche et devient presque transparente en séchant; de plus, elle possède un pouvoir adhésif très grand.

Pour la préparer, délayez dans une chopine d'eau froide trois cuillerées à bouche de farine de riz et chauffez doucement ce mélange, en remuant constamment, jusqu'à ce qu'il commence à bouil-



lir; retirez alors de dessus le feu et laissez refroidir.

Cette colle ne se conserve pas longtemps, car il s'y produit des moisissures.

MANIÈRE MODERNE DE MANGER LE POT-AU-FEU DE NOS AIEUX

Pour faire un bon pot-au-feu il faut acheter du gîte bien placé, avec le petit os à moelle au milieu de la viande et un morceau de plates côtes. Ce sont à mon avis, les meilleurs morceaux qui procurent à la fois un bon bouillon et une viande agréable.

Si l'on préfère la viande très maigre il faut alors prendre du gîte à la noix.

A cette viande, vous joindrez quelques os dus à la générosité de votre boucher, carottes, poireaux, navets, un oignon piqué d'un clou de girofle, une tomate entière et un bouquet composé d'une branche de céleri, d'une grosse poignée de cerfeuil, d'un brin de persil et d'un soupçon de thym et de laurier. Vous ajouterez aussi quelques cosques de petits pois séchés et dorées au four, dont vous aurez la précaution de faire votre provision chaque année au moment de la saison des petits pois et que vous conserverez dans un bocal bien bouché. Ces cosques fourniront un colorant économique et sain.

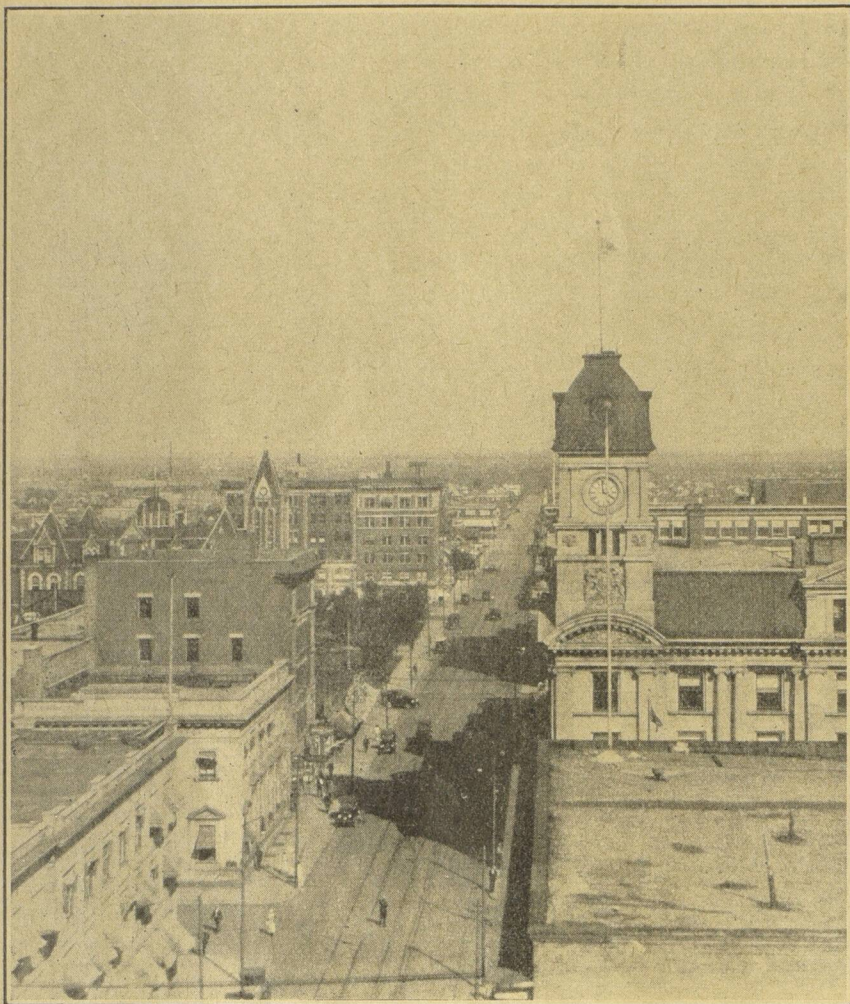
Je conseille vivement de mettre le pot-au-feu à l'eau bouillante légèrement salée.

De cette façon, il n'y a pas à écumer, ce que vous seriez obligé de faire si vous le mettiez à l'eau froide. Or, cette écume contient des éléments nourrissants.

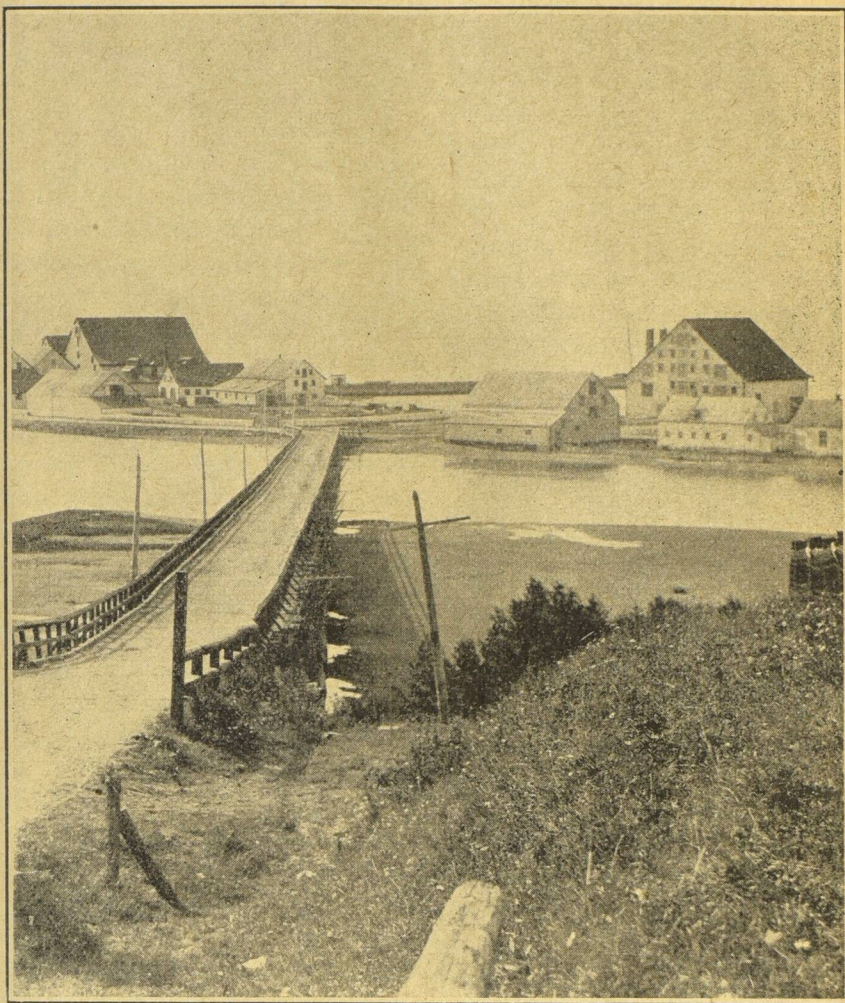
Plongez donc votre viande et les os dans l'eau bouillante, laissez bouillir 10 minutes environ et ajoutez ensuite tous vos légumes, vos condiments et votre bouquet.

Laissez cuire doucement pendant 3 heures à partir du moment de la seconde ébullition.

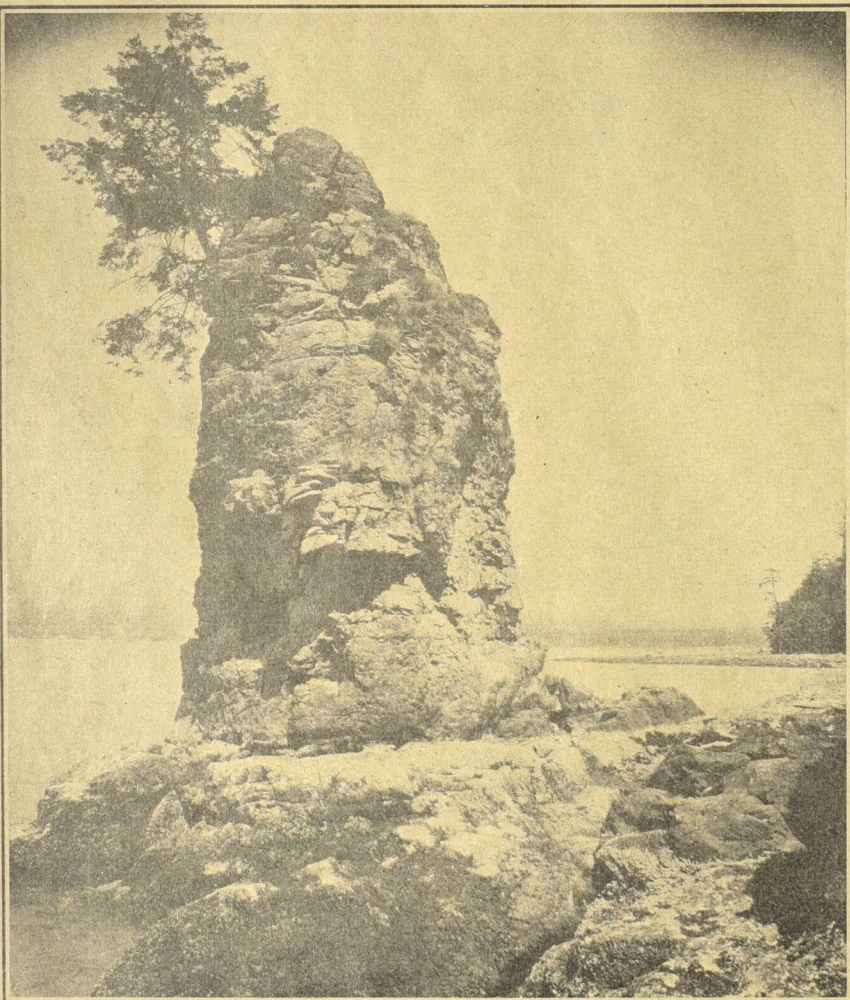
Saviez - Vous Que ?...



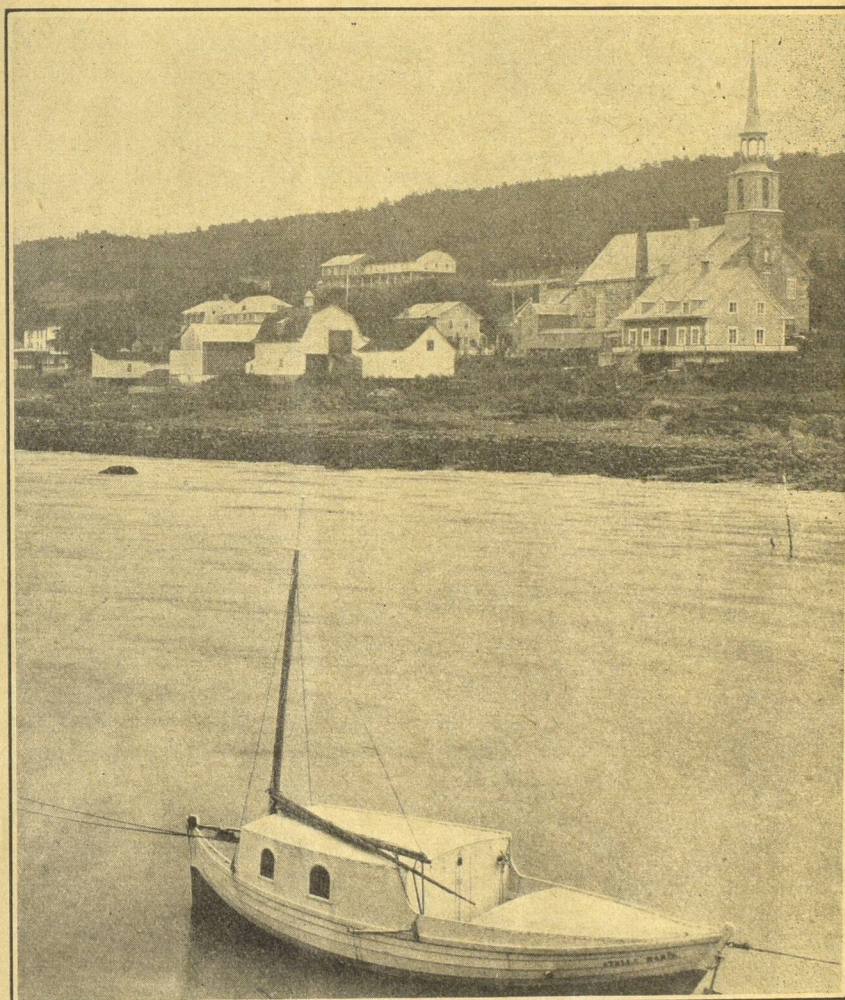
Régina, capitale de la province de la Saskatchewan, s'appelait autrefois "Tas d'os" (Pile O'Bones), et que c'est à Régina, dans la cour de l'actuelle caserne de la Gendarmerie Royale à cheval que fut pendu Louis Riel.



L'établissement de pêche sédentaire fondé par les Robin à Paspébiac, Gaspésie, en 1766, est le premier du genre établi au Canada. On y dispose chaque année de plusieurs centaines de tonnes de morue.

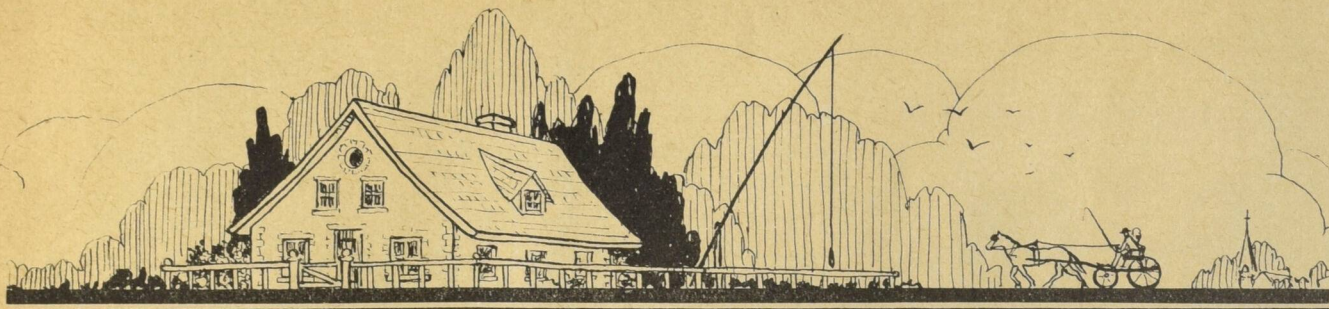


D'après une légende indienne, un jeune chef, pour avoir désobéi aux dieux, fut changé en ce rocher qui se voit près du Parc Stanley, à Vancouver, mais comme le roc chez les Peaux-Rouges est un signe de méchanceté et que le jeune chef avait désobéi aux dieux simplement pour satisfaire à une coutume de sa tribu, ses juges firent pousser sur le rocher un arbre, signe de bonté.



Notre-Dame du Portage, à quelques milles de la Rivière-du-Loup, était l'endroit du Saint-Laurent où débarquaient les voyageurs canadiens venant de Québec et se rendant en Acadie par le lac Témiscouata et la rivière Saint-Jean. Du Saint-Laurent, jusqu'au lac Témiscouata, ils devaient faire un long portage, d'où le nom donné à l'endroit.

PHOTOS DU CANADIEN NATIONAL



Nos Vieilles Familles Canadiennes

FORTIER

Par EMILE FALARDEAU

LEVESQUE

Voici la souche des cinq premiers colons du nom de Fortier parce que dernièrement nous avons eu plusieurs demandes au sujet de ce nom. Cette réponse ne remplira pas le besoin de chacun parce qu'il nous est impossible de dire exactement de qui descend une certaine personne surtout lorsqu'on ne sait pas où ont vécu les ancêtres de cette même personne.

Premier. — Antoine Forestier, Chirurgien, né vers 1646, fils de Jean Forestier et de Françoise Ricard, de la paroisse de Severs-le-Château comprise et située dans l'Évêché de Rhodéz en Rouargue, marié le 25 novembre 1670 à Montréal, à Madeleine LeCavalier, fille de Robert LeCavalier et de Adrienne Duvivier.

Deuxième. — Etienne Forestier, maître-boulangier, né vers 1649, fils de Etienne Forestier et de Judith Fonton de la paroisse de Saint-Jean d'Angely (ancienne Saintonge), marié le 23 novembre 1672, Montréal, à Marguerite Lauzon, fille de Gilles Lauzon, maître-chaudronnier et de Marie Archambault.

Troisième. — Louis Fortier, né vers 1647, marié le 26 juin 1679 à Lachine à Madeleine Moyson, fille de Nicolas Moyson et de Jeanne Vallée.

Quatrième. — Antoine Fortier, né vers 1646, marié vers 1675 dans le district de Québec, à Madeleine Cadieu, fille de Charles Cadieu et Madeleine Macard.

Cinquième. — Noël Fortier, marié en France à Madeleine Mignot vers 1670, venus au Canada accompagnés de leurs enfants.

P. S. Pour ce qui est des ancêtres dont il nous est impossible de donner plus de renseignements, des troisième, quatrième et cinquième colons, c'est qu'il manque un certain nombre de registres, et aussi que certains prêtres du temps ne suivaient pas les directives de l'église. Les personnes ayant fait des demandes de ce nom qui possèdent certains documents anciens sont priées de me les faire parvenir afin que je puisse mieux les diriger. Les documents seront retournés car ils ne sont d'aucune utilité. Veuillez envoyer timbres pour la réponse.

FORTIER

(Familles de la Beauce)

Mme S. C. L. Victoriaville.

Quoiqu'il y ait eu plusieurs colons du nom de Fortier qui ont fait souche en Canada, je puis vous certifier que l'ancêtre des familles de la Beauce est :

Antoine Fortier, né vers 1645, marié dans l'Île d'Orléans (ou à Beauport), vers 1675, à Marie Madeleine Cadieu, née le 23 octobre 1659, à Québec, et fille de Charles Cadieu dit Courville et de Michelle Macard.

La famille Cadieu demeurait à Beauport en 1673. Les registres de Beauport ainsi qu'une partie de ceux de l'Île d'Orléans ont été détruits lors de la guerre des Anglais en 1690.

Peut-être un contrat de mariage donnerait les détails voulus.

GAUVREAU

Mme L. V. L. Montréal.

Il y a deux souches distinctes et complètement différentes l'une de l'autre.

Première. — Nicolas Gauvreau, armurier, né vers 1640, fils de Pierre Gauvreau et de Gabrielle Raimbault, de la paroisse de Dompierre, comprise dans

l'évêché de Luçon, marié le 30 juillet 1668, à Québec, à Simone Bisson, fille de Gervais Bisson et de Marie Lebeau, telle est la souche des familles du district de Québec.

Deuxième. — Etienne Gauvreau, né vers 1690, fils de Pierre Gauvreau et de Anne Arrivé, de la paroisse de la Roche-sur-Yon, dans le diocèse de Luçon, marié le 27 juin 1712, à Québec, à Marguerite Françoise Legris, fille de Adrien Legris et de Françoise Branche. C'est la souche des familles de Montréal.

GLORY DIT LADRIERE

L'ancêtre des deux familles actuelles Glory et Ladrière est :

Laurent Glory dit Ladrière, né vers 1638, fils de Pierre Glory et de Louise Gautier, de la ville de Niort, marié le 23 juillet 1664, à Montréal, à Jacqueline LaGrange, née en France, veuve de Michel Théodore.

GONTHIER DIT BERNARD

E. C. B. Montréal.

La raison du surnom de Bernard attaché au premier nom c'est que l'ancêtre s'appelait Bernard.

La source de cette lignée de Bernard est :

Bernard Gonthier, né vers 1643, fils de Jean Gonthier et de Marie Lay de la Paroisse de Saint-Severin de Paris. Marié le 26 janvier 1676, à Québec, à Marguerite Pasquier, veuve de François Biville dit le Picard.

LAGARDE

Mme L. V. L. Montréal.

Il y a quatre souches distinctes de colons du nom de Lagarde :

Première. — Jean-Baptiste Lagarde dit St-Jean, né vers 1708, fils de Pierre Lagarde et de Geneviève Leriche, de la paroisse de Saint-Louis, dans le diocèse de LaRoche en Aunis, marié le 11 août 1733, à Montréal, à Marguerite Martin.

Deuxième. — Georges Lagarde, né vers 1715, fils de Gilbert Lagarde et de Marie Bougarole de Marseilles, dans le diocèse de Clermont, en Bourbonnais, marié le 14 novembre 1740, à Québec, à Geneviève Gendron.

Troisième. — Jean Lagarde, né vers 1727, fils de Jean Lagarde et de Marie Gervais, de la paroisse de Sainte-Croix, dans le diocèse de Bordeaux, marié le 12 novembre 1763, à Montréal, à Marie-Anne Bireau.

Quatrième. — Jacques Lagarde, né vers 1723, fils de Mathurin Lagarde et de Suzanne Nolin, de la paroisse de Saint-Roch de Paris, marié le 14 avril 1749, à Montréal, à Catherine Lafargue.

LAVENDIER

Cette famille provient sans aucun doute de l'Acadie, mais malheureusement, nous ne possédons aucun renseignement sur elle.

Madame Virginie Lavendier de Pawtucket, Rhode Island, possède une généalogie directe à Paul Lavendier, marié vers 1800, à Sufique Breau, et elle serait désireuse de remonter plus loin. Si quelques lecteurs possèdent des renseignements là-dessus, nous serons heureux de les publier en mentionnant la source.

Mlle A. L. Auburn, Maine.

L'ancêtre des familles des noms Lévêques ou Lévêque qui vivent ou ont vécu à la Rivière Ouelle, dans le comté de Kamouraska, est uniquement, sans aucun doute, Robert Lévêque, charpentier, né vers 1641, fils de Pierre Lévêque et de Marie Gaumont, de la paroisse de Saint-Sulpice, comprise dans l'évêché de Rouen, en Normandie, marié une première fois en France et qui vint au Canada accompagné de sa femme et ses deux enfants et une seconde fois, le 22 avril 1679, à L'Ange-Gardien, comté de Montmorency, à Jeanne LeChevalier, fille de Jean LeChevalier et de Marguerite Rémiou, de la paroisse de Saint-Nicolas, comprise dans l'évêché de Coutances.

La plupart des familles actuelles descendent par des alliances de Louis Hébert, le premier annobli au Canada.

MAHEU DIT LAFORGE

Mme A. F. F. Winnipeg, Man.

Sous le régime français, de 1608 à 1762, il y a eu cinq colons du nom de Maheu qui ont fait souche, mais aucun n'ayant le surnom de Laforge. Ce surnom de Laforge à dû être ajouté ainsi par le fait qu'un Maheu devait être forgeron; c'est la seule raison plausible à ce sujet.

MARTEL

Mlle J. M. Joliette.

Vous avez dû mal expliquer votre demande lorsque vous l'aviez faite à un journal de Montréal, car il est impossible que toutes les familles actuelles descendent du même colon. En effet, durant la période de la domination française (1608 à 1762) dix colons de France venus de différents endroits, et sans parenté entre eux, ont fait souche après s'être mariés.

PARADIS (Familles de St-Césaire)

M. D. P. Attleboro, Mass. E. U.

Il y a trois sources de colons du nom de Paradis, mais il me semble que deux seulement ont fait souche :

Premier. — Pierre Paradis, né vers 1605, arrivé au Canada vers 1637, et marié avant 1640, à Barbe Guyon, fille de Jean Guyon et de Mathurine Robin.

Deuxième. — François-Joseph Paradis, né vers 1700, fils de Jean Paradis et de Catherine Bataille, de la paroisse de Saint-Jean, comprise dans le diocèse de LaRoche, dans le pays d'Aunis, marié le 9 octobre 1727, à Québec, à Louise Véronique Constantin, fille de Denis Constantin et de Barbe Bélanger.

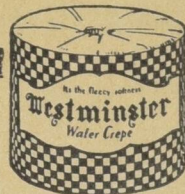
PELLETIER

M. R. A. Kapuskasing, Ont.

Ce nom a tiré sa source d'un métier, c'est-à-dire le fait d'une personne qui s'occupe du commerce de la pelleterie, soit dans la préparation ou la vente de la fourrure.

C'est la raison principale pour laquelle plusieurs colons du nom de Pelletier ont fait souche, car de tout temps, il y a eu des personnes qui se sont occupées de ce commerce.

Il nous est impossible alors de donner ici, vu le manque d'espace, la source de tous ces noms.



PROTEGEZ vos enfants ! PREVE-NEZ l'inflammation rectale. Achetez, pour eux, les papiers de toilette soyeux, stérilisés et complètement enveloppés — WESTMINSTER et PUREX. Coûtent moins que 1c par jour pour une famille de 5. En vente dans les pharmacies et épiceries.

Distributeurs :

MacGregor Paper & Bag Co, Inc.
Montréal

No. 2

FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Company, Dépt. 191, Toronto 8, Ont.

Ne manquez pas d'acheter

LE FILM

Magazine cinématographique, mensuel et illustré qui en plus de ces nombreux articles publie un ROMAN-COMPLET.

En vente dans tous les dépôts de journaux . . . 10 sous le numéro.

Femmes

vous lirez

LA "JEANNETTE"

roman par

MAX DUVEUZIT

Un volume 12 fr.

TALLANDIER
Excl. HACHETTE

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

POIRIER, BESETTE & CIE LTEE.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.



4452

4351

4593

LE GRAND ART D'ETRE BIEN VETU EST SOUVENT DANS LES ROBES LES PLUS SIMPLES

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les
procurer, écrivez à:

THE BUTTERICK COMPANY,
468 Wellington St. West, Toronto, Ont.



4582

4613

4457

4593—Le seul ornement: boucle et manchettes de dentelle. Gilet séparé. Pour 40, $4\frac{3}{8}$ verges de crêpe de soie de 39; $\frac{3}{8}$ verge de dentelle de 35. Pour 36 à 52 de buste. 55 cents.

4351—Pour personne de taille plus forte. Largeur $2\frac{1}{4}$ verges. Pour 40, $3\frac{7}{8}$ verges de 39, avec collet de deux couleurs. Pour 34 à 52 de buste. 45 cents.

4452—Très élégante robe de laine pour personne de taille forte. Largeur 2 verges. Pour 40, 3 verges de laine légère de 54; $\frac{7}{8}$ verge de crêpe de soie de 32. Pour 34 à 52 de buste. 45 cents.

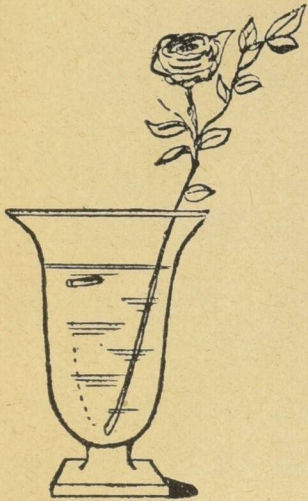
4582—Jolie robe de satin avec un peu de dentelle. Largeur $2\frac{3}{8}$ verges. Pour 40, $5\frac{1}{2}$ verges de 39; $1\frac{3}{8}$ verge d'une bande de dentelle de 9 pouces. Pour 36 à 52 de buste. 50 cents.

4613—La laine légère est toujours très estimée. Largeur $1\frac{1}{2}$ verge. Pour 40, $3\frac{1}{4}$ verges de laine de 54 pouces. Pour 32 à 52 de buste. 50 cents.

4457—Les lignes de cette robe amincissent la taille. Gilet séparé. Largeur $1\frac{3}{4}$ verge. Pour 40, 3 verges de crêpe de soie de 39; $1\frac{1}{8}$ verge de contrastant. Pour 34 à 48 de buste. 50 cents.

Une manière pratique de prolonger la durée des fleurs coupées

Presque toujours, quand on a cueilli des fleurs ou acheté un bouquet, on se contente d'emplir d'eau un vase et d'y plonger les tiges des fleurs, sans précautions spéciales.



Coupé, le morceau de tige monte à la surface, il contient de l'air.

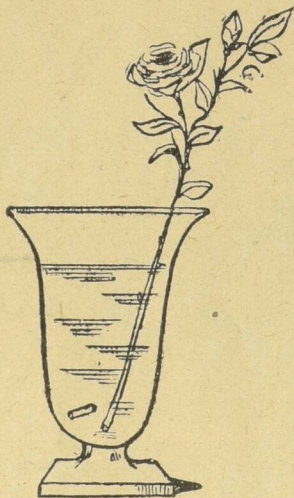
Cette pratique est funeste et on s'en aperçoit bien vite parce que les fleurs se fanent en quelques heures. Tandis que si les précautions voulues avaient été prises, les fleurs coupées auraient une durée d'existence exactement la même que si elles étaient restées sur leur tige jusqu'à la formation du fruit.

Voici comment il faut opérer en cette occurrence.

Constatons tout d'abord que les tiges de la plupart des fleurs sont pourvues d'un certain nombre de tubes capillaires, allant du pied à l'extrémité floréale. Lorsqu'on coupe une tige, il se produit, dans chaque tube capillaire, une entrée d'air: une bulle se forme qui monte dans le tube, pas très haut d'ailleurs, à cause de la résistance opposée par le frottement sur les parois. Et cette bulle s'oppose dès lors à toute espèce d'ascension de

Si l'on veut conserver longtemps des fleurs coupées, il faut empêcher la formation de cette bulle d'air. Pour cela, il est indispensable de couper la tige «sous» l'eau, assez haut pour que la partie contenant la bulle soit détachée. Alors, le liquide circulera jusqu'à la fleur, et celle-ci gardera toute sa fraîcheur: le traitement appliqué à des fleurs déjà flétries est souverain: en quelques minutes, on voit la plante se redresser, les pétales se flétrir, la fleur retrouver toute sa fraîcheur.

Seulement, il faut être sûr que la partie de la tige où se trouve la bulle d'air a été coupée. Or, cette bulle remonte plus ou moins haut, cela dépend du temps qui s'est écoulé entre le détachement de la tige et la mise en vase, temps qu'il n'est pas possible d'apprécier quand on achète un bouquet chez le fleuriste.

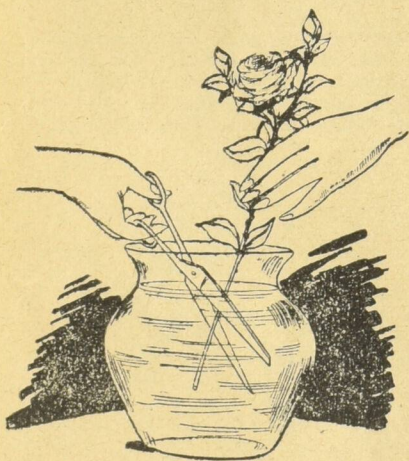


Le morceau de tige tombe au fond du vase, il ne contient plus d'air.

Pour vous renseigner à ce sujet: Coupez «sous» l'eau l'extrémité de la tige à la grandeur voulue, détachez à nouveau un petit morceau de tige d'un pouce et demi environ, par exemple. S'il monte à la surface c'est qu'il contient de l'air et il faut couper plus avant. S'il tombe au fond du vase, c'est qu'il est plus lourd que l'eau et donc n'est pas rempli d'air.

Vous avez compris que le coupage sous l'eau n'a d'autre but que de supprimer la rentrée de l'air. C'est une complication, mais dont on est récompensé.

Du reste, l'opération n'a rien de compliqué: utilisez un vase à large goulot, de manière à introduire la tige et une paire de ciseaux et fendez en biais. Quand la coupure de garantie est pratiquée, enfoncez la tige autant que possible. Il est préférable que les fleurs ne soient pas serrées pour que l'air circule autour d'elles.



l'eau. Notre fleur va mourir de sécheresse, tout en plongeant dans un bocal rempli. Les pétales continuent à perdre leur eau par évaporation, celle-ci ne se renouvelle pas, la fleur se flétrit et se fane.

**pas de contours
mais une protection
et un confort absolus**

le nouveau Kotex Phantom*

SERVIETTE SANITAIRE
(En instance de brevet au Canada)

**Une invention qui élimine
même un soupçon de contour
révélateur mais vous procure
toute la protection nécessaire.**

COMBIEN de fois l'avez-vous désirée! Une protection qui serait sanitaire, certaine, suffisante MAIS une protection qui ne révélerait aucun contour, aucune forme indiscrete pour vous gêner et vous troubler.

Voilà précisément le but du nouveau Kotex Phantom. Car ses bouts sont aplatis et taillés en pointe... il se dissimule parfaitement... cependant l'épaisseur protectrice est la même.

Epaisseur dissimulée

Le secret, naturellement, de ce nouveau modèle se trouve dans le fait même qu'il semble plus mince, mais en effet il est identique en fait d'épaisseur et de protection. Voilà la raison de son confort supérieur.

En efficacité, douceur, sûreté, souvenez-vous que le nouveau Kotex Phantom est exactement le même Kotex que vous avez toujours connu. Remarquablement absorbant; peut être porté de chaque côté avec égale protection; facile, bien entendu, de s'en défaire. Les hôpitaux Canadiens seuls ont employé des millions de serviettes Kotex l'année dernière.

Ne soyez pas confuses. Autres serviettes sanitaires, soi-disant coupées de façon à mouler le corps, ne sont en aucun sens comme le nouveau Kotex Phantom, en instance de brevet au Canada.

Et — doucement important — le prix de ce nouveau produit amélioré n'est pas augmenté. En effet, les prix de Kotex sont aujourd'hui plus bas que jamais.

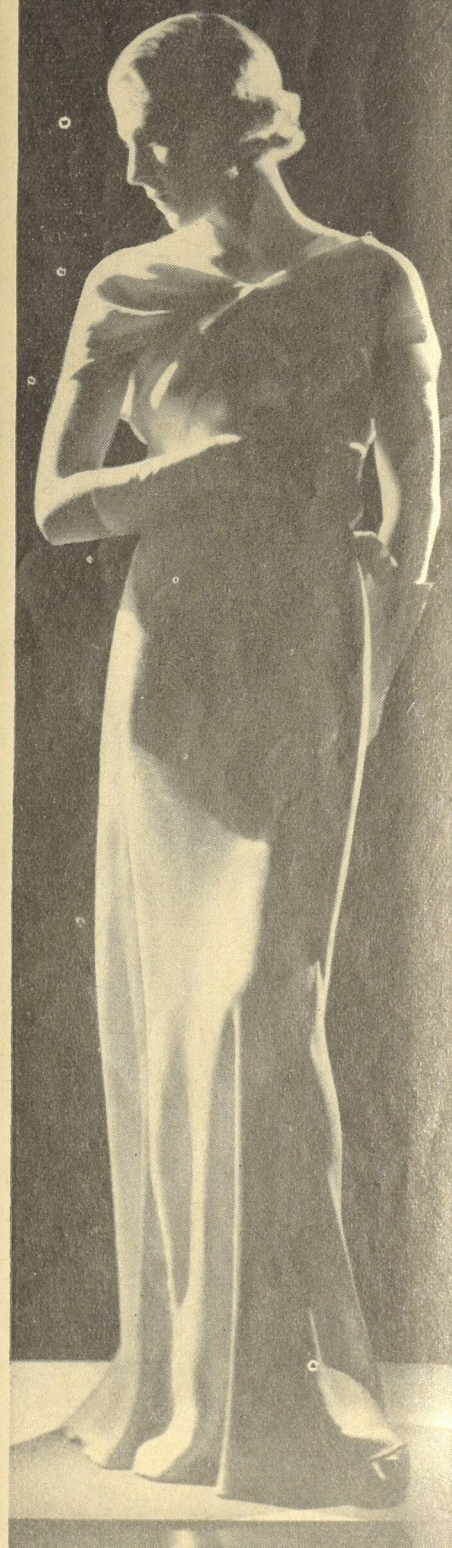
Essayez le nouveau Kotex Phantom. Pour votre protection le nom "Kotex" est imprimé sur chaque bout.

En vente dans les pharmacies et les magasins à rayons.

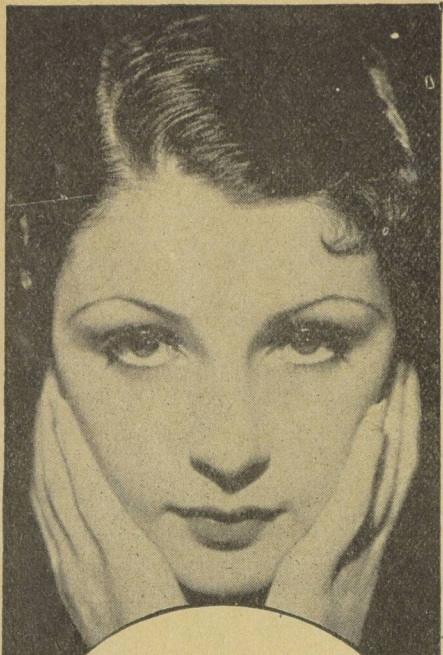
COMMENT LE DIRAI-JE A MA JEUNE FILLE ?

Beaucoup de mères se le demandent. Maintenant vous donnez tout simplement à votre jeune fille la brochure intitulée "Le douzième anniversaire de Marie Margot". Pour copie gratuite écrivez à Mary Pauline Callender, Dépt. 223, Bureau 1402, The Kotex Company of Canada Limited, 330, rue Bay, Toronto, Ont.

NOTA ! Le Kotex Phantom possède la même épaisseur, la même surface protectrice en plus de l'avantage des bouts taillés en pointe.



KOTEX
FABRIQUE AU CANADA



Fait vite
DISPARAITRE
les
GERÇURES

VOICI un moyen extraordinairement simple et peu coûteux d'avoir une belle peau douce et veloutée, presque du jour au lendemain. Le Baume Italien Campana vous assure, durant toute l'année, la protection de vos tissus cutanés.

Essayez cet émollient original de la peau, prescrit à nos femmes canadiennes depuis plus de 30 ans par un dermatologiste de réputation internationale. Il est totalement différent des lotions commerciales ordinaires et des préparations domestiques. C'est lui qui se vend le plus au Canada! **Garanti** faire disparaître les gerçures, les rougeurs et rugosités de la peau *plus vite* que tout ce que vous avez pu employer jusqu'ici.

Absolument sûr pour n'importe quelle peau. Ne renferme ni astringent caustique ni matière nuisible. Contient seulement 5% d'alcool; ne peut assécher la peau. Chez votre pharmacien et dans les magasins à rayons, en bouteilles de 35c, 60c et \$1.00. Très économique.

**BAUME
ITALIEN**
Campana

L'EMOLLIENT ORIGINAL DE LA PEAU



Nouvel Emballage

Frais et doux dans son nouvel emballage vert et blanc, le Baume Italien se présente à vous, cette saison, dans une bouteille et un carton nouveaux.

Les Canadiens peuvent écouter le lundi soir, sur le réseau radiophonique Oolumbia, les mystérieuses aventures de ce "Fu Man-chu". Raccordez avec le poste CFRB, Toronto. Distribution d'acteurs anglais. Le vendredi soir, série de pièces "First Nighter", sur le réseau transcontinental N. B. C.

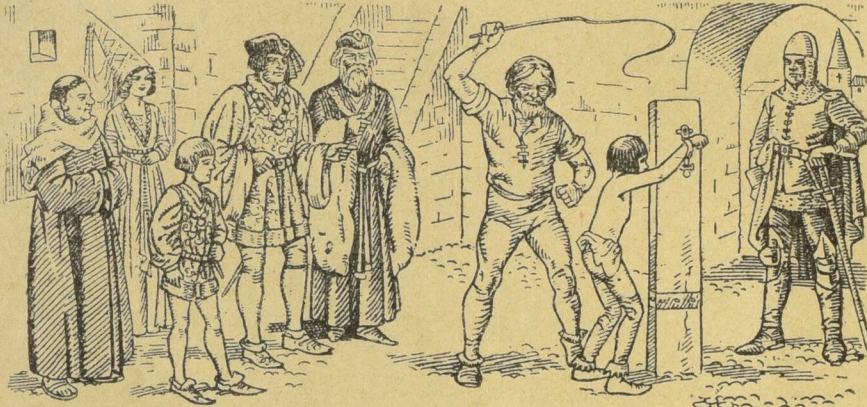
Gratis CAMPANA CORPORATION LIMITED
36 Caledonia Road, Toronto

"LR2"
Messieurs: Veuillez m'envoyer, **GRATIS** et port payé, une bouteille **VANITY SIZE** de Baume Italien Campana.

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Prov. _____

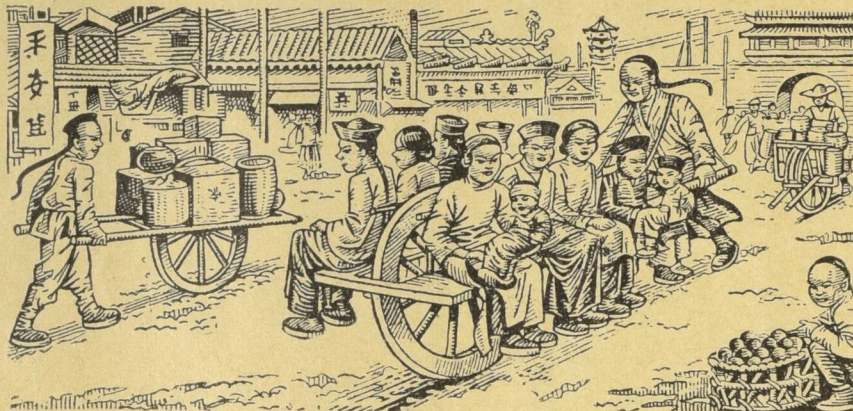
LA PAGE POUR TOUS

ILS ETAIENT PAYES POUR ETRE FOUETTES



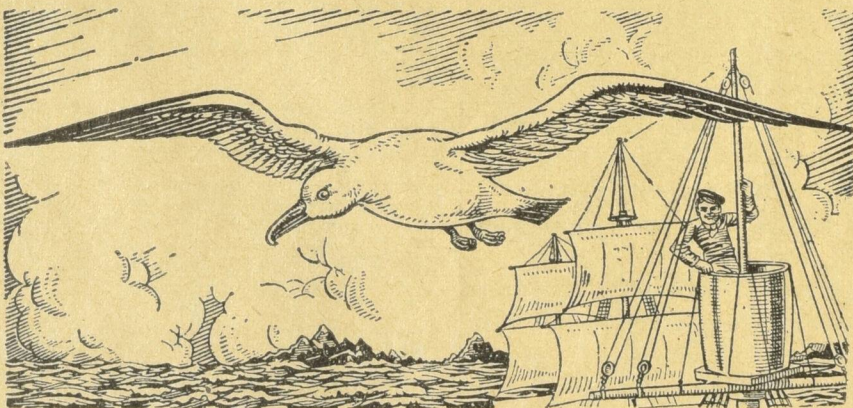
Au Moyen-Age, lorsqu'un fils de prince ou de noble devait être puni, on fouettait un autre petit garçon, car il semblait indigne à un jeune noble de recevoir des punitions corporelles. Toutes les cours royales et les maisons princières avaient à leur disposition quelques-uns de ces enfants dont la seule occupation était d'être fouettés de temps à autre. Lorsqu'ils devenaient plus âgés ces enfants obtenaient un poste de confiance auprès de leur maître.

LA BROUETTE-OMNIBUS



La brouette est un des plus populaires et des plus économiques moyens de transport en Chine. On s'en sert pour toutes sortes de marchandises. La brouette-omnibus est aussi beaucoup employée. Elle peut porter environ une demi-tonne de Chinois. Comme on le voit sur la vignette ci-dessus, cet omnibus ultra-moderne n'a qu'une roue. Le propriétaire du "convoi" remplit aussi le rôle de receveur, de moteur, etc. Comme on peut le croire, le prix d'un voyage dans ce véhicule est très minime.

UN GRAND VOYAGEUR : L'ALBATROS

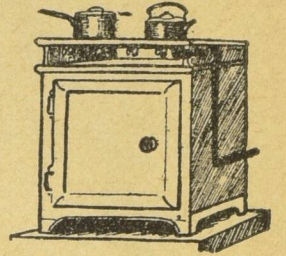


La vigie, qui du haut de son mât scrute l'horizon, aperçoit souvent dans les airs un grand oiseau blanc dont le vol plané est très élégant. Cet oiseau, c'est l'albatros. Ses ailes ont parfois une envergure de 17 pieds et elles servent souvent de voiles à l'albatros. Celui-ci peut parcourir des centaines de milles dans une journée. On dit que dès que le petit albatros quitte l'oeuf ses parents le gavent de nourriture et l'abandonnent alors pendant plusieurs mois. Ils reviennent ensuite, chassent du nid leur petit et mettent à sa place un autre oeuf.

POURQUOI LE GAZ N'EXPLOSE PAS DANS LA CONDUITE

Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi le gaz ne brûle pas dans la conduite qui l'amène à votre poêle, alors qu'il prend feu dès que vous ouvrez la clef?

Voici l'explication. Pour brûler le gaz exige une certaine quantité d'air ou plutôt d'oxygène. C'est pourquoi il y a toujours, près de la sortie du gaz, une petite ouverture pour laisser pénétrer l'air. L'oxygène de l'air se mélange au gaz qui devient alors inflammable.



Si du gaz se répand dans une chambre, il y a une violente explosion lorsqu'on allume une allumette.

LA LUMIERE ET LES PAPILLONS

Dès que vous allumez une lumière, le soir, vous voyez aussitôt surgir quelques petits papillons, qui viennent voltiger autour de la flamme. Cela vous a probablement intrigué.

Les papillons, comme la plupart des animaux terrestres, préfèrent la chaleur. C'est pourquoi ils s'approchent tellement de la flamme qu'ils se brûlent et meurent. On constate aussi un fait analogue en été lorsque le soleil entre à

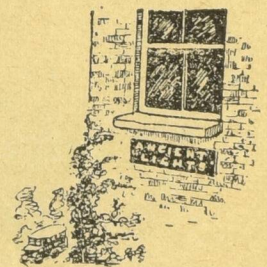


flots par une fenêtre. On remarque que les mouches et les papillons qui se trouvent dans la pièce ne quittent pas la zone du rayon chaud.

UNE ETRANGE COUTUME

Il existe en Angleterre une coutume qui, croyons-nous, ne se trouve nulle part ailleurs. Voici en quoi elle consiste.

Supposons que vous possédiez une maison dont certaines fenêtres donnent sur un terrain abandonné où, pendant un certain nombre d'années on n'a construit aucune maison. Vous placez alors



sous ces fenêtres une affiche avec ces mots: "Ancient Lights". Cela signifie que vous interdisez la construction d'une maison en face de ces fenêtres.

Avant d'avoir droit aux "Ancient Lights", il faut que vingt ans se soient écoulés sans qu'une construction soit élevée près de vos fenêtres. Ce droit dure ensuite à perpétuité.

Le "Jungle" de la rue Vitré

(Suite de la page 9)

—On est encore mieux sur le chemin qu'ici...

—.....

—D'abord, on mange trois repas par jour. Puis, on ne te fait pas travailler. Y en ont tout de même du front les gens du Vitré de me faire laver un plancher pour une paire de bottines... C'est vrai qu'elles sont neuves et solides... Je ne sais pas si tu penses comme moi, Slim, mais un vrai *Jungle*, un bon *Muligan Stew* (9), c'est ben mieux que toutes ces affaires organisées par le gouvernement.

NOTES SUR LA LANGUE DES HOBOS

Nous avons demandé à l'auteur de cet article, Slim, chevalier du rail, de nous fournir quelques notes sur la langue des «Hobos», absolument indispensables au lecteur. Le Canada compte environ une quarantaine de milliers de Hobos, en très grande partie anglais, ce qui explique que leur argot soit anglais.

- (1) *Jungle* (prononcez à l'anglaise). Signifie campement. Un *Jungle* (masculin, s.v.p.) est un endroit où les vagabonds du rail se rencontrent. Il en existe dans toutes les grandes villes du Canada et des États-Unis, et près de tous les centres de chemins de fer. On s'y repose quelques jours, on fait son lavage, et on repart.
- (2) *Red Coat*.—Gendarme de la police montée du Canada.
- (3) *Coast-to-Coast Kid*. — Le sobriquet d'un Hobo de réputation internationale.
- (4) *Drag*.—Train.
- (5) *Brute*.—Agent de police en uniforme, à l'emploi des chemins de fer. Un agent de ville est un "bull" et un détective ordinaire, un "dic".
- (6) *Side-door-Pullman*.—Wagon de marchandises.
- (7) *Gondole*.—Autrement dit "ballast car",—wagon à charbon qui s'entreouvre au milieu.
- (8) *Falliner*.—Anglicisme très répandu dans l'armée canadienne, pendant la guerre. Il s'emploie ici dans le sens de faire queue. On dit, dans l'armée française, rassemblement.
- (9) *Muligan Stew*.—Ragoût à la mode Hobo. Un *Jungle* de 15 hommes décide de faire un de ces bouillis dans lequel entrent plusieurs ingrédients. Un Hobo n'achète rien; il se débrouille. Un tel devra mendier un chou; un autre des navets; un troisième du sel, etc. Trois ou quatre sont chargés de voler des poulets, d'autres des patates, d'autres encore du pain. A l'heure convenue, on revient au *Jungle* pour faire le ragoût. Mais il est assez rare que chacun ait trouvé l'ingrédient qu'on attendait de lui. On fait quand même le *Muligan Stew*, c'est-à-dire un ragoût auquel il manque toujours quelque chose...

DANS LES DESERTS DE SABLE OU LES DESERTS DE NEIGE

Les conditions climatiques, l'extrême sécheresse, l'altitude, ont chacune leur effet sur les fumeurs.

Croyez-vous qu'on puisse savourer une cigarette dans la chaleur torride d'un désert, quand la bouche est sèche comme une feuille de vieux parchemin? Impossible, direz-vous. Et pourtant il y a une cigarette que vous fumerez avec plaisir dans ces conditions.

Ou bien, imaginez-vous le froid piquant d'un climat extrêmement rigoureux... les hautes altitudes où l'air est raréfié au point de vous suffoquer... des endroits où l'air est chaud, renfermé, plein de mauvaises odeurs. Croyez-vous qu'on puisse trouver du plaisir à fumer dans de telles circonstances? Et cependant il existe

une cigarette que les gens trouvent du plaisir à fumer en de pareils moments.

Cette cigarette est Spud... la cigarette à fraîcheur de menthol. La raison est toute simple. Le menthol est un réfrigérant. Il rafraîchit la fumée avant qu'elle entre dans la bouche. Cette fumée fraîche rend la bouche humide et pure... quelles que soient les conditions ambiantes et la quantité de cigarettes qu'on fume.

Il y a également d'autres conditions dans lesquelles il est difficile de fumer avec plaisir... fièvre des foies, rhumes, maladies du nez, etc. Les gens qui souffrent de ces maux trouvent que Spud leur procure du plaisir.

Donc, si les cigarettes Spud sont tellement adoucissantes et agréables à fumer pour les gens dont le nez et la gorge sont temporairement affectés, ou pour les gens qui se trouvent dans conditions incompatibles... pourquoi ne procureraient-elles pas autant de plaisir aux fumeurs qui jouissent des conditions ordinaires de la vie? Et c'est précisément ce qu'elles font.

Les Spuds sont en vente au Canada depuis à peu près deux ans. Déjà elles ont gagné la faveur de ceux qui fument beaucoup. Spud est, en effet, la cigarette qui fait le bonheur de la bouche... qui vous permet de vous adonner de nouveau librement au bon vieux plaisir de fumer.

Goûtez toute la mesure du plaisir

NE VOUS LIMITEZ PAS! FUMEZ À VOLONTÉ ET

...CONSERVEZ LE BONHEUR DE VOTRE BOUCHE!

A l'intérieur... Seul avec un livre, ou entouré d'amis... ne comptez pas vos cigarettes. Fumez à votre bon plaisir... toute la soirée. Le voilà bien, le vrai bonheur. Il est rendu possible par Spud. La 20ème Spud laisse votre bouche aussi fraîche, aussi pure et aussi *sensitive au plaisir de fumer* que la première.

Au grand air... Aux joutes de hockey... ou au carnaval des sports d'hiver... pour goûter dans toute sa mesure le plaisir de fumer, fumez des Spuds. Spud a l'excellente, pleine saveur de tabacs de choix. Sa fumée est fraîche et son goût pur. Elle vous permet de vous adonner de nouveau *librement* au bon vieux plaisir de fumer.



SPUD

LES CIGARETTES À FRAÎCHEUR DE MENTHOL

FABRIQUÉES PAR ROCK CITY TOBACCO CO., LTD., QUÉBEC
CHEZ TOUS LES BONS MARCHANDS DE TABAC 20 POUR 25c

SPUD se vend également en tabac haché fin pour ceux qui préfèrent rouler leurs cigarettes. Paquets de 15c.

Pour faire de l'argent...

... et le conserver, il faut 3 conditions: épargner régulièrement, épargner sûrement, et conserver sa santé afin de pouvoir travailler régulièrement.

Notre BON DE PROTECTION, PLACEMENT et PENSION réunit ces qualités. Renseignements complets sur demande.

D58

The DOMINION LIFE ASSURANCE COMPANY
SIÈGE SOCIAL: Waterloo, Ont.



SUCCURSALE MONTREALAISE
Edifice Dominion Square

Tél. Harb. 9277 Suite 910

PAUL BABY,
ASS.-Gér. Prov. et Inst. des agents
RAOUL CARIGNAN, Gér. Prov.

VALEURS DE PLACEMENT DE TOUT REPOS

Assurant un revenu de 5½% à 6%

Demandez notre liste en faisant
retour du coupon ci-annexé.

ERNEST SAVARD, Limitée

MONTREAL BANQUIERS QUEBEC
276, rue St-Jacques en valeurs 71, rue St-Pierre

MM. Ernest Savard, Limitée 276, rue St-Jacques, Montréal

Veuillez m'adresser votre récente liste des valeurs, mais sans engagement de ma part.

NOM

ADRESSE

Vous est-il arrivé déjà de lire LE FILM ?

Lisez LE FILM de Février et vous le lirez tous les mois

— Nombreuses photos des étoiles les plus en vogue

— Concours avec cinq dollars de prix en argent

Un roman d'amour COMPLET dans chaque numéro

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus le montant d'un abonnement au FILM, 50 sous pour six mois ou \$1.00 pour un an.

Nom

Adresse

Ville et Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, 975, rue de Bullion, MONTREAL, Can.

LES DISPARITIONS MYSTERIEUSES

Par Louis ROLAND

Le criminel enlèvement du jeune fils de l'aviateur Lindbergh remit à l'ordre du jour plusieurs cas de disparitions étranges qui n'ont jamais pu être expliquées malgré l'étude attentive qu'on en a faite et les recherches qu'on a effectuées.

Il ne s'agit pas, il est vrai, de disparitions de personnes dans les cas qui vont suivre mais de faits néanmoins assez extraordinaires pour être signalés ou remis en mémoire.

Tout d'abord, que devient tout l'or extrait en quantités relativement considérables du globe chaque année et cela depuis des temps très lointains? Des calculs, assurément compliqués mais aussi précis que possible, ont tenu compte de l'emploi qui en est fait de toutes les façons, monnaie, bijoux, appareils divers, etc. On a fait la part de l'usure et des pertes et l'on est arrivé à un total d'emploi considérablement inférieur à celui de la production. Où va donc tout le reste? Où est-il? Personne n'a jamais pu répondre à cela de façon satisfaisante.

En fait de mines d'or, on sait qu'au Guatemala il en existe dont la valeur surpasse de beaucoup toutes celles qu'on a exploitées jusqu'ici. Il y a trois siècles seulement, plus de treize cents de ces mines étaient en exploitation et quelques-unes étaient d'une richesse fabuleuse. Où sont exactement situées ces mines? Les indigènes le savent sûrement, sinon tous, du moins beaucoup d'entre eux. Il est inutile à un homme de race blanche d'essayer de leur arracher ce secret, de même qu'il est inutile de faire des recherches; les plus actives n'ont donné aucun résultat.

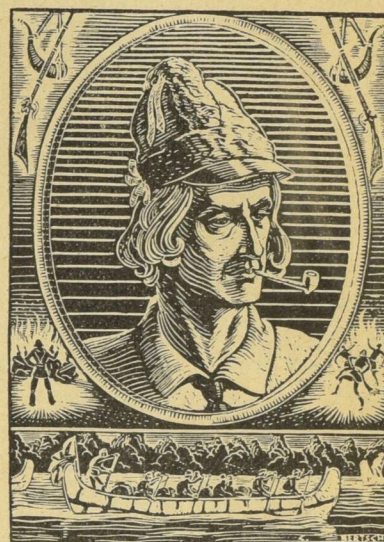
Voici maintenant un autre cas de disparition, suivi de réapparition, très peu connu mais extrêmement curieux.

Sur le rocher de Gibraltar, à peu de distance de la ville, il y avait un endroit peuplé de singes d'une espèce particulière et qui vivaient à l'état sauvage. Pour remédier aux dégâts causés par ces animaux, le gouvernement anglais décida un jour de limiter leur parcours par des clôtures spéciales en barbelé puis de procéder à leur destruction.

Brusquement, les singes disparurent comme s'ils avaient senti le danger et l'on n'en trouva

aucune trace dans les environs ni ailleurs malgré tout ce qu'on fit pour les découvrir. Plusieurs mois plus tard on les signala sur une montagne dans la partie du Maroc qui est juste en face du Gibraltar. On crut tout d'abord à une espèce semblable mais il fallu reconnaître que c'étaient bien les mêmes car jamais auparavant on n'en avait vu de ce genre au Maroc. Par où donc avaient-ils passé?

A cet endroit le bras de mer n'a qu'une dizaine de milles de largeur mais il est inadmissible que les singes l'aient traversé à la na-



Depuis les premiers temps du régime français jusqu'à la conquête anglaise, des centaines de coureurs des bois ont disparu mystérieusement au Canada, sans qu'on ait jamais su ce qu'ils étaient devenus.

ge. En supposant même qu'ils aient pu nager et sur cette distance là, ils auraient infailliblement été aperçus par les nombreux navires qui sillonnent les eaux de cet endroit. Il faut donc une autre explication.

On a donné celle d'un passage souterrain, traversant le détroit comme un tunnel, chose qui serait assez extraordinaire, d'autant plus que la mer est profonde de cinq à six mille pieds en cet endroit. Beaucoup de gens, néanmoins croient fermement à l'existence de ce tunnel et cette croyance est déjà fort ancienne.

Si ce passage sous-marin existe réellement, il doit être possible d'en retrouver l'accès aux deux extrémités; les singes, eux, l'ont bien trouvé! S'il n'existe pas, par où les animaux ont-ils passé?

A cette question, comme à bien d'autres encore que l'on pourrait poser, nul n'a jamais pu répondre.

Le Caractère par les Prénoms

AGNES

Les Agnès ont le caractère doux, simple et gracieux; elles aiment le calme et la vie paisible plutôt que l'agitation. Elles manquent de timidité et ont confiance en elles-mêmes.

Elles sont aimantes, constantes dans leurs affections, mais de sensibilité faible, et peu passionnées.

Leur volonté est suivie; elles ont de la fermeté et beaucoup de sens pratique; leur ingénuité d'antan, suivant le mouvement des mœurs, ne manque pas d'une certaine habileté, et leur sens moral est assez indépendant.

ALPHONSINE

Ce prénom dérive un peu d'Alphonse comme nature et caractère.

Elles ont un tempérament affectueux et sensuel, mais sachant résister aux emballements désintéressés.

Les Alphonsines ont les manières douces et aimables, leur tenue est plutôt simple, sans grande distinction, ce qui n'exclut pas chez elles un certain charme qui séduit.

Elles sont très nerveuses et sensibles, mais elles savent se contenir.

Elles ont de l'entrain avec des moments de mélancolie.

Leur volonté est plutôt faible, mais persévérante. Elles ont du sens pratique et dirigent leur affaires avec beaucoup d'habileté.

ALINE

Les Aline tiennent beaucoup des Alice. Même apparence froide et réservée, même tempérament passionné, mêmes prédispositions à l'influence magnétique. Mais leur caractère est un peu moins difficile.

ARSENE

Ce nom donne un cerveau bizarre, excentrique, et de l'imagination.

Concentrativité marquée: volonté tenace et obstinée.

CAMILLE (Femme)

Les Camille ont une nature sensible, aimante, très nerveuse et irrégulière. Elles sont encore plus sentimentales que sensuelles. Ce sont de bonnes personnes, capables de dévouement.

Elles sont enclines à la mélancolie et à la nonchalance. Elles sont très indépendantes de caractère, mais sous leur volonté apparemment forte, elles sont très influençables si on sait les prendre par les sentiments.

EMILE

Les Emile ont tous l'intelligence vive, l'imagination féconde, les aptitudes variées qui les font se débrouiller et sortir d'embarras partout.

GASTON

Les Gaston sont d'intelligence active et profonde; ils sont moqueurs et passablement sceptiques.

Caractère renfermé, indépendant et orgueilleux. Ils sont coléreux et susceptibles, parfois violents mais savent se contenir.

Ils sont sensibles, impressionnables, affectueux, ardents et passionnés, mais leur sensualisme est très inégal et ils sont jaloux.

GEORGETTE

Caractère assez mou, de l'analogie avec le nom de Georges, mais plus de simplicité. Bonnes personnes.

ISABELLE

Les Isabelle ont une imagination rêveuse et romanesque, un cerveau apte à s'occuper de travaux intellectuels, mais un esprit plutôt sceptique, bien qu'elles cherchent à se rendre compte de tout.

Elles ont une nature douce, généreuse et dévouée, mais il leur manque la vraie tendresse, les vrais épanchements, car chez elles la tête domine souvent le cœur et les sens.

Elles ont une grande indépendance d'idées et même de moral; elles se forment elles-mêmes leurs convictions et leur façon de penser, elles sont d'ailleurs assez exclusives.

Elles sont aimantes, mais rarement ardentes ou passionnées, du moins elles ne le paraissent pas, ce sont des natures assez incompréhensibles.

LAURENT

Nom sérieux qui donne de la pondération dans les idées, une imagination profonde et de bons sentiments.

Vous ne l'auriez pas donnée pour

\$1,000 —

LE FILM L'A DÉROBÉE!

Le film cause la plupart des maladies dentaires

D'ANNEE en année le film mettait cette dent en danger. D'année en année cette molaire négligée résistait faiblement. Le film se formait constamment — et chaque nouveau dépôt contenait des millions de microbes. Puis, un jour, les acides produits par ces microbes ont rongé l'émail protecteur. Et ce chef-d'oeuvre de la nature — une dent précieuse — était condamnée à être extraite.

Qu'est-ce que ce film?

Le film est un dépôt visqueux formé par la *mucine* contenue dans la salive. Il jaunît les dents. Il retient des particules d'aliments qui, bientôt, sont en putréfaction. Mais ce n'est pas tout! Le film abrite des millions de microbes.

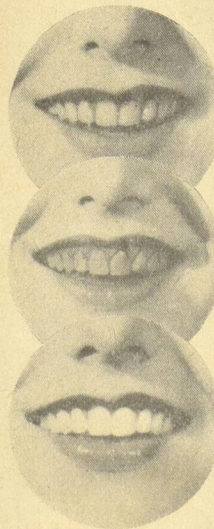
Certains de ceux-ci sont les microbes de la carie. Vivants, ils émettent des *enzymes* qui produisent l'acide lactique. Cet acide dissout l'émail sur les dents tout comme d'autres acides rongent le bois ou les tissus.

Comment combattre le film?

Pour combattre le film servez-vous de Pepsodent au lieu des pâtes à dents ordinaires. Pourquoi? Parce qu'une pâte à dents n'est qu'aussi bonne que son poli détersif — pas du tout meilleure. Le nouveau poli détersif du Pepsodent est une des plus importantes découvertes de nos jours. Son efficacité à enlever toute trace de taches causées par le film est révolutionnaire! Il est deux fois aussi doux que les pols communément employés — une caractéristique remarquable reconnue partout.

Rappelez-vous que la plus sûre méthode de combattre le film est d'employer le Pepsodent — la pâte dentifrice spéciale pour enlever le film. Employez-le sans faute deux fois par jour, et consultez votre dentiste au moins deux fois l'an.

Voyez avec quelle rapidité le film se forme sur les dents



Ces dents étaient absolument libres de film à 8 a. m. A MIDI — la solution détersive de film fut appliquée, et voir leur apparence.

A 8 P. M. — la solution* fait voir un dépôt plus prononcé de film. Deux-tiers de la surface de la dent sont recouverts.

A 10 P. M. — ces mêmes dents furent brossées avec Pepsodent. Remarquez comme le film est complètement enlevé.

*Un fluide inoffensif, employé par les dentistes, qui teint le film pour le rendre visible à l'oeil nu.

Pepsodent — est la pâte dentifrice spéciale pour enlever le film

La Pâte Dentifrice Pepsodent est fabriquée au Canada

RIEN DE SERIEUX...



—Cessez donc de boire! Sachez que l'alcool est un poison lent!
—Mais, voyons, je ne suis nullement pressé!
(Illustration Kurjer Codzienny, Cracovie.)

—Il jurait de se tuer si je lui refusais ma main.
—Et alors?
—Eh bien! je lui ai sauvé la vie.

Le juge.—“Pourquoi n'avez-vous pas versé à votre femme sa pension alimentaire?”

Le défendant.—“C'est que je ne peux le faire avant le mois prochain. J'ai encore quatre versements à affectuer sur la bague de fiançailles.”

—Veux-tu que je te dise ce que tu es?
—Si tu me le dis, je te mets mon poing quelque part.

Elle.—“Je serai une vraie soeur pour vous.”

Lui.—“Merci bien, j'ai déjà trois soeurs qui me coûtent assez cher de cigarettes!”

Le garçon de bureau.—“Croyez-vous que ce sont des marques de rouge que le patron a sur la joue?”

La jeune sténographe.—“Oui, c'est mon impression.”

Elle.—Je n'ai aucune sympathie pour un homme qui boit.

Lui.—Moi non plus, que de l'envie.

—Je suis à la recherche d'un avocat.
—Vous ne pouvez mieux tomber, je pratique le droit.
—Vous le pratiquez? Ce n'est pas suffisant, il me faut un avocat qui connaisse son affaire.

L'instituteur.—“Comment vous appelez-vous, ma petite?”

La jeune élève.—“Peu... peu... peu... ro... ro... Rose.”

L'instituteur.—“Non, monsieur, pas moi, mais le prêtre qui m'a baptisée.”

—Comment a-t-il perdu tout l'argent qu'il a fait?

—Je serais plus curieux de savoir comment il a fait tout l'argent qu'il a perdu.

—Comment, tes bas sont bien troués!

—Oui, ce sont mes bas de golf... dix-huit trous.

—Me conseillez-vous, docteur, de prendre des bains de mer pour ma goutte?

—Je n'y vois pas d'inconvénient. Que voulez-vous que fasse à l'océan une goutte de plus ou de moins.

—Je n'ai plus que douze mois à vivre.

—Mais je croyais que ton médecin ne t'avait donné qu'un mois.

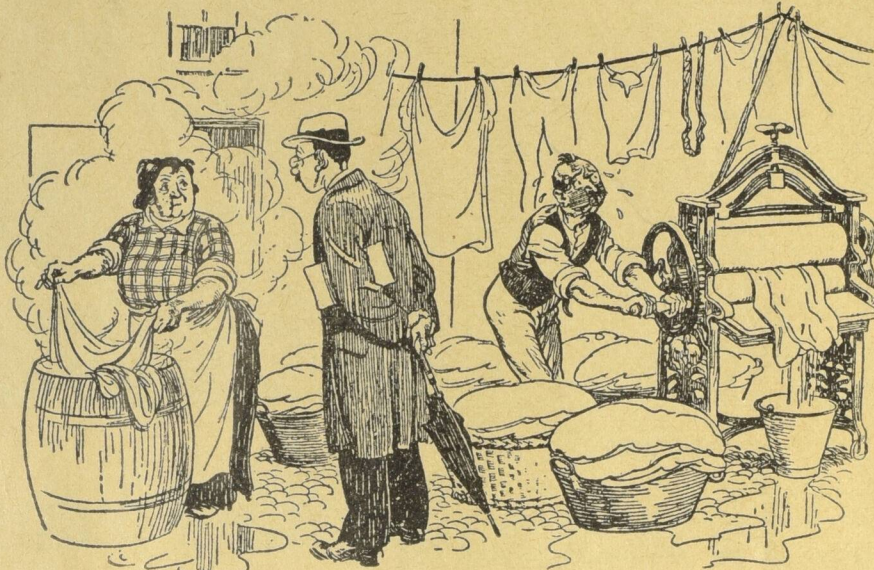
—C'est vrai, mais j'ai consulté douze médecins.

—Garçon, c'est treize dollars que je dois, et non quatorze.

—Monsieur n'est donc pas superstitieux?

Le père.—Quand George Washington avait ton âge, il était déjà ingénieur.

Le fils.—Et quand il avait le tien, il était déjà président des Etats-Unis.



—Je suis désolé de voir que votre mari est sans travail.
(Dublin Opinion)

—Pourquoi n'annonces-tu pas dans les revues?

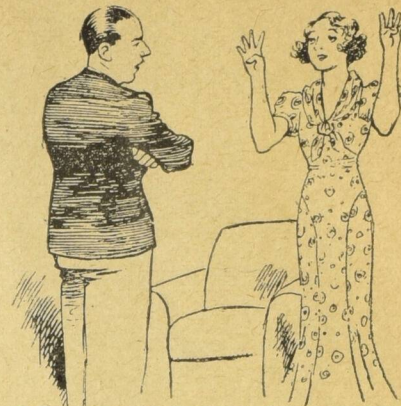
—Parce que je ne veux pas me ruiner.

—Comment, te ruiner?

—Mais oui, la dernière fois que j'ai annoncé, les clients ont vidé mon magasin.

La belle-mère.—“Est-ce que tu t'habitués à faire la cuisine? A propos, comment aimes-tu ton nouveau boucher?”

La nouvelle mariée.—“Je l'aime beaucoup, il est si généreux! Chaque fois que je téléphone pour commander un livre de viande, il m'en envoie deux.”



LES DEMOISELLES D'HONNEUR

—J'en ai déjà choisi huit!... et j'ai une idée très originale: elles seront toutes en jaune!...

—Ah! non, par exemple!

—Pourquoi non!

—Je vous expliquerai ça plus tard...

(Albert Guillaume)

—As-tu demandé au laitier pourquoi son lait est si pauvre en crème?

—Oui, et il m'a donné une réponse qui m'a pleinement satisfaite.

—Voyons voir.

—Il met tellement de lait dans ses bouteilles qu'il ne reste plus de place pour la crème.

—Pourquoi cette dame vous a-t-elle tenu une heure à la porte, à causer?

—C'est qu'elle prétendait qu'elle n'avait pas le temps d'entrer.

Madame.—“Comment pouvez-vous distinguer une vieille poule d'une jeune?”

La servante.—“Mais, par les dents.”

Madame.—“Vous voulez rire? Depuis quand les poules ont-elles des dents?”

La servante.—“Les poules, non, mais moi j'en ai!”

—Combien y a-t-il de sacrements? demande le prêtre à Toto.

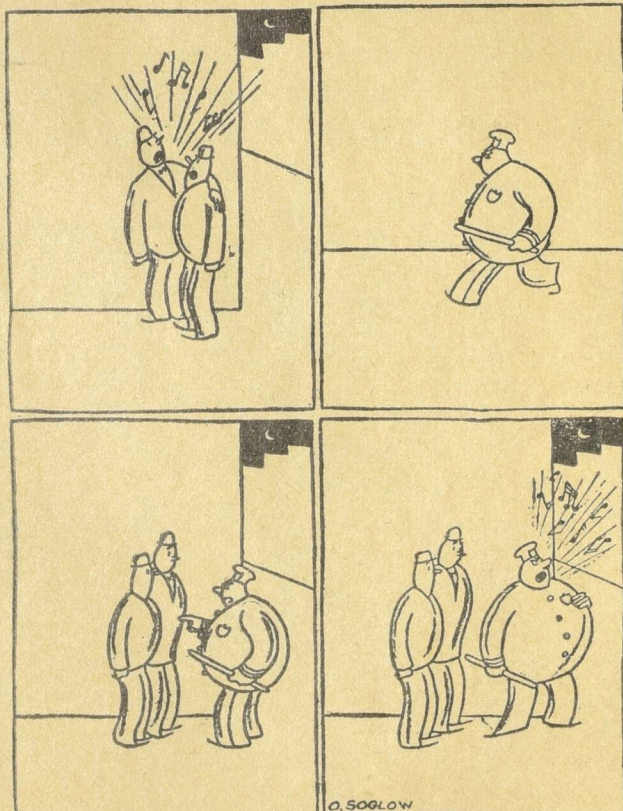
—Six, monsieur le curé.

—Six? Pourquoi pas sept?

—Parce que papa disait hier à maman que le mariage et la pénitence n'en font qu'un.

Un passant heurte un ivrogne qui tricote sur le trottoir.

—Pas la peine de me pousser, fait celui-ci, je tomberai bien tout seul!



Tapage Nocturne

(New-Yorker.)

Ilma Valadoffovitchskioffshy. — “Ce pauvre Ivan Ninespinski est donc mort en combattant. Et c'est bien mon nom qu'il a murmuré en rendant le dernier soupir?”

Le soldat de retour de la guerre.—“En partie, oui. C'est-à-dire qu'il faisait de son mieux, le pauvre garçon, pour le prononcer.”

CHEZ LA CLAIRVOYANTE

—Vous me garantisiez que vous pouviez parler avec ma défunte femme?

—Absolument, monsieur.

—Demandez-lui donc, alors, où est-ce qu'elle a fourré mes culottes de golf.

Le père.—Qu'est-ce qui ne va pas, fiston?

Le fiston (douze ans).—Je viens d'avoir une scène terrible avec ta femme...

Monsieur.—“Comment, c'est moi que tu accuses d'extravagance! Dis-moi donc ce que j'ai acheté pour la maison qui n'a pas été utile?”

Madame.—“Il y a un an tu as acheté des extincteurs chimiques pour l'incendie et on ne s'en pas encore servi une seule fois depuis ce temps-là.”



La journée d'un candidat aux Etats-Unis comme dans tous les pays du monde

(New-Yorker.)

La Chronique des Collectionneurs de Timbres

Par Léonide JASMIN

SOYEZ BONS POUR LES TIMBRES

Sans vouloir pasticher une formule chère à la Société protectrice des Animaux, il m'a paru utile de réclamer sous ce titre un peu incisif quelques remarques à l'usage, non pas des vieux collectionneurs avertis, mais de tous ceux qui, professionnellement, sont appelés à manipuler un courrier, réception, ouverture, classement, expédition, etc.



Il est entendu, que nous, timbrophiles, sommes des maniaques, des demi-fous, des égarés, etc... Que nous importent ces qualificatifs! Nous savons fort bien que, très souvent, les plus farouches de ces distributeurs d'épithètes malsonnantes se convertissent à la Timbrologie; et ce sont alors les plus passionnés. Ceci est connu et nous en avons quotidiennement des exemples sous les yeux.

Puisque aujourd'hui le nombre des collectionneurs est innombrable, il faut bien croire que cette petite vignette que l'on nomme timbre-poste a une attirance spéciale que les "non philatélistes" doivent au moins respecter.

A tous ceux qui n'ont pas été attirés par cette emprise philatélique, je viens dire ici: "Soyez bons pour... les timbres". Une collection ne se compose pas uniquement de timbre rares ou anciens. Les timbres communs manquent fort souvent dans de nombreux albums. On fait fi des timbres vulgaires, courants, ceux auxquels nous sommes habitués quotidiennement!

Et cependant, écoutez-moi :

Le timbre commun que vous négligez aujourd'hui deviendra rare. Question de temps, question de tirage, question de couleur, de nuance, etc..., etc...

La valeur philatélique d'un timbre vulgaire aussi basse soit-elle, ira toujours en augmentant.

Ce timbre vulgaire, commun, que nous dédaignons, parce que nous y sommes trop habitués, peut faire le bonheur d'un collectionneur éloigné pour lequel le Canada paraît se trouver aux antipodes. Et il existe toujours sur notre machine ronde des philatélistes lointains



pour lesquels nos vignettes postales les plus ordinaires constituent de petites parcelles de satisfaction, de joie philatélique comparable à celles que nous ressentons en recevant des timbres d'Hawaï, de l'Irak ou de la Rhodésie, en cours.

Il n'y a pas de timbres communs. Vulgaires pour nous, ils seront appréciés par d'autres. Cela donne lieu aux échanges.

Ne détruisez pas les timbres.

"Vous" qui recevez du courrier, ne jetez pas vos enveloppes sans enlever les timbres d'affranchissement.

"Vous" qui ouvrez les lettres: ne déchirez pas les vignettes postales; et si

vous devez épinglez l'enveloppe à la lettre, ne choisissez pas précisément l'emplacement du timbre pour piquer vos documents.

"Vous", Facteurs, qui trouvez dans vos lettres à distribuer quelques timbres non oblitérés par oubli, n'allez pas couvrir ces timbres de larges traits de crayon bleu ou de gribouillages innombrables à l'encre (comme j'en ai de nombreux spécimens).

"Vous", Postiers de campagne, qui oblitérez à la main, n'ayez pas la main "lourde", et nettoyez souvent votre composteur.

"Vous" qui expédiez le courrier, collez les timbres soigneusement sur la partie antérieure de votre enveloppe, sans les replier au verso. Ces timbres ont une double mission: la première, affranchir votre pli, la seconde, figurer "un jour" dans l'album d'un collectionneur.

"Soyez bons pour... les timbres!"

Mais, me direz-vous, que faire de tous ces timbres communs reçus journellement par centaines?

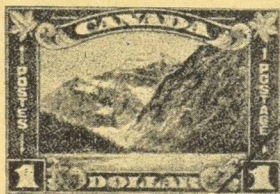


Il est très simple de couper le coin de l'enveloppe où ils sont apposés.

Si vous êtes philatélistes, vous y trouverez parfois des variétés insoupçonnées, ou bien vous ferez des échanges.

Si vous n'êtes pas philatélistes, vous donnerez votre cueillette mensuellement à des oeuvres de charité qui sauront l'employer.

Et ces timbres communs que vous dédaignez, procureront encore un peu de joie, un peu de bonheur à de pauvres déshérités de la vie aujourd'hui, et aussi plus tard, bien plus tard, à de plus fortunés.



"Soyez bons pour... les timbres!"

Ah! si ceux que nous conservons si jalousement pouvaient parler et raconter leur histoire???

AUGUSTE PIARD

CONCOURS

Nous aurons le mois prochain un problème de mots croisés spécial avec prix en timbres précieux.

ECHANGES

Mme G. Vincent, 12249 La Chapelle, Cartierville—Univers.
M. Ch. Hurchery, 1341 rue Logan, Montréal—Univers.
M. A. Bélanger, 4283 Fabre—Univers.
Mlle Lorette Lebeau, Sutton—Univers.
Mlle Andrée Rigaux, 6247 Christophe-Colomb—Univers.
Mlle C. Bellin, 62 Rosemount Crescent—Univers base Yvert.
M. Luberbuhler, 944 Cherrier—Univers.

NOUVELLES

M. Florian Dorval, délégué du club philatélique et numismate de Québec donnera une conférence à Montréal en février—Informations: M. Vincent, 294 Sainte-Catherine Ouest.



"Puisque Colgate a rendu mon sourire précieux ce portrait va à Colgate!"

D'ailleurs—Colgate m'a épargné beaucoup d'argent en pâtes à dents depuis mon enfance"

Aucune préparation pour les dents — peu importe l'espèce — le prix — la réclame — ne peut mieux ou plus sûrement nettoyer vos dents que la Crème Dentifrice Ruban Colgate.

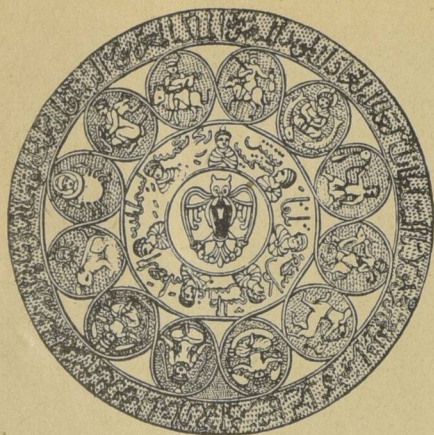
Tout dentiste vérifiera cette affirmation.

FABRIQUEE AU CANADA

25¢



Ce sceau signifie que les ingrédients de ce produit ont été soumis au Conseil et que les prétentions ont été approuvées par le Conseil.



FEVRIER

1—Les personnes nées ce jour ont un pouvoir hypnotique particulier, et parviennent facilement à maîtriser la colère; sont cependant indolentes parfois et ne sont pas indifférentes aux titres. Ces personnes peuvent épouser des personnes nées dans le même mois. Ne sont pas toujours constants en amour avant le mariage, mais une fois mariées selon leur goût sont d'une fidélité remarquable. Ne doivent pas s'exposer aux refroidissements et aux engelures. Les enfants nés ce jour ne doivent pas trop contrariés.

2—A la fois faibles et fortes, causent spontanément et sans étude; aiment le plaisir mais savent faire des heureux. Les femmes doivent se marier de bonne heure; font d'excellentes mères de famille et font aussi d'excellentes infirmières parce que dévouées; les hommes doivent combattre la paresse

Teignez votre robe aisément, sûrement

Couleur Indélébile Garantie

Bien qu'étonnant, c'est la vérité! Les femmes les plus perspicaces, et même les membres de la famille, ne peuvent reconnaître les robes renouvelées par la nouvelle teinture Instant RIT si en vogue en ce moment. Sans trouble et sans risque vous teignez en quelques minutes car RIT n'est plus un savon mais une poudre en pain qui se dissout en 40 secondes — comme du sucre en cubes — et donne une couleur parfaitement indélébile. Les ingrédients exclusifs et brevetés que contient RIT pénètrent entièrement chaque fibre, sans raies et sans taches. Le succès est inévitable. La couleur de cette teinte pénétrante est un joyau. Employez le nouveau Instant RIT pour robes, sous-vêtements, tapis crochétés — enfin tout ce qui requiert une couleur nouvelle et brillante.



1.—Jetez un pain de Instant Rit dans une eau de rinçage. Se dissout entièrement en 40 secondes.



2.—Ce n'est pas une teinture superficielle. Rit pénètre dans le tissu... colorant chaque fibre de part en part.

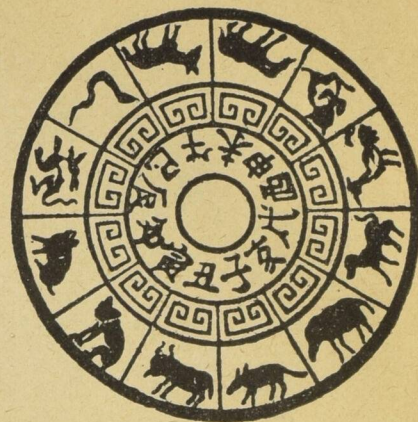


3.—C'est pourquoi Instant Rit donne une coloration plus ferme et plus uniforme que n'importe quel autre produit... et est beaucoup plus durable.

Se vend partout. 15c. Voyez la carte des 33 jolies teintes RIT chez votre marchand. Fabricants: John A. Huston Co., Ltd., 36 Caledonia Road, Toronto.

L'HOROSCOPE DU MOIS

Les lecteurs de La Revue Populaire seront sans doute heureux de consulter l'horoscope ci-dessous qui a été consciencieusement préparé à leur intention.



instinctive provenant de Vénus. Ne sont pas enclins à l'alcoolisme, mais sont persévérants.

3—Portés au changement et plutôt en amour; ont le sens développé de l'honneur et aiment les voyages. Doivent commencer leurs entreprises surtout en août et avril et dominer leur imagination.

4—Types souvent belliqueux, batailleurs mais tenaces en amour. Les femmes ont parfois une tendance à porter la culotte. Doivent se surveiller surtout lorsque ces personnes sont amoureuses, car leur tempérament les porte aux promptitudes. Ne se laissent pas uniquement gouverner par leur cœur. Doivent éviter de jouer à la bourse et tout ce qui peut provoquer leur violence.

5—Les hommes et les femmes aiment leur chez soi, et ont du goût et du jugement; aiment aussi la toilette. Les femmes doivent chercher à se marier, surtout en octobre, janvier et juin; ces personnes doivent lire beaucoup, bons livres et bonnes revues, et chercher à briser leur caractère parfois porté à la mollesse. Ne sont pas prodigues, plutôt acapareurs et parfois peu scrupuleux en affaires. Quelques femmes nées ce jour, sont parfois fatales, et la plupart savent dissimuler leur âge. Doivent éviter l'abus de leur pouvoir fascinateur (les femmes).

6—Confiance en soi, ambition, amour de la famille poussé jusqu'au dévouement. Les femmes ont la lèvre parfois épaisse, signe d'amour ardent et aussi d'entêtement. Doivent porter de préférence des saphirs, des opales ou des turquoises; ne sont pas toujours fort constantes dans leurs entreprises amoureuses, mais le temps qu'elles aiment elles sèment la joie autour d'elles.

7—Personnes portées à l'amour, affables, douces; première pensée toujours bonne; les femmes aiment les toilettes claires et les romans; elles ont le sentiment de l'honneur, et les hommes aiment les beaux-arts et la compagnie des dames. Ces personnes, si elles veulent devenir riches et être heureuses, doivent s'étudier beaucoup et s'entraîner au contrôle de leurs sentiments. Ne sont pas toujours très fidèles à tenir leurs promesses ou engagements, et les hommes n'ont pas toujours le caractère viril qu'ils devraient avoir.

8—Types laborieux, patients et peu voluptueux; amis sincères et honorables, mais dangereux comme ennemis. Doivent fuir l'excès de solitude parce que trop portés à la mélancolie. Ne sont pas aptes à se laisser gouverner par le cœur; ne sont pas chanceux aux cartes, et ne sont pas toujours assez confiants. Ne doivent pas s'associer à des personnes plus âgées qu'elles, surtout en amour, à cause de leur tempérament porté à l'entêtement.

9—Se méfier des excès de leur orgueil; doivent rechercher surtout le calme et le repos; cependant l'exercice, les marches sont salutaires pour leur tempérament trop bouillant. Ne sont pas aussi religieux que superstitieux.

10—Types parfois sympathiques, changeants et capricieux et n'éprouvant souvent que de faibles attraites pour la vie de famille. Aiment les voyages, les déménagements et les déplacements. Doivent éviter de trop parler, surtout dompter leur timidité, leur crainte des obstacles et du danger; et ne pas écouter leur tempérament trop sensitif.

11—Sont hardis dans leurs entreprises galantes. Ne doivent pas s'emporter trop facilement, ne pas chercher à dominer tous les autres par la voix et le geste.

12—L'influence de Mercure l'emporte et ils ont ordinairement une intelligence supérieure, surtout pour le commerce. Les femmes sont gracieuses, mais aussi maniérées et coquettes, parfois. Ne sont pas lentes dans leurs mouvements, et sans être violentes, ont la décision prompte. Plusieurs danseurs de théâtre sont nés à cette date.

13—Types orgueilleux, de belle manière, généreux, ambitieux. Doivent surtout commencer leurs entreprises en août et avril, et se marier en octobre, janvier ou juin, de préférence. Peu superstitieux. Doivent se méfier des flatteurs, car ces personnes ont naturellement de nombreux amis.

14—D'une beauté et de caractère plutôt féminins. Les femmes doivent se marier jeune et selon leur cœur. Ne sont pas très scrupuleuses au sujet de leurs engagements, ne sont pas indépendantes de la mode et de ses tyrannies; très dévouées. Ne doivent pas jouer à la bourse ou aux jeux de hasard; doivent aussi éviter l'excès dans les

parfums capiteux, ainsi que les roses rouges qui portent malheur.

15—Révoltés et indépendants à l'extrême. Doivent chercher à combattre une certaine mélancolie native et des penchants à l'avarice; sont peu sensibles à l'amour passionné et sont constants dans leurs affections basées sur l'amitié.

16—Sont destinés à souffrir dans leurs inclinations. Doivent prendre les moyens de triompher des envieux qu'ils rencontrent souvent, à cause de leurs faciles succès. Ne sont pas superstitieux; ne sont pas heureux tant qu'ils n'ont pas atteint le plein développement de leur idéal. Ne doivent pas trop se confier.

17—Types indolents, mais non dépourvus d'enthousiasme; susceptibles de mouvements décidés de temps à autre; sont parfois égoïstes et se nourrissent souvent de chimères et d'illusions. Doivent se tenir en garde contre les pressentiments et les rêves prophétiques.

18—Méprisent le danger et n'attachent que peu de prix à la vie; de grand sang-froid. Les femmes aussi bien que les hommes nés à cette date, doivent s'étudier et user de discrétion en exerçant leur puissance sur d'autres. Entrepreneurs en amour comme en affaires.

19—Ont souvent la pensée rapide et la conception spontanée des mots spirituels, excellents causeurs. Doivent se marier de préférence en janvier et juin. Les femmes doivent préférer le saphir aux autres pierres. Les hommes doivent éviter d'épouser des femmes trop jeunes.

20—Grande confiance en son amour du confortable et du plaisir. Ne sont pas felleux, malgré une promptitude accusée; ne sont pas naturellement industriels, et doivent faire certains efforts pour s'appliquer comme il convient à ce qui en vaut la peine.

21—Types de bon goût et de bon jugement mais exposés à errer à cause d'une prédisposition naturelle vers les questions sentimentales; ont le don de charmer et attendrir l'âme, et peuvent en se surveillant être très heureux en ménage. Doi-

(Suite à la page 56)

Chronique Culinaire

Par Germaine Taillefer

Directrice de la Chronique Culinaire de la *Revue Populaire*

BEIGNETS DE SAUMON ET DE BLE D'INDE

1 boîte 1 livre saumon
 1/2 boîte ou 1 tasse blé d'Inde
 1/4 t. ketchup aux tomates Heinz
 2 à 3 c. à table de farine
 2 oeufs bien battus
 1 c. à thé de sel.

Emietter le saumon et ajouter les ingrédients dans l'ordre ci-dessus. Mettre par pleines cuillerées à table dans une casserole bien frottée de graisse chaude. Faire venir d'un brun doré, retourner et servir chaud lorsque les deux côtés sont bien rôtis.

ou un moule à timbale en fer-blanc, et faites cuire de manière à faire prendre couleur à la mie de pain dont elle est garnie.

COCHON DE LAIT ROTI

Plongez un cochon de lait dans une chaudronnée d'eau un peu plus tiède, après lui avoir cassé les défenses; frottez-le avec la main; si la soie s'en va, retirez-le de l'eau, retrempez-le à plusieurs fois, et toujours pour envelopper les soies; quand il n'en reste plus, ôtez-lui les sabots et videz-le sans toutefois ôter les rognons; ciselez-lui le chignon du cou; faites-lui quatre



GENERAL FOODS LIMITED

Le thé de cinq heures

CHOUX A LA VIENNOISE

Prenez de la mie de pain imbibée de lait, une quantité égale de chair à saucisses, trois oeufs, du sel, du poivre, de la muscade, de l'échalotte. Mélez le tout ensemble. Faites fondre un quarteron de lard coupé en petits morceaux et un poids égal de beurre frais, faites-y revenir des choux finement hachés. Quand ils sont à moitié cuits, retirez-les, laissez-les refroidir et mélangez-les à la mie de pain préparée. Beurrez une casserole, saupoudrez-la de mie de pain rassis, remplissez avec les choux la casserole,

incisions sur le dos pour trousser la queue entre cuir et chair, et trousser-lui les pieds de devant et de derrière à l'aide de deux brochettes que vous lui passerez, l'une dans les cuisses, et l'autre à travers la poitrine; ensuite faites-le dégorger pendant vingt-quatre heures dans l'eau fraîche; pendez-le et faites sécher; farcissez-lui le ventre d'un gros morceau de beurre manié dans la farine, et mettez-le à la broche. Vous passerez dessus, pendant la cuisson, de bonne huile avec un pinceau de plumes. Après l'avoir décroché, vous incisez la peau autour du cou.



FEVES POSSEDANT CETTE

RICHE SAVEUR

D'AUTREFOIS!

La première fois que vous goûterez les Fèves Heinz Cuites au Four, vous ne pourrez vous empêcher de songer à ces fèves au lard exquises que l'on faisait autrefois cuire chez vous, à la campagne, dans le bon vieux poêle de cuisine.

Les Fèves Heinz possèdent elles aussi cette délicieuse saveur d'autrefois, que seule la cuisson au four peut assurer.

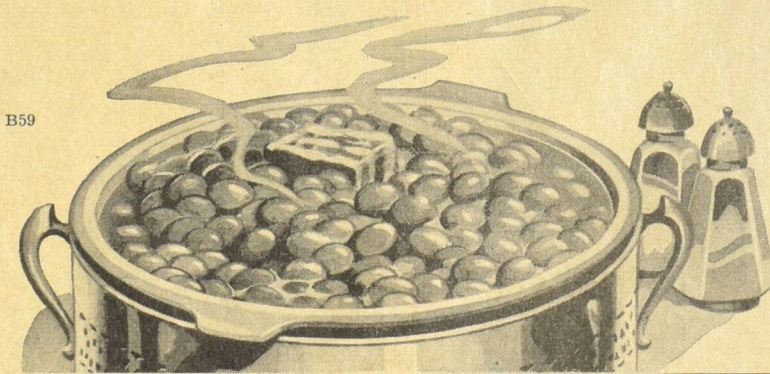
Les fèves elles-mêmes sont des fèves de choix triées à la main, et sont cuites à la perfection dans des fours Heinz spéciaux. Elles sont grosses, tendres, juteuses et d'une belle teinte brun doré.

Un plat aussi irrésistiblement appétissant que les Fèves Heinz Cuites au Four ne peut être que le résultat d'une cuisson soignée, aux mains de cuisiniers habiles et patients, et de l'addition de l'exquise sauce aux tomates Heinz. Mettez les Fèves Heinz sur votre liste d'achats.

Les prix n'ont jamais été aussi bas.

**FEVES
 CUITES AU FOUR
 HEINZ**

4
VARIETES
 toutes cuites au four
 Avec lard et sauce
 aux tomates
 Style végétarien
 dans la sauce
 aux tomates
 mais sans viande
 Style Boston
 avec lard
 Fèves rouges
 (Kidney)
 avec lard



**Beaucoup de nutrition
 pour très peu d'argent**

PREPAREES A LEAMINGTON, CANADA, DEPUIS
 VINGT-QUATRE ANS

UNE DES
57

**"RIEN COMME MURINE
POUR LES YEUX
FATIGUÉS!"**



DIT UNE STENOGRAPHE DE
TORONTO

"Je suis sténographe dans un bureau important où je travaille toute la journée à la lumière artificielle. Avant de découvrir *Murine*, il m'arrivait souvent de rentrer à la maison avec les yeux si fatigués que toute ma soirée en était gâtée.

"Je n'ai plus maintenant qu'à y appliquer quelques gouttes de *Murine* et mes yeux sont aussitôt reposés. Je les retrouve même plus clairs, plus brillants, plus vifs. Rien comme *Murine* pour les yeux fatigués!"

Des millions d'autres personnes font les mêmes éloges de *Murine* qui soulage les yeux en un rien de temps. Formule d'un grand spécialiste de la vue, *Murine* contient 10 ingrédients qui fortifient les yeux, les rendent plus clairs et plus brillants. Essayez-la!

MURINE
POUR VOS
YEUX

Approuvé par le Good Housekeeping Bureau
FABRIQUE AU CANADA

Sa mère savait qu'il la soulagerait

Elle donne le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham à sa fille qui en retire de bons effets.



"Pour me régler, ma mère m'a donné le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, avant mon mariage. J'en ai pris avant et après la naissance de mon bébé, et il m'a fortifiée. Le bébé a maintenant dix mois, gros et gras. Je répondrai, avec plaisir, aux lettres demandant des renseignements sur ce remède, car je le recommande aux femmes faibles."—MME FRED PIGEON, R. R. No. 2, s/d Wm. Séguin, Maxville, Ontario.

Ce remède doit être bon, puisque 98 sur 100 femmes disent: "Il m'a fait du bien." Achetez-en une bouteille aujourd'hui. Il vous fera du bien, à vous aussi.

LA CORBEILLE A OUVRAGES

Tous les ouvrages brodés sont jolis, que ce soit des mouchoirs, des sachets, des robes ou de la lingerie, mais je m'en tiendrai cette fois aux mouchoirs que toutes les femmes peuvent broder très bien avec un peu de peine et de patience.

Il est préférable, pour travailler la broderie, de monter le mouchoir sur un petit métier appelé tambour; si vous n'en possédez pas, il sera facile de l'établir vous-même, en vous procurant deux petits cercles de bois s'emboîtant l'un dans l'autre, comme, par exemple, ceux qui forment les couvercles des boîtes.

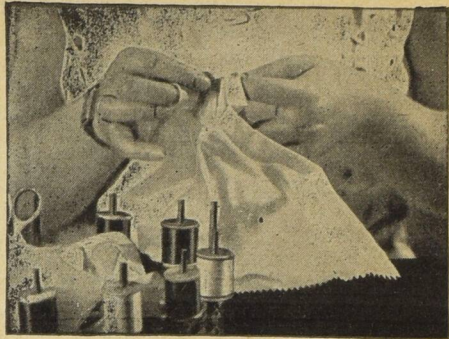
Choisissons, si vous voulez bien, une broderie qui représente une guirlande de feuilles de trèfle encadrant des initiales. Vous pourrez évidemment trouver des modèles plus simples, si vous préférez. Suivant la finesse de l'étoffe, il faudra prendre du coton à broder plus ou moins fort.

Pour commencer, il vaudra peut-être mieux choisir une initiale plutôt qu'un monogramme composé de plusieurs lettres enlacées. Si votre modèle est un dessin décalquable, vous l'épinglerez sur un des angles du mouchoir, en ayant soin de placer le côté brillant sur l'étoffe, puis vous appliquerez sur le papier un fer à repasser pas trop chaud; si le dessin de la guirlande ne comporte pas de lettres, vous pourrez les rajouter ensuite.

Pour bien réussir le travail, il faut monter maintenant le mouchoir sur le métier; pour cela, placez l'angle à broder sur le cercle le plus étroit et tendez l'étoffe en plaçant le cercle le plus large sur le tout; votre ouvrage aura alors l'aspect d'un tambourin. Le but de ce métier est d'éviter que vous ne chiffonniez votre ouvrage, ce qui est difficile à empêcher quand on débute.

Maintenant, vous pouvez commencer à bourrer les lettres et les feuilles pour leur donner du relief et de la fermeté. Commencez le bourrage (dans le cas de la feuille de trèfle) en exécutant un petit point dans le bas de la moitié droite de la feuille, placez le coton sur celle-ci et faites un second point dans le haut de la feuille; repiquez l'aiguille dans le bas, en laissant toujours le coton sur le dessus de la feuille. Continuez de cette manière. La seconde moitié de la feuille est bourrée de la même façon, mais il faut réserver entre les deux l'espace de la nervure.

Ceci terminé, vous vous mettez à la broderie proprement dite. Les points qui recouvrent le bourrage doivent être très réguliers: vous commencez dans le bas du côté droit de la feuille, en sortant l'aiguille à l'endroit et en plaçant toujours le coton à l'endroit, et vous piquez dans le haut.



Elégante Lingerie Facile à Fabriquer

La femme ou la jeune fille qui coud peut confectionner d'élégante lingerie à peu de frais, ainsi que des robes, blouses et négligés attrayants. L'on peut se procurer facilement les patrons, les matériaux sont relativement peu coûteux et si vous vous servez de la Soie en Bobines J. & P. Coats, vous obtiendrez d'excellents résultats: c'est le fil idéal pour tous tissus lustrés.

La Soie en Bobines J. & P. Coats fait de belles coutures unies. Elle glisse à travers le tissu sans se nouer ni tirer. Demandez ce fil de soie fin en bobines commodées de 50 verges. Plus de 100 teintes rendent l'assortissage facile.

**SOIE en BOBINES
J. & P. Coats**

Fabriquée au Canada par 37RF
THE CANADIAN SPOOL COTTON CO.,
MONTREAL

Fabricants du Coton en Bobines Coats et Clark

L'HOROSCOPE DU MOIS

(Suite de la page 54)

vent combattre une certaine tendance à la paresse et à l'indifférence.

22—Ces personnes sont excessivement curieuses, et se posent toujours des pourquoi souvent inexpliqués; se méfient de tous et encore plus d'eux-mêmes. Ne sont pas d'une nature gaie et expansive, mais sont parfois très sincères, toujours sobres dans leurs goûts et leurs besoins.

23—Ces personnes ont d'ordinaire une logique large et une manière de voir vraie; ils sont plutôt bons, d'humeur égale, mais d'ordinaire la beauté de la forme a de grands attrait pour eux. Doivent profiter de leur phase de rayonnement qui dure de 25 à 45 ans.

24—Personnes douées d'une sensibilité qui leur cause souvent beaucoup d'ennuis. Les femmes sont rêveuses et souvent indolentes. Ne sont pas tout à fait florissantes avant la trentième année, mais à partir de cet âge le succès les attend, pourvu qu'elles puissent combattre l'influence lunaire qui les pousse à l'inertie.

25—Personnes de tempérament sanguin, aimant leur foyer et les plaisirs; généreuses et magnani-

mes. Doivent surveiller leur tempérament bouillant; les femmes doivent se marier de bonne heure.

26—Ont le goût du commerce, et réussissent de bonne heure en affaires. Doivent s'établir à leur compte aussi vite que possible, car ne réussissent pas aussi bien, lorsqu'à l'emploi de patrons; doivent aussi se marier tôt.

27—Personnes ordinairement fort hospitalières, brillantes et destinées aux premiers emplois dans les administrations publiques. Leur période de succès est surtout entre 20 et 30 ans. Doivent porter des toilettes bleu-pâle, rose-pâle, vert nil. Ne sont pas assez modestes, mais ne sont pas avares ni égoïstes; pas étroits dans leurs idées. Doivent éviter l'amour trop ardent, se méfier des flatteurs.

28—Personnes d'ordinaire bien conformées; bonnes, douces, affables, mais souvent naïves. Beaucoup d'artistes lyriques sont sous l'influence unique de Vénus. Doivent modérer leur amour de la parure, mais cultiver leur penchant pour le beau, le grand et le noble; surveiller leurs liaisons amoureuses. Ne sont pas toujours constantes en amour, mais savent plaire énormément.

ANTALGINE

**Maux de Tête
Rhumes
La Grippe
Douleurs**

soulagés promptement
par les Capsules Antalgine. Faciles à prendre. Ayez-en toujours une boîte à la main.

En Vente Partout 25

**Coupon
d'Abonnement**

**La Revue
Populaire**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: 1 an, \$1.75; 6 mois, 90c) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Province ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE,
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

La Mère et l'Enfant

Par Francine

Il faut penser aux mamans. Dès qu'ils sont d'âge à comprendre, les enfants bien nés s'attachent à cette noble mission. C'est également le premier devoir du mari et du père. C'est en outre le but visé par tout médecin. C'est enfin l'espoir de tout homme d'Etat et de tout bon citoyen. Secondée par son mari et son enfant, c'est la mère qui constitue le foyer. Pas de foyer, pas de nation.

De nos jours, les médecins se préoccupent davantage de prévenir que de guérir. Si l'on sait comment s'y prendre et si l'on agit en temps, rien n'est plus facile que de prévenir la maladie. D'autre part, même si l'on en connaît le traitement, toute maladie est difficile à guérir. Encore est-il rare que la guérison laisse une personne en santé parfaite. En effet, les maladies et les indispositions sont presque toujours la cause de séquelles. Toute naissance, — alors que deux vies sont en jeu, — peut se terminer par la maladie grave de la mère ou de l'enfant, voire même par la mort de la mère et de l'enfant, à moins que nous ne prenions soin de la mère.

PUISSANCE DE LA MATERNITE

L'oeuvre suprême de toute femme, c'est d'être mère, c'est-à-dire de porter dans son sein et de mettre au monde un enfant. Aussi est-ce sur la mère et sur sa puissance de maternité que repose l'espoir de la nation. Pourtant, si l'amour manque du côté du père, s'il ne sait pas aider la mère dans la fondation de son foyer, si, faute de soins, il ne la seconde pas dans son rôle maternel, vaines seront les espérances des parents, vains aussi nos espoirs et ceux de la nation.

LA TACHE EST FACILE

Est-il difficile de prendre soin de la mère et de l'enfant? Mais non. La tâche est facile, pourvu que l'on commence en temps et que l'on ait l'aide voulue.

LE LIVRE DES MERES CANADIENNES

Le ministère des Pensions et de la Santé nationale expédiera gratuitement un exemplaire de cette brochure à tout Canadien qui en fera la demande. Il existe également d'autres publications gratui-

tes destinées aux mères, publications que l'on peut obtenir de certains Services d'hygiène provinciaux et municipaux. De plus, le Conseil canadien de la Sauvegarde de l'Enfance et de la Famille, 245, rue Cooper, Ottawa, publie, à l'usage des mères, des lettres prénatales et postnatales. Enfin, les Infirmières de l'Ordre Victoria distribuent une brochure destinée aux futures mères.

LE MEDECIN SAIT A QUOI S'EN TENIR

La maman s'est-elle aperçu que son anneau de mariage devenait trop petit au troisième doigt de la main gauche, ou encore que ses chaussures devenaient trop justes? La mère n'a sans doute accordé aucune signification à ces signes prémonitoires. Pourtant, le médecin sait fort bien ce que cela signifie, — c'est-à-dire *danger*. Danger pour la vie de la mère et pour la vie de l'enfant. Encore faut-il ajouter que le médecin est le seul qui sache comment prévenir ce danger. Aussi les soins médicaux avant la naissance du bébé aident-ils la mère à se maintenir en bonne santé. Les soins prénataux épargnent à la mère une foule de contrariétés, de malaises et de souffrances durant la grossesse. Ces soins assurent en effet la sécurité de la mère et de l'enfant.

QU'EST-CE QUE LE RACHITISME ?

Souvent nos bébés canadiens souffrent de rachitisme.

Le rachitisme est une maladie de nutrition causée par le manque de soleil et par une alimentation défectueuse. Cette maladie apparaît peu de temps après la naissance et peut n'être pas remarquée dans le premier âge ou dans l'enfance, bien que ses ravages puissent se faire sentir durant tout le cours de la vie.

On peut facilement prévenir le rachitisme au moyen de la lumière solaire, d'une alimentation appropriée et d'huile de foie de morue. Encore faut-il ajouter que l'héliothérapie, un bon régime et l'huile de foie de morue peuvent guérir le rachitisme, mais il est beaucoup plus facile de le prévenir que de le guérir. En effet, si l'enfant atteint de rachitisme est au-dessus de trois ans, on peut entièrement faire disparaître les effets nocifs de cette maladie.



Quand un petit garçon de trois ans est languissant et déprimé

QUAND un silence inaccoutumé règne dans la maison... quand le petit roi de la nursery manque d'appétit... une mère sage s'apercevra bientôt qu'il y a quelque chose qui ne va pas!

La plus fréquente des indispositions de l'enfance

Il peut fort bien se faire que vous ne soupçonniez pas, dès l'abord, la constipation... véritable cause de ce que vous croyez n'être qu'une légère altération de sa santé. C'est, chez l'enfant, une des indispositions les plus communes. Il est vrai que ses selles puissent sembler régulières, mais comment savoir si cette élimination quotidienne s'effectue complètement et si ce jeune organisme est, chaque jour, entièrement débarrassé des déchets alimentaires qui, absorbés par les parois de l'intestin, sont peut-être devenus de redoutables agents toxiques?

Un régime n'est pas toujours efficace

Même si vous observez les meilleures méthodes d'alimentation scientifique, même si vous savez que votre enfant fait plus de culture physique et reste plus longtemps exposé au soleil que votre médecin l'a recommandé, il peut souffrir d'une constipation causée, en dépit de votre scrupuleuse surveillance, par le fait qu'il consacre à ses jeux une partie du temps qui doit être réservé à l'évacuation intestinale. S'il est pâle, languissant, sans appétit... il est tout probable qu'il lui faut un bon laxatif.

Certains laxatifs, d'autre part, font plus de mal que de bien. Ils peuvent être trop énergiques pour l'appareil digestif, très délicat, d'un enfant. Même administrés en petites doses, les purgatifs destinés aux adultes ne conviennent pas à l'enfance.

Donnez-lui du Castoria Fletcher !

Pour les enfants, le Castoria Fletcher est le laxatif idéal. C'est le seul laxatif qui soit préparé spécialement pour eux. Préparation végétale absolument sûre et sans danger, elle régularise les estomacs délicats, sans causer de coliques ni entraîner la formation d'une habitude. Les enfants en aiment le goût et l'ingèrent sans la moindre crainte.

Consultez votre médecin au sujet du Castoria Fletcher. Il vous dira que cette préparation ne contient ni éléments nocifs ni narcotiques. C'est le remède tout indiqué contre la constipation des enfants, dès leurs premiers mois à la onzième année. Achetez, dès aujourd'hui, un flacon de Castoria chez votre pharmacien. Le format des familles est le plus économique. Et, surtout, exigez la signature Chas. H. Fletcher sur l'étui de carton.

CASTORIA

Chas. H. Fletcher

contre la constipation infantile



de la petite enfance à la 11^{ème} année

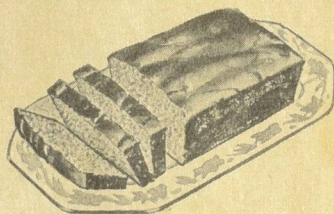


Le Soda "Cow Brand" est un dentifrice efficace...

Faites-en l'essai! Notez la beauté nouvelle et éclatante, le poli brillant de vos dents après que vous vous les êtes brossées régulièrement avec le Soda à Pâte "Cow Brand".

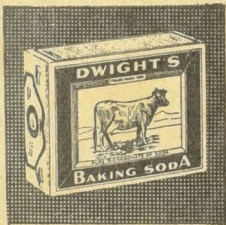
Servez-vous du "Cow Brand" comme vous feriez de toute poudre à dents — versez-vous-en un peu dans la main puis recueillez-le avec la brosse à dents humectée. Brossez-vous les dents dans le sens de la hauteur, mais non transversalement. Ce dentifrice vous conservera les dents réellement propres — il est, de plus, économique: le "Cow Brand", en effet, ne coûte que quelques sous le paquet.

Friandises
Préparées au Lait Sur



L'exquis pain d'épice qui est un vrai régal! Et il est facile à confectionner si vous suivez la recette qu'en donne la brochure du Soda à Pâte "Cow Brand" offerte gratuitement ci-dessous. Faites-la venir aujourd'hui même!

Le Soda à Pâte "Cow Brand" est du Bicarbonate de Soude pur et il est également bon pour fins médicinales et culinaires. Faites venir ces brochures gratuites.



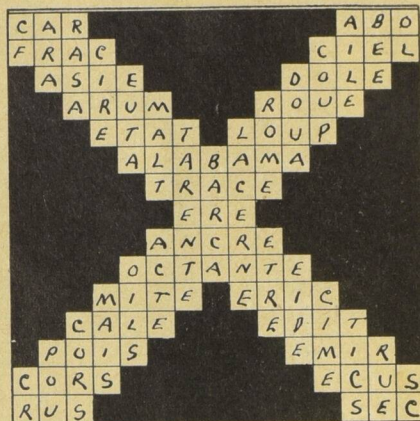
CHURCH & DWIGHT LIMITED
2715, rue Reading, Montréal, P.Q.
Veuillez m'envoyer les brochures gratuites décrivant les utilisations du Soda à Pâte "Cow Brand" pour fins médicinales et culinaires.

NOM
ADRESSE
METTEZ VOS NOMS ET ADRESSE
R 5 EN IMPRIME 28F

\$10 — A GAGNER CHAQUE MOIS — \$10

Toutes les bonnes solutions sont tirées au sort et les DIX premières sortantes gagnent chacune un prix de \$1.00. Envoyez votre solution sur le carrelage ci-dessous, d'ici le 15 février, inclusivement. Adressez: LES MOTS CROISES, La Revue Populaire, 975, rue de Bullion, Montréal.

SOLUTION
DU
PROBLEME
No 13

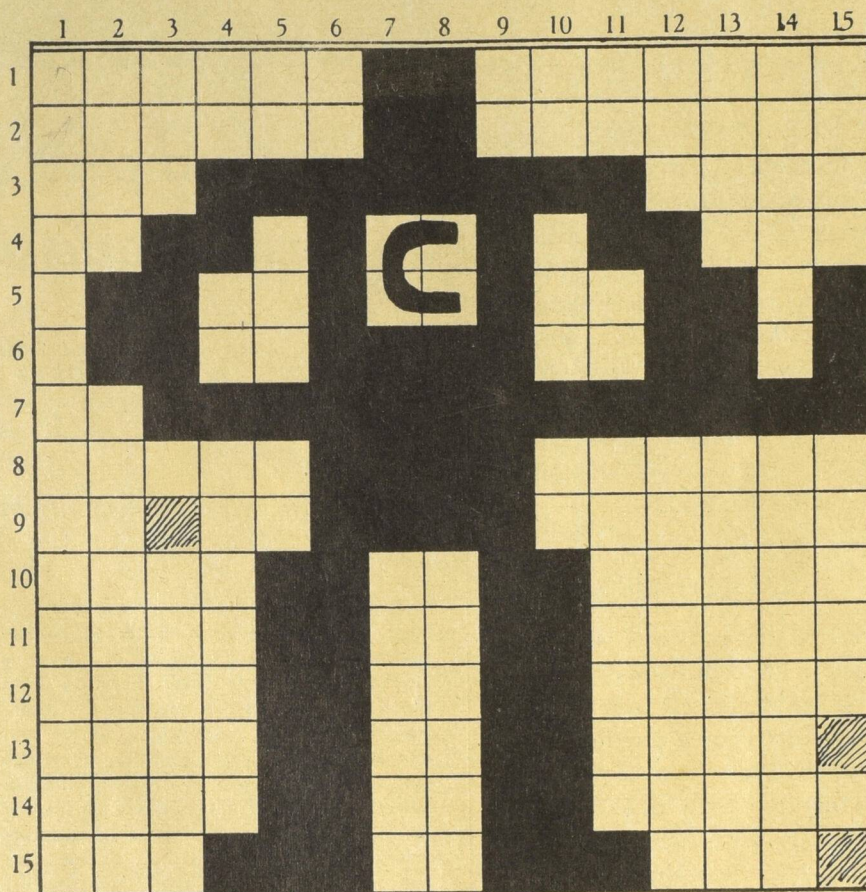


PARU DANS
LA REVUE
POPULAIRE
DE JANVIER

Les DIX gagnants du Concours No 13, paru dans LA REVUE POPULAIRE du mois de janvier, sont :—

M. Adélarde Fleury, 134, rue Lavigneur, Québec. — Mlle Aurore Lamontagne, Coaticook, P. Q. — Mlle Cécile Chayer, 6824, rue Saint-Hubert, Montréal. — M. Raymond Vézina, 2553, rue Sheppard, Montréal. — Mlle Della Paul, C. P. 115, Sorel, P. Q. — Mme Roméo Côté, 18, 12e Rue, Limoilou, P. Q. — Mlle Simone Hagander, 80 Forman Avenue, Toronto, Ont. — Mlle Jacqueline Beaudet, 1554, Church Ave., Côte Saint-Paul, Montréal. — Mlle Gabrielle Bacon, 7, rue Saint-Marc, Joliette, P.Q. — Mlle Eglantine Sauvée, 2114, rue Maisonneuve, Montréal.

LE GARDIEN DE BUT DES "CANADIENS" — PROBLEME NO 14



ADRESSE

NOM

HORizontalement

- 1.—Sport d'hiver très en vogue en Amérique. — Qui concerne les sports.
- 2.—Au hockey, les joueurs qui sont placés en première ligne. — Qui a rapport à un certain astre.
- 3.—Article. — Divisé en trois.
- 4.—Largeur d'une étoffe. — Trois lettres de tend.
- 5.—Ce qui n'est pas payé. — Pronom.
- 6.—Conjonction. — Pronom personnel.
- 7.—Autre pronom personnel.
- 8.—C'est sous les murs de cette ville que périt Charles le Téméraire. — Boire d'un trait.
- 9.—Préfixe. — Métal jaune. — Tira.
- 10.—Poisson de mer. — Dieu. — Arrises.
- 11.—Corps organique. — Année. — Rivière de France.
- 12.—Ne rendrai. — Note de musique. — Maladie contagieuse des chevaux.
- 13.—Tribunal de Rome. — Abréviation d'un prénom masculin. — Quatre lettres de étage.
- 14.—Fils de Vénus. — Nom du paresseux. — La Grèce en compte sept.
- 15.—Sainte. — Unique. — Possessif.

VERTICALEMENT

- 1.—Qui tient de l'hallucination.
- 2.—En forme d'oeuf. — Laisseront échapper.
- 3.—Circonstance. — Garnie d'ouate.
- 4.—Deux consonnes. — Pour coudre. — Remise au soin de.
- 5.—Conjonction. — Hainsworth garde celui des "Canadiens". — Deux lettres de Roy.
- 6.—Cité légendaire bretonne.
- 7.—Train de bois sur une rivière.
- 8.—Qui apaise la douleur.
- 9.—Sa Sainteté.
- 10.—Fleuve d'Italie. — Part. — Abréviation de saint.
- 11.—Dans loi. — Sans ornement. — Arranges la cargaison d'un vaisseau.
- 12.—Rongeur. — Temps d'un verbe qui veut dire donner fréquemment des baisers.
- 13.—Bonbon à la mélasse. — Ouvrage dont on entoure un dessin de broderie.
- 14.—Inflammation de l'iris. — Abattues.
- 15.—Coupe, sépare. — Abattue à ras du sol.

LA TOUX S'EN VA

SEULEMENT AVEC LA CAUSE

Ne vous attendez pas à autre chose qu'à un soulagement temporaire, si vous prenez un remède contre la toux contenant du chloroforme ou une drogue quelconque. Pareil remède arrête les picotements dans la gorge, mais momentanément seulement, en engourdissant les tissus bronchiaux.

Pertussin est un remède contre la toux simple, sûr et efficace. Il est fait exclusivement d'une herbe médicinale, le thym. Il stimule les sécrétions naturelles de la gorge, détache le flegme et calme les tissus enflammés. Pertussin ne contient positivement aucune drogue nocive. Il est prescrit par les médecins du monde entier contre la coqueluche des enfants et contre les toux des adultes. Ne nuit pas à la digestion.

Ne négligez pas une toux, chez vous ou chez vos enfants. Procurez-vous une bouteille de Pertussin—elle pourra vous épargner bien des inquiétudes plus tard. Chez les pharmaciens. Ecrivez à Pertussin Limited, 263, avenue Atlantique, Montréal, et une bouteille d'essai vous sera envoyée gratis.

ARRETEZ...

quelques secondes... votre attention sur cette annonce qui est d'une grande importance si vous êtes amateur de beaux et courts romans.

ECOUTEZ...

les commentaires flatteurs qui se font à l'adresse du *magazine national des Canadiens*, qui publie depuis quelque temps des romans en deux ou trois numéros, par de bons auteurs.

REGARDEZ...

comme il en coûte peu pour se distraire et s'amuser, car

Le Samedi

publie en outre des pages de contes pour les enfants; des pages humoristiques pour les adolescents; des nouvelles sentimentales pour les jeunes gens; des pages d'actualité et des notes encyclopédiques qui intéressent le papa; les pages de modes féminines qui passionnent la maman, et enfin les Mots Croisés qui occupent toute la famille :: ::

En vente partout : 10 sous

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au **SAMEDI**.

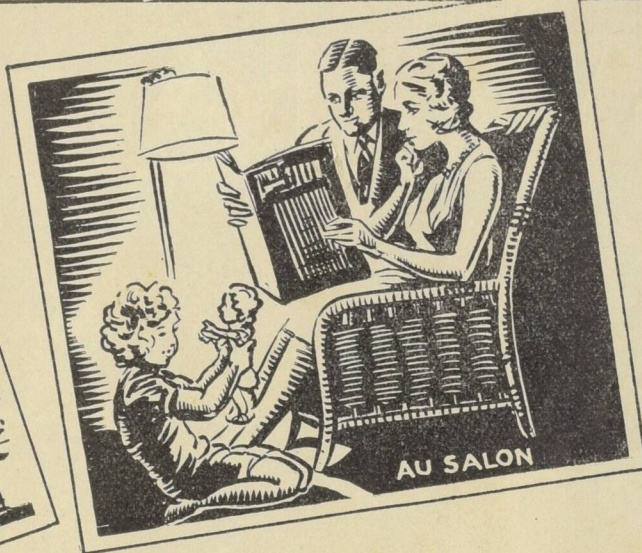
Nom

Adresse

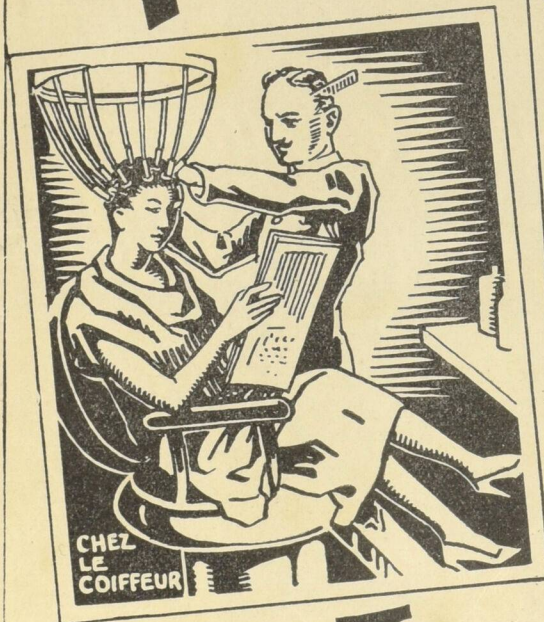
Ville

Prov. ou Etat

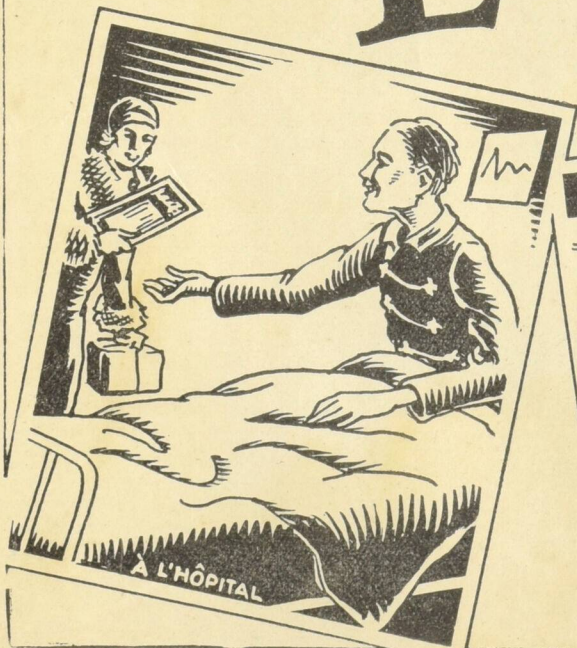
POIRIER, BESETTE & CIE, LTEE,
975, rue de Bullion, Montréal, Can.



Tout le monde lit



La Revue Populaire

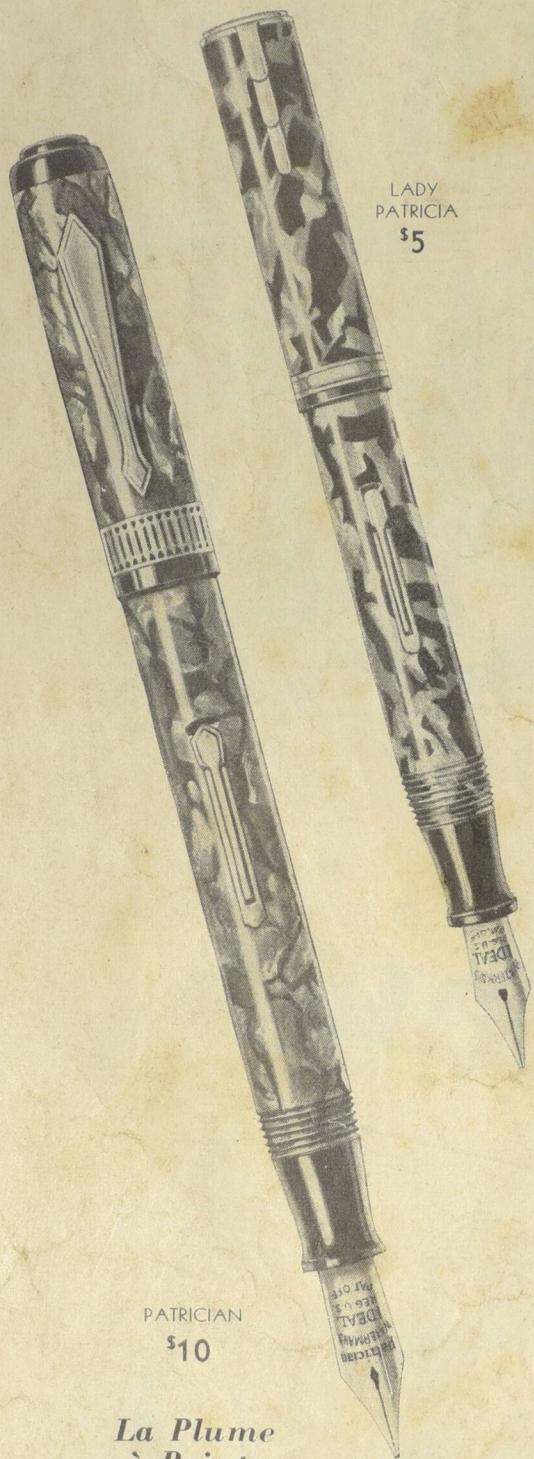


Waterman's

L'ÉPREUVE PAR L'HOMME
CONFIRME L'ÉPREUVE
AU MICROSCOPE



*Chacun d'eux les a toutes essayées
...mais tous ont opté pour une SEULE*



*La Plume
à Pointe
Parfaite*
\$2.75 à \$10

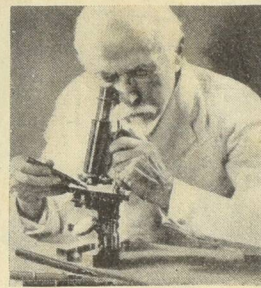
*Crayon pour
assortir*
\$1 à \$5

L'ON dissimula sous un masque des porte-plume de diverses marques, y compris le Waterman, pour en rendre l'identification impossible. L'on demanda à une douzaine de personnes de les essayer tous... et de dire lequel écrivait avec le plus parfait degré d'égalité.

Le Waterman fut le premier choix de tous, sans exception; l'épreuve par l'homme confirma l'épreuve au microscope, ce qui prouve la supériorité et la perfection de la pointe Waterman.

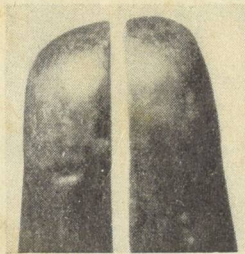
En plus d'un fonctionnement parfait, le Waterman offre la beauté du

dessin et une pointe qui s'adapte exactement à votre style d'écriture. Que vous achetiez une plume pour votre propre usage ou comme cadeau, insistez pour que l'on vous donne la Waterman.



L. E. Waterman
Company, Ltd.,
Montréal, New-
York, Chicago,
Boston, San-
Francisco.

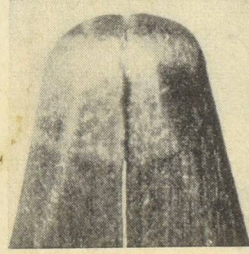
Ces microphotographies établissent d'une façon convaincante la supériorité de la pointe de plume Waterman.



Autre Marque No 1—
Pointe de droite plus longue
et plus étroite que celle de
gauche. Usure non symétri-
que des bouts. Remarquez
l'arête intérieure aiguë des
pointes sur les bouts.



Autre Marque No 2—
Une pointe plus aplatie que
l'autre. Bouts non symétri-
ques. L'iridium est rugueux
et creusé—si mince que l'or
se trouve exposé.



Autre Marque No 3—
Conduit de l'encre ébréché,
d'où interruption dans l'af-
flux d'encre. Usure irrégu-
lière des bouts. Les côtés
plats de la plume finissent en
saillies sur la surface ru-
gueuse d'écriture.



Waterman—Rémarquez la
symétrie des pointes, la par-
faite rondeur des bouts, l'éga-
lité absolue de la surface d'é-
criture, l'arête bien tranchée
du conduit d'encre, la vaste
surface d'iridium épais.

PLUMES • • CRAYONS • • ENCRE • • WATERMAN